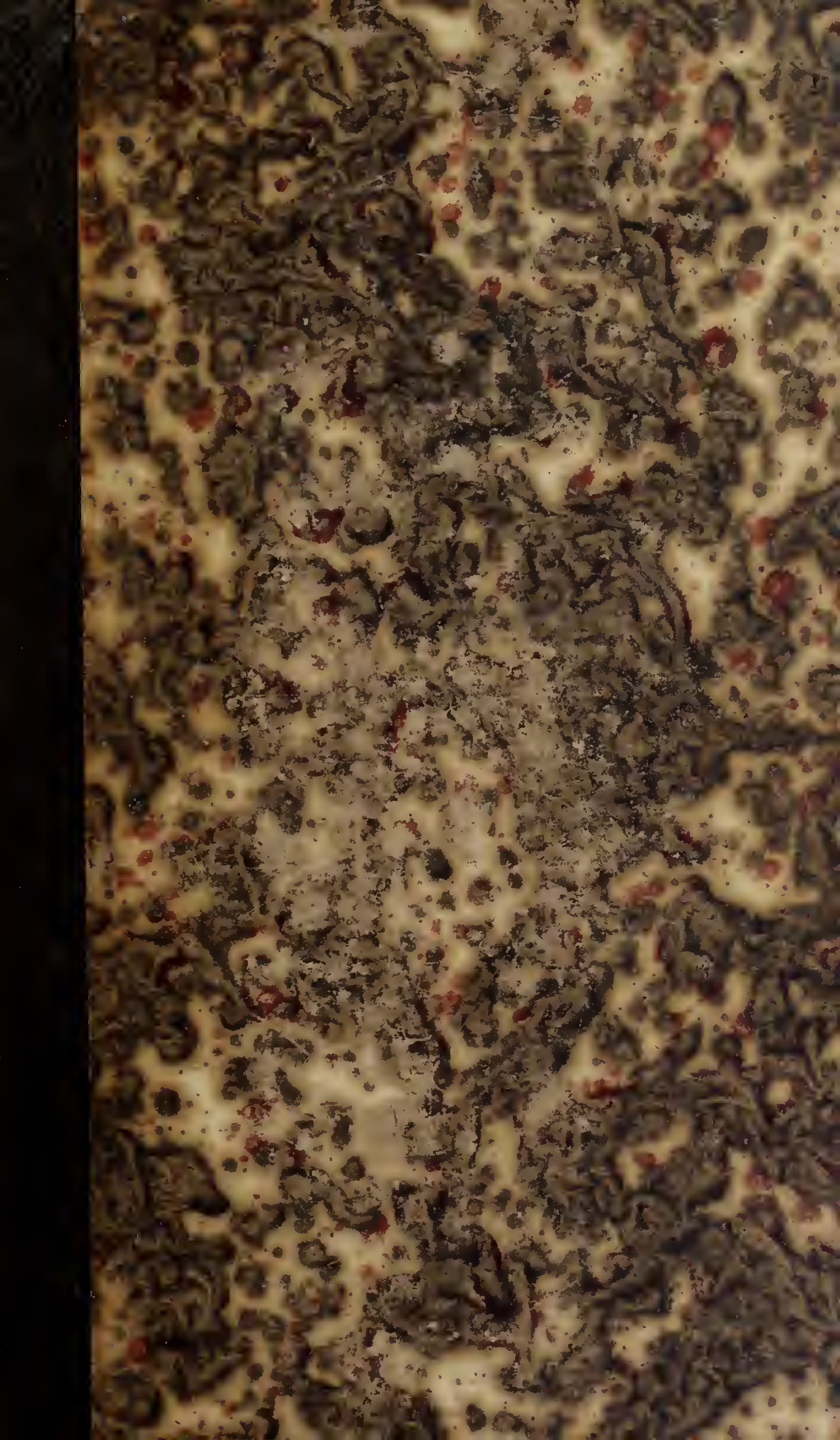



EX
LIBRIS
EDWARDI
SACKVILLE-WEST



L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE.



PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8

Tome III. *Frontispice* *104*



L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE

PAR GASPARD LAVATER.

Nouvelle Édition

CORRIGÉE ET DISPOSÉE DANS UN ORDRE PLUS MÉTHODIQUE,

AUGMENTÉE

D'UNE EXPOSITION DES RECHERCHES OU DES OPINIONS DE LA CHAMBRE, DE PORTA, DE CAMPER, DE GALL, SUR LA PHYSIONOMIE;

D'UNE HISTOIRE ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DE LA FACE;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'AUTEUR,

PAR MOREAU (DE LA SARTHE),
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Ornée de 600 gravures en taille-douce, dont 82 tirées en couleur, et exécutées sous l'inspection de VINCENT, peintre.

TOME TROISIÈME.



DEPELAFOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE GIT-LE-COEUR, 4.

M DCCC XXXV.

L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE.

XIV.

DES MAINS, ET DE QUELQUES AUTRES PARTIES DU CORPS.

Il y a tout autant de diversité et de dissemblance entre les formes des mains, qu'il y en a entre les physionomies. Cette vérité est fondée sur l'expérience, et n'a pas besoin de preuve.

Deux visages parfaitement ressemblans n'existent nulle part, et de même vous ne rencontrerez pas chez deux personnes différentes deux mains qui se ressemblent. Plus il y a de rapport entre les visages, et plus il s'en trouve entre les mains.

Il n'y a pas moins de diversité dans les parties du corps que dans les caractères, et c'est le même principe qui occasionne cette différence dans les uns comme dans les autres.

D'après des observations positives, cette diversité du caractère reparaît clairement dans la forme des mains : on ne saurait en douter, à moins de se refuser aveuglément à la force de l'évidence.

La forme de la main varie à l'infini, suivant les rapports, les analogies et les changemens dont elle est susceptible. Son volume, ses os, ses nerfs, ses muscles, sa carnation, sa couleur, ses contours, sa position, sa mobilité, sa tension, son repos, sa proportion, sa longueur, sa rondeur ; tout cela vous offre des distinctions sensibles et faciles à saisir.

Chaque main dans son état naturel, c'est-à-dire, abstraction faite des accidens extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec le corps dont elle fait partie. Les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main, ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau du reste du corps. Le même sang circule dans le cœur, dans la tête et dans la main.

Voilà de ces vérités qu'un enfant peut concevoir, et auxquelles on ne devrait jamais s'arrêter, mais que je suis cependant obligé de discuter, parce qu'elles éclaircissent tout le mystère physiognomonique de la main; mystère dont on a l'air de s'étonner et de se moquer.

Telle main ne convient qu'à tel corps, et non à un autre. La chose est aisée à vérifier : choisissez une main pour modèle, comparez-la avec mille autres mains, et, dans ce grand nombre, il n'y en aura pas une seule qui puisse être substituée à la première.

Mais, dira-t-on, les peintres et les sculpteurs com-

posent pourtant des formes homogènes, auxquelles ils rapportent des parties détachées de différens côtés, ou dans l'idéal, ou dans la réalité.

Je réponds à cela que votre objection prouve exactement le contraire de ce qu'elle doit prouver. D'abord, il y aurait beaucoup à rabattre sur cette prétendue homogénéité. Qui en sera le juge, si ce n'est le physionomiste, si ce n'est celui qui sait sentir, apprécier, analyser et recomposer l'harmonie des différentes parties du corps? Hé bien! ce même physionomiste vous dira qu'il a souvent cherché en vain, dans les productions de l'art, l'homogénéité que vous lui vantez, et que la plupart de ces productions l'ont choqué par les associations hétérogènes qu'elles lui ont offertes. Il est, j'en conviens, des imitations auxquelles on ne saurait refuser le mérite de l'homogénéité; mais ce ne sont pas là des pièces de rapport, des jeux de l'imagination de l'artiste; ce sont des copies passables, faites d'après l'original, ou bien, s'il y est entré quelque mélange, le hasard a voulu que les pièces rapportées conservassent plus ou moins d'analogie; l'artiste a pu les disposer, les ajuster, et les déguiser avec assez d'adresse pour les faire paraître homogènes jusqu'à un certain point.

Si dans les ouvrages de la nature il était possible d'ajouter une main étrangère, un doigt étranger au tronc d'un bras ou d'une main, ce *rapiécetage* n'échapperait certainement à personne, et la raison en est évidente : l'art, qui n'est, qui ne doit être, qui ne peut être qu'une imitation de la nature, l'emporterait-il sur son prototype, tandis qu'il est réduit à tailler, à tron-

quer, à mutiler et à raccommoder tout ce qu'il fait? Il a beau colorier et plâtrer ses copies, recourir à toutes ces illusions, il n'en travaille pas moins d'emprunt; mais la nature puise dans son propre fonds, et les effets qu'elle produit sortent d'elle-même. Elle moule en grand, et l'art se traîne sur ses pas en détail. La nature embrasse l'ensemble, et l'art est borné à la surface, ou plutôt à des parcelles de surface. S'il y a donc quelque chose de caractéristique dans notre extérieur, si les hommes diffèrent entre eux et pour la forme et pour le caractère, il est décidé par-là même que la main contribue pour sa part à faire connaître le caractère de l'individu, et qu'elle est, aussi bien que les autres membres du corps, un objet de la physiognonomie, un objet d'autant plus significatif et d'autant plus frappant, que la main ne peut pas dissimuler, et que sa mobilité la trahit à chaque instant.

Je dis qu'elle ne peut pas dissimuler, car l'hypocrite le plus raffiné, le fourbe le plus exercé, ne saurait altérer ni la forme, ni les contours, ni les proportions, ni les muscles de sa main, ou seulement d'une section de sa main; il ne saurait la soustraire aux yeux de l'observateur qu'en la cachant tout-à-fait.

La mobilité de la main n'est pas moins expressive. C'est de toutes les parties de notre corps la plus agissante et la plus riche en articulations : plus de vingt jointures et emboîtures concourent à la multiplicité de ses mouvemens, et les entretiennent. Un telle activité doit fournir nécessairement des caractères physiognomoniques; elle doit expliquer le caractère du corps

105



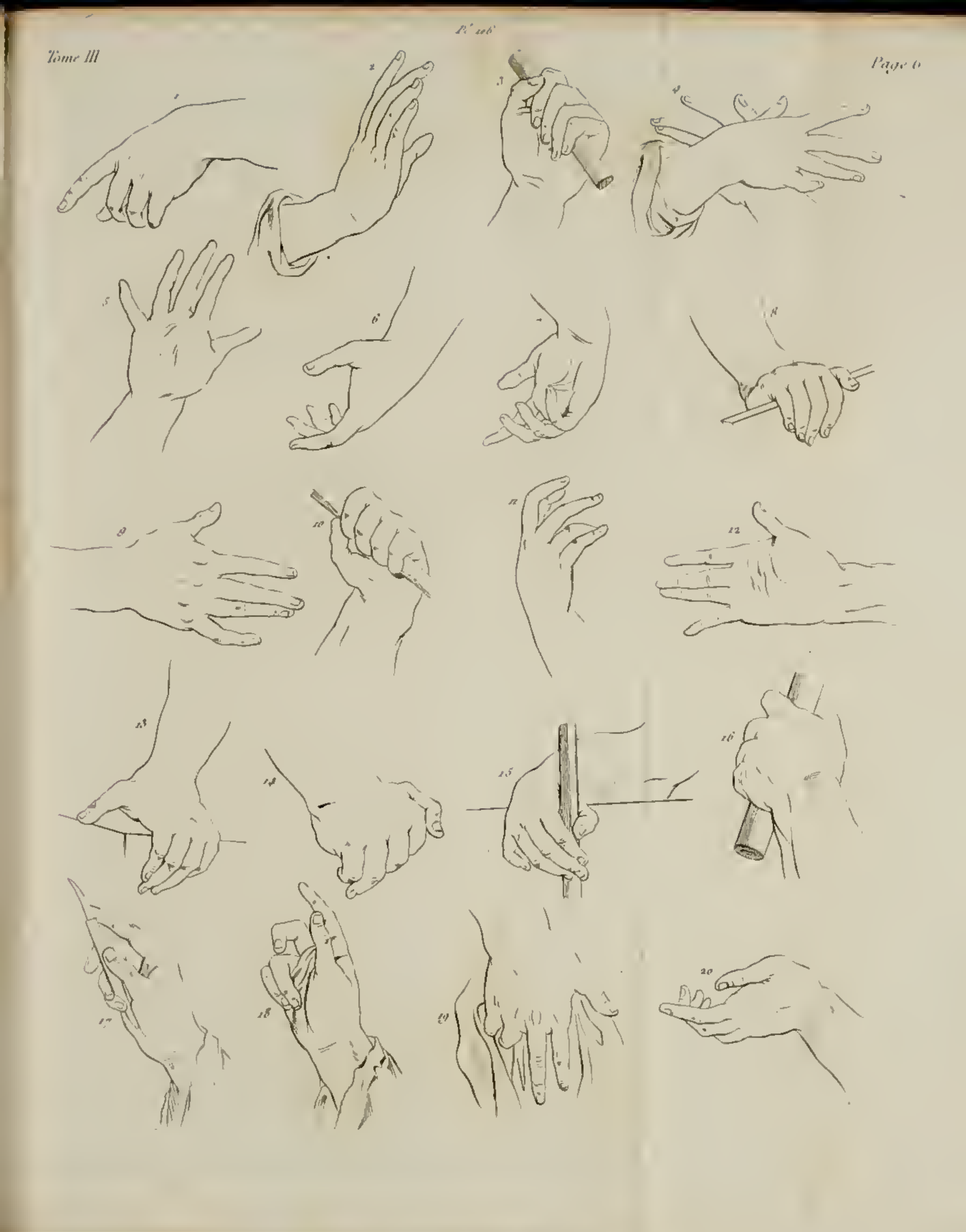
auquel la main se trouve si étroitement liée, expliquer le caractère du tempérament, et par conséquent aussi celui de l'esprit et du cœur.

Soit dans le mouvement, soit dans l'état de repos, l'expression de la main ne peut être méconnue. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles; ses flexions, nos actions et nos passions. Dans tous ses mouvemens, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps. Elle atteste donc aussi la noblesse et la supériorité de l'homme; elle est à son tour l'interprète et l'instrument de nos facultés (1).

(1) Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doutons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouissons, complaignons, attristons, desconfortons, désespérons, estonnons, escrions, taisons : et quoy non? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue (MONTAIGNE, liv. II, ch. 12).

DES MAINS.

De toutes ces mains, il n'y en a pas une que je rejetterais, ou que je placerais dans la classe ordinaire. Je les rapporterais toutes à des caractères nobles et élevés, et je dirais encore qu'elles ont été dessinées par un artiste qui a le sentiment du beau. Il a eu soin d'éviter ces raccourcis exagérés qui sont toujours le signe d'une stupidité voisine de la brutalité, tandis que les doigts longs et bien effilés ne s'associent presque jamais avec un esprit rude et grossier. Je crois apercevoir le plus de noblesse et de délicatesse dans la 2; c'est le geste de la consolation et d'une exhortation touchante. 4 et 11 sont molles et efféminées. J'appellerai la 17 et la 18 des mains d'artistes par excellence. L'énergie de la 16 la rend capable des plus grandes entreprises. On résistera difficilement à l'éloquence persuasive, aux instantes prières de la 12. J'attends de la 19 un courage mâle et le calme de la raison, quoique l'attitude se ressente un peu de la gêne de l'art. La même contrainte reparaît dans la 20, qui n'exprime pas tout ce qu'elle voudrait exprimer. 1 rappelle la main d'une mère qui commande affectueusement à sa fille chérie. 3, 5, 6, 7, 8, 10, 13, 15, sont dessinées sans but; on ne devine pas trop les idées du dessinateur, qui s'est plus attaché à la beauté des formes qu'à la vérité de l'expression. C'est là le grand défaut de la plupart des académies : rarement elles présentent des attitudes naturelles; elles s'écartent de ces mouvemens simples et libres qui sont l'effet de nos propres


1
2
3
4
5
6
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

volontés, et dans lesquels on reconnaît toujours une intention marquée, une cause déterminante.

Note. Si l'on pouvait douter encore de la prééminence de l'homme sur tous les animaux, et du rang élevé qu'il tient dans l'échelle des êtres, la vue de sa main suffirait seule pour en convaincre. Aucun animal, le singe excepté, n'est pourvu d'une véritable main. Le membre antérieur, qui en tient lieu, n'est destiné, dans quelques animaux, qu'à servir à leur défense, ou à pourvoir à leurs besoins, et chez la plupart des quadrupèdes, ce membre n'a d'autre fonction que de favoriser la station et les autres attributs de la locomotion. C'est par la main que l'homme signale sa puissance et fait connaître sa céleste origine. Supposez un instant que l'espèce humaine en soit privée, le commerce, les arts sont anéantis; ce serait en vain que les saisons se renouvelleraient, que le soleil échaufferait la terre, et que la pluie viendrait l'humecter. L'homme, privé de ses mains, ne pouvant point la fertiliser, tout périrait dans la nature, et les décrets du *Très-Haut* seraient intervertis.

J.-P. M.

C'est une main de femme, mais trop allongée, trop tendue, et d'une délicatesse trop recherchée; je la prends pour une fantaisie dont la nature ne saurait avoir fourni le modèle. Au reste, nous connaissons déjà l'artiste d'après lequel elle a été copiée, et nous savons qu'il se plaît à exagérer ses caractères, soit dans le terrible, soit dans le gracieux: ce dessin-ci prouve au moins qu'il sait modifier sa touche; que son génie n'exclut point les expressions agréables et douces. Quelque impression que puisse faire cette main sur des esprits purement sensuels, elle me paraît froide. Je ne voudrais pas être réduit à compter sur la solidité ni sur la vivacité de son amitié, je craindrais plutôt de sa part les ruses et les finesses de la coquetterie.

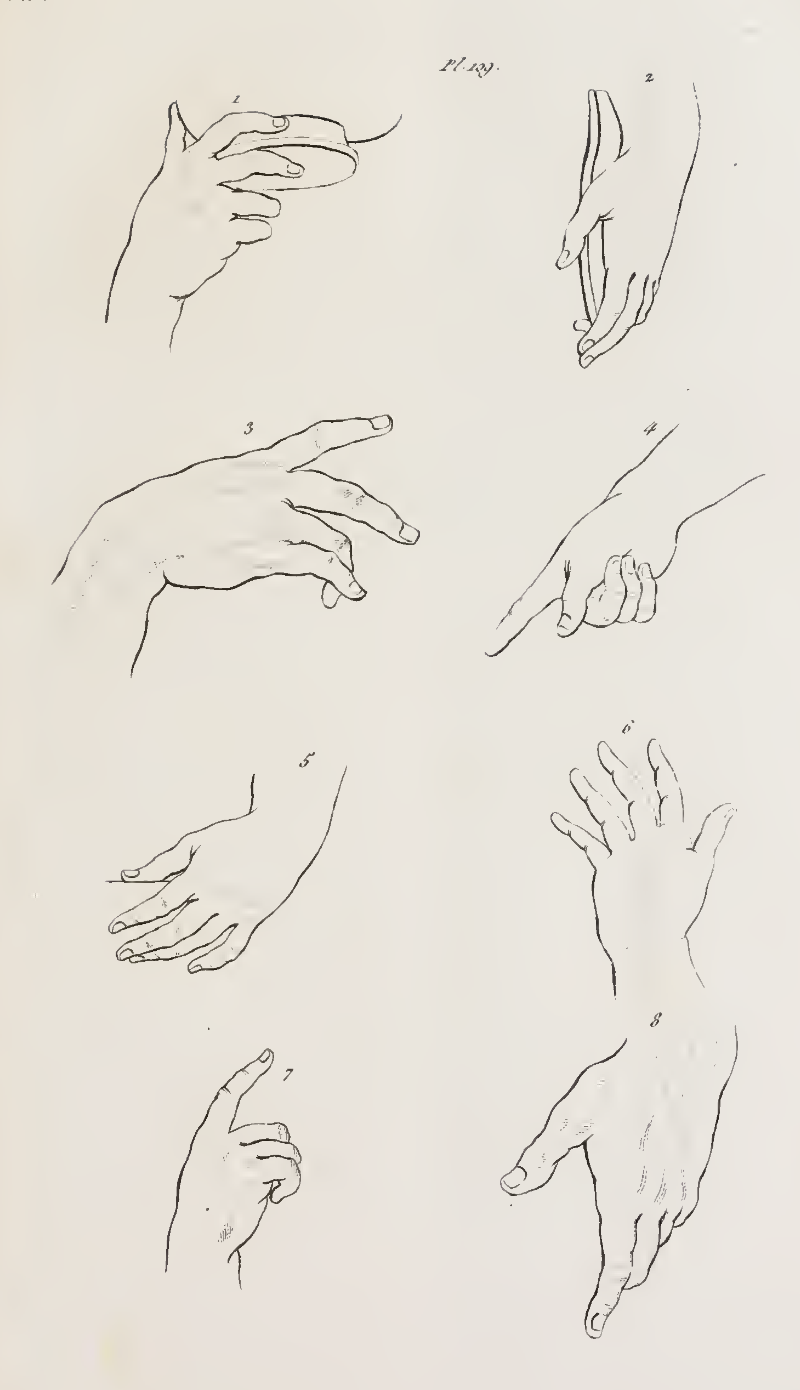


Pl. 108.



Vous reconnaîtrez sans doute ici le même maître, qui a voulu mettre en contraste la délicatesse d'une main de femme et l'énergie d'une main d'homme; je suppose même que sa propre main lui a servi de modèle pour cette dernière. Celle qui est croisée par-dessus indique le calme et le repos; l'autre, rapide et ferme, paraît faite pour l'exécution. La première a besoin d'être guidée; la seconde se dirige elle-même, elle veut primer, gouverner, imposer la loi. D'ailleurs, et malgré toutes les peines que s'est données l'artiste, elle ne brille ni par la correction du dessin, ni par l'élégance des raccourcis.

Aucune de ces mains n'est grossière ou ignoble; je ne les soupçonne pas seulement de méchanceté. Qu'elles aient ce fonds de corruption qui est inséparable de la nature humaine; qu'elles soient capables de se porter au mal comme au bien, je ne veux pas le nier; mais je ne les crois pas formées pour un travail servile, et moins encore pour des actions violentes ou féroces. 1 paraît aspirer principalement aux jouissances physiques; 2 excellera dans tout ce qui demande de l'adresse, de la délicatesse et du goût: elle réussira dans la musique instrumentale et dans les ouvrages de femme; 3 dénote un penseur nourri de grandes idées, et qui ne manque ni de goût ni de dextérité. Le geste de la 4 est plein de bonté, de grâce et de noblesse; il invite à la confiance et à l'amitié. La 5 me fait conjecturer un naturel très sensible, et même voluptueux. La 6 presse et persuade avec douceur, mais en même temps avec efficacité. La 7 ne nous entraînera pas aussi intimement que la 4. Enfin je retrouve dans la 8 l'élévation, la dignité, la sagesse et l'expérience qui caractérisaient les apôtres.


Pl. 129.
1
2
3
4
5
6
7
8

DE LA POITRINE, DU VENTRE, DES CUISSES, DES JAMBES ET DES PIEDS.

Chacune de ces parties pourrait être discutée en détail, et nous offrir une thèse physiognomonique; mais j'abrége, et je me renferme dans des généralités.

Tout le monde sait que des épaules larges, qui descendent insensiblement et qui ne remontent pas en pointe, sont un signe de santé et de force; des épaules de travers influent ordinairement sur la délicatesse de la complexion, mais on dirait qu'elles favorisent la finesse et l'activité de l'esprit, l'amour de l'exactitude et de l'ordre. Une poitrine large et carrée, ni trop convexe ni trop concave, suppose toujours des épaules bien constituées, et fournit les mêmes indices. Une poitrine plate, et pour ainsi dire creuse, dénote la faiblesse du tempérament. Chez les hommes, une poitrine qui est excessivement velue, annonce du penchant à la volupté. Un ventre gros et proéminent incline bien plus à la sensualité et à la paresse qu'un ventre plat et rétréci; et j'attendrai toujours plus d'énergie et d'activité, plus de flexibilité d'esprit et de finesse, d'un tempérament sec que d'un corps surchargé d'embonpoint. J'ai vu cependant des gens d'une taille effilée qui étaient excessivement lents et paresseux; mais alors le caractère de leur indolence reparaissait dans le bas du visage. Le torse de Rome est le modèle parfait d'un dos et d'un ventre bien proportionnés; il porte, à tous égards, l'empreinte d'une énergie supérieure que rien ne pourra subjuguer.

Dans cette planche, une force d'Hercule distingue les pieds n° 1 ; 2 appartient à un personnage également énergique et sensible ; 3 ne peut se rapporter qu'à une forme très noble. Enfin les derniers dénotent un corps heureusement organisé, aisé dans ses mouvemens, auquel j'associerais la douceur, l'élévation et la dignité du caractère, avec des talens extraordinaires.


110

XV.

DE LA STATURE, DES PROPORTIONS, DE LA PAUSE, DE L'ATTITUDE, DES GESTES EN GÉNÉRAL, DE L'HABILLEMENT.

Il serait aussi aisé de composer une physiognomonie des statures et des proportions, qu'une pathognomonique des attitudes et des postures qui y répondent. Sans pouvoir embrasser ce sujet dans toute son étendue, je me bornerai aux remarques les plus essentielles, parce que je n'écris que des fragmens, et qu'il me reste encore un grand nombre de matières à traiter.

Albert Durer est sans contredit de tous les auteurs celui qui nous a donné la meilleure théorie des proportions, et celui de tous les peintres qui les a le mieux observées dans ses dessins. A l'égard des attitudes et des postures, personne ne l'emporte sur Chodowiecki, tant pour la richesse de l'imagination, que pour la vérité et la variété de l'expression. En méditant les ouvrages de ces deux artistes, en y joignant les études de Raphaël, et en consultant l'expérience journalière, mes lecteurs adopteront sans peine, comme autant d'axiomes, les proportions suivantes :

1. La proportion du corps, et le rapport qui se trouve entre ses parties, déterminent le caractère moral et intellectuel de chaque individu.

2. Il y a une harmonie complète entre la stature de l'homme et son caractère. Pour vous en convaincre avec

d'autant plus de certitude, commencez par étudier les extrêmes, les géans et les nains, les corps trop charnus ou trop maigres.

3. La même convenance subsiste entre la forme du visage et celle du corps; l'une et l'autre de ces formes est en accord avec les traits de la physionomie, et tous ces résultats dérivent d'une seule et même cause.

4. Un corps orné de toutes les beautés de proportion possibles, serait un phénomène aussi extraordinaire qu'un homme souverainement sage ou souverainement vertueux.

5. La vertu et la sagesse peuvent résider dans toutes les statures qui ne sortent point du cours ordinaire de la nature.

6. Mais plus la stature et la forme seront parfaites, et plus la sagesse et la vertu y exerceront un empire supérieur, dominant et positif; au contraire, plus le corps s'éloigne de la perfection, et plus les facultés intellectuelles et morales y sont inférieures, subordonnées et négatives.

7. Parmi les statures et les proportions, comme parmi les physionomies, les unes nous attirent universellement, et les autres nous repoussent, ou du moins nous déplaisent.

DES ATTITUDES, DE LA DÉMARCHE, ET DE LA POSTURE.

Ce que nous avons dit de la stature et des proportions, se rapporte aussi à l'attitude, à la démarche et à la posture. Observez un homme qui se croit seul et entièrement livré à lui-même. Qu'il se tienne debout ou qu'il marche, qu'il soit assis ou couché, toutes ses attitudes et tous ses mouvemens seront significatifs; ils seront tous en harmonie avec les proportions et la stature de son corps (1). J'ajoute même qu'un physionomiste habile déduira des traits du visage les proportions et la stature qui doivent y correspondre; celles-ci l'aideront à leur tour à indiquer l'attitude et la démarche; il devinera et il jugera ces différens rapports les uns par les autres. Je vais plus loin encore, et je soutiens que la représentation fidèle d'une vingtaine de nos attitudes, choisies avec intelligence et dans des momens où nous ne nous croyons observés de personne, pourrait nous conduire à la connaissance de nous-mêmes, et devenir une source d'instructions utiles; peut-être n'en faudrait-il pas davantage pour donner une idée complète du caractère de chaque individu.

En suivant mon principe, je l'applique encore au geste. L'homme se ressemble en toutes choses : il est, si vous voulez, l'être le plus contradictoire qui soit au monde, mais il n'en est pas moins toujours lui, toujours

(1) Voyez le Supplément placé dans les Études de la physionomie, à la fin de l'étude première.

le même. Il n'y a pas jusqu'à ses contradictions qui n'aient leur homogénéité, leur individualité, leur propriété. Tout est physionomique et caractéristique en nous ; tout, sans exception, est conforme et correspond à une cause interne et invisible. Tout ce que nous touchons, tout ce qui passe par nos mains, tout ce qui entre dans la sphère de notre activité s'allie avec nous et se ressent de nous. Notre image se reproduit, se conserve et se multiplie dans tout ce qui tient à nous et dans tout ce que nous faisons. Rien de plus significatif surtout que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche. Naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou raide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencié de mille manières. Apprenez à démêler et à saisir toutes ces nuances, et vous aurez fait un nouveau pas dans la carrière physiognomonique, et vous aurez acquis un nouveau moyen qui vous facilitera l'étude de l'homme. L'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, ne se dément jamais.

« Les Grecs, dit Winckelmann, cherchaient à observer une grande modestie dans leur maintien et dans leurs actions. Ils croyaient même qu'une marche précipitée devait choquer les idées de la bienséance, et annoncer une sorte de rusticité dans les manières. C'est une pareille marche que Démosthènes reproche à Nicobule : parler avec insolence et marcher avec vitesse, sont la même chose, selon lui. En conséquence de

cette façon de penser, les anciens regardaient un mouvement mesuré et pas trop rapide du corps, comme le signe caractéristique d'une âme généreuse. » Salluste, parlant de Catilina, s'exprime de la sorte : *Colos ei exsanguis, fœdi oculi, citus modo, modo tardus incessus ;* et ne faut-il pas supposer que cette inégalité dans la marche devait passer nécessairement au geste, le précipiter ou le ralentir ?

Notre démarche et notre maintien ne sont naturels qu'en partie, et la plupart du temps nous y mêlons quelque chose d'emprunté ou d'imité ; mais ces imitations même, et les habitudes qu'elles nous font contracter, sont encore des résultats de la nature, et rentrent dans le caractère primitif. Par exemple, je n'attendrai jamais une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence ; et je ne craindrai ni emportement ni excès de quelqu'un dont le maintien est toujours sage et posé. Je doute aussi qu'avec une démarche alerte on puisse être lent et paresseux ; et celui qui se traîne nonchalamment à pas comptés, n'annonce guère cet esprit d'activité qui ne craint ni dangers ni obstacles pour arriver au but. Voyez un prédicateur, un orateur, dont vous n'entendez pas même le langage ; son extérieur et ses gestes vous feront deviner le sujet principal de son discours, vous en indiqueront les endroits les plus énergiques et les plus touchans, peindront à votre esprit les images qu'il y aura répandues, et vous feront même juger de l'ordre et de la clarté qui règnent dans ses idées. Oh ! si l'homme savait combien de langues il parle à la fois,

sous combien de faces il se montre dans le même instant, combien il se découvre aux yeux de ses semblables ; que de dignité, que de sagesse ne mettrait-il point dans ses paroles et dans sa conduite ; qu'il serait attentif à épurer ses sentimens et ses intentions, qu'il serait différent de ce qu'il est ! *Qualis animo est, talis incessu*, et je ne risque rien d'ajouter, *talis gestu* (1).

(1) M. Engel, professeur de belles-lettres à Berlin, vient de publier en allemand le premier volume de son *Essai sur la Mimique*, dont j'extrairai deux planches que je placerai parmi les additions de ce fragment. Cet ouvrage est plein de recherches savantes et d'observations curieuses. Je le recommande à tous ceux qui sont en état de le lire dans l'original : il intéressera bien plus le philosophe que le comédien, auquel il est destiné en partie.

Pl. III.



OBSERVATIONS ET EXERCICES PHYSIOGNOMONIQUES,

relatifs aux habitudes et aux gestes.

1. Quelque singulière que soit cette figure, elle n'a rien de disproportionné. Peut-être cependant l'œil est-il trop spirituel; mais, à cela près, il y a beaucoup d'harmonie dans l'ensemble. Vous voyez devant vous une femme du commun, très simple et très bornée. C'est un être isolé, dont l'attention hébétée ne porte sur rien, et qui se trouve, pour ainsi dire, détaché de tout le reste de la création. Remarquez bien, je vous prie, le mot *isolé*. Lorsqu'on me demande ce que j'entends, par un *idiot*, je réponds que c'est un personnage *isolé*, qui agit sans but, un homme qui ne met ni principes ni liaison dans sa conduite, qui ne se propose aucune espèce de fin dans ce qu'il fait. Il y a de la stupidité à agir sans but, il y a de la sottise à en suivre un qui n'est pas digne de nous. Plus l'intention d'une action est marquée, plus nos efforts, notre maintien et nos gestes y répondent, et plus nous méritons l'approbation et l'estime de ceux qui nous observent.

2. La même nullité, le même vide, la même curiosité hébétée caractérisent encore cette figure. Cet homme ne tient à rien, et, par un effet de stupidité naturelle, ne peut s'attacher à rien. Le corps se ressent de la condition de l'âme, et l'exprime. De là cette bouche

béante et fanée, de là toute cette attitude insipide, ces bras pendans, et cette main gauche tournée en dehors, sans qu'on en devine le motif. Tout est d'accord ici, et chaque partie séparée confirme la triste idée que nous avons prise de l'ensemble.


112

La démarche d'un sage est sûrement différente de celle d'un idiot, et un idiot est assis autrement qu'un homme sensé. L'attitude de ce dernier annonce ou la méditation, ou le recueillement, ou le repos. L'imbécile reste sur sa chaise, sans savoir pourquoi : il semble fixer quelque chose, et cependant son regard ne porte sur rien ; son assiette est isolée comme lui-même. Cette observation m'en fournit une autre, qui me paraît très essentielle pour l'art du peintre.

La plupart des portraits pèchent par une certaine expression de stupidité et par des attitudes ridicules. Ils ont l'air isolé, parce que chaque personnage est un être à part, auquel on n'a prêté ni but ni action. On peut remédier à ce défaut par la situation : celle-ci doit être simple et bien développée ; elle doit tendre à une fin marquée, et s'y rapporter avec tout le reste ; c'est là ce qui fait le mérite du portrait.

Cette attitude indique une prétention ridicule qui exerce son empire sur un caractère humble et timide. N'en doutez pas, toute prétention suppose un fonds de sottise; et attendez-vous à rencontrer l'une et l'autre dans toute physionomie disproportionnée et grossière, qui affecte un air de solennité et d'autorité. La nature, dirai-je, n'a formé qu'à demi certaines têtes d'idiots; la moitié du visage a été faite aux dépens de l'autre moitié, et il ne s'agit que de voir laquelle des deux l'emporte. Est-ce le bas qui augmente et grossit, la masse des facultés intellectuelles diminue à mesure, tout se convertit en chair, et l'homme devient totalement insupportable. Cependant l'esprit conserve encore une sorte de réminiscence de sa première énergie; et ce souvenir lui inspire de la présomption, sans le rendre ni plus éclairé ni meilleur. Un personnage de cette espèce prend un ton d'empire et de supériorité à l'égard d'un être faible et délicatement organisé; il ne pense qu'à humilier, et il est insensible à ses peines; plus celui-ci devient petit, plus l'autre se gonfle.


n3.

Pl. 14





Laquelle de ces deux attitudes, A et B (n° 114), préférez-vous? laquelle trouvez-vous la plus décente, la plus noble, la plus digne d'un caractère mâle et résolu, la plus propre à vous inspirer de l'intérêt et de la confiance? La réponse à cette question est aisée, et il n'y a pas à balancer. Si je demande ensuite laquelle de ces figures annonce un fat, un écervelé, un petit-maître, un homme dont la société est également insipide, ennuyante et fâcheuse, un esprit incapable de sentir, soit le grand et le beau, soit le simple et le naïf, un être qui, dans le commerce du monde, à la cour et dans son particulier, sur le théâtre et devant son miroir, ne sera jamais qu'un sot achevé, qui passera toute sa vie dans une éternelle enfance, n'estimant rien, et n'étant lui-même estimé de personne; en vérité, la réponse est très aisée encore, et il n'y aura qu'une voix là-dessus : nous sourirons de ce contraste frappant, et nous admirerons l'étonnante harmonie qui distingue chaque individu.

Jamais l'homme modeste et sensé ne prendra une semblable attitude, dans quelque cas que ce soit; et si par hasard son attention, fortement excitée, l'obligeait à lever la tête, comme le D, il ne croisera pourtant pas ainsi les bras sur le dos; ce maintien suppose nécessairement de l'affectation et de l'ostentation, surtout avec une telle physionomie, qui n'a rien de désagréable, mais qui n'est pas celle d'un penseur, ni même celle d'un homme capable de réfléchir, car cette capacité seule est déjà une qualité infiniment rare. La dernière figure appartient aussi à cette classe de gens qui veu-

lent s'accréditer à force de prétentions. En général, on peut dire des personnages indiquées par les lettres C, D, E, qu'ils se donnent des airs; ou, en d'autres termes, que ce sont des têtes éventées. Plus ces sortes de messieurs s'en font accroire, plus nous sommes tentés de leur ôter ce qu'ils peuvent avoir de mérite réel.

Pl. 115.



Il y a beaucoup de calme et de modestie dans cette attitude (n° 115); elle convient parfaitement à cette espèce de physionomie, qui, sans avoir quelque chose de bien distingué, n'est pourtant ni ignoble, ni commune. Une droite et saine raison, toute la portion d'intelligence qui est compatible avec la médiocrité du talent, des vertus domestiques; l'amour de la paix, du travail, de l'ordre et de la propreté; un esprit attentif, un fonds de docilité et de candeur, un sang-froid qui n'est pas celui de la paresse, une mobilité éloignée de toute espèce de vivacité, un cœur content et fait pour contenter ceux qui ne l'emportent pas sur elle par une trop grande élévation de caractère : voilà ce qu'indiquerait la simple silhouette, le seul maintien de cette jeune personne.

Cette figure (n° 116) se ressent plus ou moins de la gêne où elle a été pendant que le peintre était occupé à la dessiner. Au reste, l'attitude est plus animée et plus expressive que la précédente, et la physionomie annonce plus de talens, plus d'esprit, de vivacité et d'activité, mais en même temps aussi plus de vanité et de prétention. Les yeux, les sourcils et le nez, ont quelque chose d'assez rude; j'y trouve un caractère un peu décisif, plus voluptueux que tendre, enclin à la légèreté, et qui cherchera à conquérir les cœurs plutôt qu'à les gagner. Toutes ces conjectures ne m'empêchent point d'attribuer à cette jeune fille une âme honnête et bienfaisante, une humeur franche et sincère, un esprit enjoué, et de l'habileté: elle semble faite pour goûter le bonheur et pour le répandre autour d'elle.

Pl. 116.



Pl. 117.



Deux femmes qui ont toute la faiblesse de leur sexe (n° 117). La première a l'air d'être aux aguets, ou plutôt de s'être égarée dans quelque rêverie; la seconde est nonchalamment assise, pour se délasser à son aise. L'une et l'autre attitudes sont pleines de vérité et d'homogénéité. Ces deux personnes semblent relever de maladie, et réfléchir sur leur état : la jeune, avec satisfaction; la vieille, comme si elle songeait au mémoire de son médecin. Celle-ci n'est pas justement ce qu'on appelle une matrone respectable, mais je la crois excellente mère de famille et bonne ménagère; l'autre paraît être la meilleure personne du monde, bonne par instinct, incapable de faire du mal à qui que ce soit : elle est d'une organisation infiniment délicate, et ses facultés la bornent aux choses ordinaires de la vie.

ATTITUDES d'après Chodowiecki (n° 18).

1, attitude et démarche d'un homme renfermé en lui-même, naturellement peu profond, mais entièrement livré dans ce moment-ci à l'objet qui l'occupe.

2, plus abstrait, plus concentré, plus pensif que le précédent : la main cherche, sinon à soulager les efforts de l'esprit, du moins à écarter tout ce qui pourrait troubler son activité et sa méditation.

3, le nez n'est pas homogène avec le reste, et tout ce qui est étranger à la physionomie le rend imbécile; joignez à cela cet air d'incertitude dans l'ensemble, et ce défaut d'harmonie entre la main, qui semble indiquer quelque chose, et le visage, qui dans son immobilité ne dit rien du tout : assurément ce ne sont pas là des signes de sagesse. Tout au plus, cette figure pourrait réveiller l'idée d'un homme qui s'entretient tranquillement avec lui-même.

4, manque total d'énergie; opiniâtreté sans fermeté; idiot à demi, pour ne pas dire davantage.

5, celui-ci l'est en plein : réduit à son néant, il s'applaudit encore lui-même avec une joie plus qu'enfantine, il rit comme un sot et sans savoir pourquoi; jamais il ne parviendra à former ou à suivre une idée raisonnable.

6, le profil seul annonce déjà un imbécile, dénué

1 2 3

4 5 6

7 8 9

de sens et d'énergie : l'attitude, la marche, le geste des mains et des doigts achèvent de le caractériser.

7, la physionomie dénote un esprit faible qui est décontenancé, ou qui affecte de l'être.

8, assiette d'un homme commode, indolent, et cependant curieux, qui se délecte, pour ainsi dire, dans son avarice.

9, démarche d'un homme fortement occupé de quelque affaire qui l'intéresse personnellement : le visage ne comporte guère un maintien aussi grave.

DOUZE ATTITUDES

des plus expressives, tirées du *Militaire prussien* (n° 119).

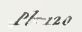
Que le lecteur cherche lui-même à reconnaître le caractère de chacune de ces figures, ces caractères sont faciles à reconnaître; et, depuis la majesté idéale du général d'armée, rempli de sa dignité, occupé de ce qu'il est, ou plutôt de ce qu'il représente ou de ce qu'il veut paraître, depuis cette majesté jusqu'au caporal, vous trouverez dans toutes ces figures l'air de commandement, l'extérieur imposant qui convient à des chefs, la dignité, la noblesse, l'adresse et le courage dont chacun a besoin dans la place qu'il occupe.

L'examen de cette estampe fait naître, si je ne me trompe, une réflexion assez naturelle sur la difficulté, l'élévation de l'état militaire, les combinaisons variées et les connaissances qu'il exige.

La tactique, portée au point de perfection où elle se trouve aujourd'hui en Europe, est le chef-d'œuvre de l'industrie de l'homme, l'une des preuves de la plus haute *ascension* de l'esprit humain, un modèle incomparable d'ordre, de combinaison, d'activité, etc.


Pl. 49





1 2 3 4

5 6 7 8

9 10 11 12

DOUZE ATTITUDES, d'après Engel (n° 120).

D'après ma façon de voir et de sentir, voici comment j'expliquerais ces figures, que j'ai empruntées de la Mimique de M. Engel.

1, méditation d'un homme du monde, qui dirige toutes ses ruses et tout son esprit de calcul vers un point unique.

2, est d'un homme très ordinaire, qui a tourné son attention vers un objet assez indifférent, mais auquel il s'intéresse pourtant plus ou moins.

3, incapable de beaucoup de réflexion, celui-ci porte une attention momentanée sur quelque chose qui lui passe sous les yeux, et qui le touche très médiocrement.

4, indifférence flegmatique d'un caractère qui ne s'est jamais livré profondément à une méditation abstraite.

5, esprit indifférent, faible et même fat, quoique doux et modeste.

6, ironie du trompeur aux dépens de sa dupe.

7, faux semblant d'indifférence d'un homme content de lui-même.

8, délibération d'un homme qui n'est pas fait pour réfléchir.

9, une telle manière d'écouter ne peut annoncer

qu'un esprit méprisant, joint à beaucoup de prétention.

10, grimace révoltante d'un sot impertinent qui affiche le comble du ridicule.

11, rudesse d'un homme de la lie du peuple, qui va donner l'essor à sa fureur grossière.

12, confusion d'un misérable sans cœur et sans honneur.

Remarquez avec quelle sagacité le dessinateur a choisi, pour chaque sujet, une forme de chapeau qu'on serait tenté d'appeler caractéristique.


Pl. 121.


1


2


3


4


5


6


7


8


9


10

ATTITUDES ÉGALEMENT D'APRÈS ENGEL (nº 121).

1, ATTITUDE d'un homme qui prie. Si la mine ne répond pas au maintien, la faute en est au copiste. Oserais-je, sans apprêter à rire, ajouter une remarque dont plus d'un lecteur sentira certainement la vérité? Avec une telle chevelure, on n'est pas capable de tant de ferveur.

2, désir enfantin, dans toute sa vivacité : c'est par de tels élans, c'est par des mouvemens aussi passionnés que s'exprime le vrai désir.

3, affectation théâtrale d'un homme vide de sens, et qui veut se donner des airs.

4, maintien du sage qui s'entretient avec le sage.

5, cette extase d'amour et de respect n'annonce pas un homme ordinaire.

6, c'est ainsi qu'on s'en retourne quand on a perdu quelque chose, quand on a essuyé un refus injuste, ou quand on a employé inutilement ses peines à persuader quelqu'un.

7, je ne dirai pas que ce moine semble affligé d'avoir manqué un bon bénéfice; mais je ne dirai jamais non plus que son attitude est celle d'un bon pasteur qui déplore l'égarement de son ouaille.

8, cette femme a l'air de suivre des yeux un objet qui lui est cher, et qui vient de la quitter : c'était peut-être

sa sœur ou son amie, mais je gagerais que ce n'était pas son amant.

9, attitude d'un homme qui est aux écoutes; on ne lui attribuera certainement ni beaucoup d'intelligence, ni une grande délicatesse : c'est un homme méprisant, et voilà tout.

10, celui-ci s'est mis à l'écart pour réfléchir à son aise : il ne paraît pas sot, mais d'un esprit rude.

XVI.

DU LANGAGE ET DE LA VOIX.

Mon ignorance parfaite dans l'art de la musique m'empêche de traiter scientifiquement la matière qui fait le sujet de ce chapitre; mais je n'en suis pas moins persuadé que, si l'homme était borné uniquement au sens de l'ouïe, ce sens tout seul lui suffirait pour faire de grands progrès dans la connaissance de ses semblables. On sait avec combien de sagacité plusieurs aveugles parviennent à suppléer, jusqu'à un certain point, par les autres sens, à celui qui leur manque. J'en conclurai qu'un observateur intelligent, qui aurait exercé et cultivé avec un soin particulier l'organe de l'ouïe, et qui se placerait à la porte d'une salle d'assemblée, serait en état de déterminer sans peine les différentes facultés de ceux qu'il entend parler, quand même il ne les connaîtrait point d'ailleurs, quand même ils se serviraient d'une langue qui lui serait étrangère.

Le son de la voix, son articulation, sa douceur et sa rudesse, sa faiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est infiniment caractéristique. Il est presque impossible qu'un ton déguisé puisse échapper à une oreille délicate, ou, s'il m'est permis d'employer cette expression, à une oreille *physiognomonique;* et de toutes les dissimulations, celle du langage, quelque raffinée qu'elle soit, est la plus aisée à

découvrir. Mais le moyen d'exprimer par des signes tous ces sons de voix si prodigieusement différenciés ! On ne parvient pas seulement à les contrefaire, la plupart du temps on les défigure. Le moyen surtout d'imiter le langage naïf de la douceur et de la bonté, le ton angélique de la candeur et de l'innocence, l'accent divin de la persuasion, de la vérité et de la bienveillance ! Ah ! quand mon oreille est frappée de ce ton simple et naturel, qui n'appartient qu'à la plus exacte probité, quand j'entends ce langage de l'honnêteté qui n'est altéré par aucun mélange d'intérêt, et qui est si rare, hélas ! dans le commerce de la vie, mon cœur tressaille de joie, et je suis tenté de m'écrier : *Ceci est la voix de Dieu, et non celle d'un homme* (1) ! Malheur à celui qui

(1) Qu'on me permette de recueillir ici l'observation d'un ministre philosophe, qui vient d'acquérir un nouveau lustre par l'ouvrage admirable dont il a enrichi la France et la république des lettres. « Dans ce tourbillon, dit M. Necker, qui circule autour des grandes places, et où tant de gens sollicitent de l'occupation, j'ai quelquefois examiné s'il était vrai qu'on pût, à des signes rapides, se former une première idée des hommes. Je le crois. J'ai toujours considéré comme un préjugé favorable cette mesure dans le discours, qui annonce l'habitude de la réflexion et une certaine tempérance dans l'imagination ; ce regard plus intelligent que fin, et qui semble appartenir davantage à l'esprit qu'au caractère ; cette circonspection naturelle dans le maintien, bien différente de cette gravité contrefaite, qui sert de masque à la médiocrité ; cette conscience de soi-même, qui empêche de se développer avec précipitation, et de profiter à la hâte d'une occasion de se montrer ; enfin tant d'autres caractères extérieurs encore, que j'ai vus rarement séparés d'un mérite réel. »

ne comprend pas ce langage si pur et si éloquent! Il sera également sourd à celui que Dieu lui adresse dans ses ouvrages et dans sa parole.

J'aurais encore bien des choses à ajouter sur les ris et les pleurs, sur les soupirs et les cris. Quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité, et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui! Il est des larmes qui pénètrent les cieux; il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris.

SUPPLÉMENT

PAR LES ÉDITEURS.

Lavater l'a bien senti : la voix est aussi expressive que la physionomie ; elle a même peut-être plus de franchise que les traits du visage ; elle est plus indépendante de la volonté, plus liée en conséquence au sentiment, aux habitudes morales, aux penchans, à l'instinct ; et son affectation, sa douceur contrainte, étudiée, tous ses genres d'hypocrisie, en un mot, se décèlent aisément, et sont les artifices et les mensonges pour lesquels on a le moins d'indulgence. Tout ce qui vient de la pensée, de l'esprit, anime l'œil et les différentes parties du visage ; le cœur semble être l'âme de la voix, il en marque tous les tons, toutes les inflexions.

L'oreille saisirait donc sans doute une foule de nuances physiognomoniques qui sont inaperçues, si elle était suffisamment exercée. La possibilité dont parle Lavater s'est même quelquefois réalisée ; et nous avons entendu citer souvent l'exemple d'un aveugle qui, placé à la porte des spectacles, savait démêler dans la voix des personnes qui entraient le trait principal de leur caractère.

Le docteur Henri Moyes, professeur de chimie à Manchester, ayant perdu la vue dans son enfance, acquit, par un exercice sans distraction de l'organe de l'ouïe, une sagacité physiognomonique à laquelle nulle dissimulation, nul artifice ne pouvait échapper. Il reconnaissait, au premier moment où il les entendait parler, des personnes qu'il n'avait pas vues depuis

long-temps, et qu'il connaissait peu. Dans un premier entretien, il faisait, d'après lés qualités de la voix, des conjectures passables sur le tempérament des personnes, leurs inclinations et leurs habitudes dominantes. Pour les personnes qui ne sont pas aveugles, le signalement d'un individu quelconque n'est-il pas en général aussi marqué dans la voix que dans les traits de son visage? Souvent ne veut-on pas entendre une personne dont l'image n'est pas trop familière, pour la reconnaître entièrement, et dissiper l'incertitude dans laquelle nous laissait sa physionomie? Au théâtre, on distingue aussi bien, et quelquefois mieux, les acteurs par la voix que par la figure.

L'aveugle qui a donné lieu à la fameuse lettre de Diderot sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient, avait la mémoire des sons à un degré surprenant; et, suivant la remarque du philosophe qui l'a si bien observé et décrit, les visages ne nous offrent pas une diversité plus grande que celles que cet aveugle observait dans les voix. Ces diversités avaient pour lui une infinité de nuances délicates qui nous échappent, parce que nous n'avons pas à les observer le même intérêt que l'homme privé du sens de la vue. « Notre aveugle, ajoute Diderot, adresse au bruit ou à la voix si sûrement, que je ne doute pas qu'un tel exercice ne rendît les aveugles très adroits et très dangereux. Je vais vous en raconter un trait qui vous persuadera combien on aurait tort d'attendre un coup de pierre, ou de s'exposer à un coup de pistolet de sa main, pour peu qu'il eût l'habitude de se servir de cette arme.

» Il eut dans sa jeunesse une querelle avec un de ses frères, qui s'en trouva fort mal : impatienté des propos désagréables qu'il en essuyait, il saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front, et l'étendit par terre.

» Cet aveugle avait bien la conscience de cette grande sagacité de son organe de l'ouïe. Pour qu'il ne lui manquât rien, il se maria, dans le dessein d'avoir des yeux qui lui appartinssent ; auparavant il avait eu l'intention de s'associer un sourd, qui lui prêterait des yeux, et à qui il apporterait en échange des oreilles (1). »

On a dit du célèbre aveugle Saunderson qu'il voyait par la peau (2). On pourrait dire d'un aveugle qui aurait plus particulièrement cherché des compensations dans le perfectionnement de l'organe de l'ouïe, qu'il voit par cet organe, qu'il supplée au moins à la vue par la finesse et le développement de l'oreille En effet, chaque corps sonore aurait pour cet aveugle, chez lequel nous supposons le plus haut degré possible de développement et de culture de l'ouïe, un frémissement particulier, un bruit propre, son timbre, sa qualité de son, son murmure, son langage, et ferait naître dans son âme ce que les gens qui voient appellent des représentations, des signalemens d'objets, des idées, des images.

Sans avoir cette sagacité merveilleuse que je suppose

(1) Diderot. Lettres sur les Aveugles, à l'usage de ceux qui voient.

(2) *Idem. Idem.*

dans les aveugles qui auraient porté aussi loin qu'il se peut l'exercice et le développement de l'organe de l'ouïe, on saisit même tous les jours dans les corps sonores des nuances distinctives, une foule de différences et de variétés que l'observateur un peu physionomiste interprète et rapproche aisément des qualités physiques ou morales qui révèlent ces diversités. En général, le timbre, qui est indépendant de la force ou de la succession des sons, et qui, dans certains instrumens, a un charme inexprimable, paraît tenir à la structure des corps sonores, aux qualités les plus intérieures de leur nature. Il en est ainsi de l'organe vocal dans chaque individu; il a également son timbre, dont il est facile de concevoir l'importance et la signification physiognomonique, si l'on veut remarquer l'étendue des rapports et des sympathies de l'organe de la respiration, dont la voix n'est qu'une circonstance. Toutes les impressions un peu vives, toutes les agitations physiques ou morales ne retentissent-elles pas vers cet organe? n'en précipitent-elles pas ou n'en ralentissent-elles pas à chaque instant les mouvemens?

L'agent principal de ces mouvemens, le diaphragme, est véritablement un centre où tous les genres d'émotions et de sentimens sont vivement éprouvés.

« Pour peu que l'on s'examine, dit Buffon, on s'apercevra aisément que toutes les affections intimes, les émotions vives, les épanouissemens du plaisir, les saisissemens, les douleurs, les nausées, les défaillances, toutes les impressions fortes des sensations agréables

ou désagréables, se font sentir au dedans du corps. à la région même du diaphragme. »

Comment donc alors la voix ne serait-elle pas modifiée dans le moment de la passion, et par l'habitude et l'empire de certaines passions? Comment, ainsi que le visage, n'aurait-elle pas une physionomie en mouvement et une physionomie en repos, des signes pour l'émotion, et des caractères pour le sentiment?

Le soupir, le sanglot, le gémissement, doivent varier, se nuancer sans doute comme les affections qu'ils expriment, et répondre par leurs différences à toutes les variétés de désir, de douleur et de regret dont le cœur humain est susceptible. Mais ici les mots, les expressions manquent à la physiognomonie; l'expérience et l'observation sont presque individuelles; et la chaîne des transmissions et des acquisitions est en quelque sorte interrompue par le défaut des signes propres à peindre ces différences.

Cette indigence des langues, pour l'exposition des connaissances qui, dans la physiognomonie, ne se rapportent pas aux sensations optiques, a forcé Lavater à s'en tenir, sur les signes tirés de la voix, à des considérations générales auxquelles nous croyons devoir ajouter quelques remarques particulières, et quelques faits qui intéressent également le physionomiste et le physiologiste.

Arrêtons-nous d'abord un instant sur la nature même des organes de la voix, et cherchons à quelle espèce de vie ils appartiennent par leur structure et leurs fonctions.

La voix, que la civilisation a élevée dans l'homme au rang des fonctions les plus nobles; la voix, qui concourt si puissamment à la vie intellectuelle et à la vie morale, appartient principalement, dans son origine et ses élémens essentiels, à la vie purement organique et de nutrition; elle n'est, en quelque sorte, qu'une circonstance d'une autre fonction, de la respiration; et, par la sage économie dans les moyens, l'air, qui ne peut plus servir à entretenir le feu de la vie, qui est rejeté dans l'expiration, est modifié au moment de son passage, de manière à exprimer, par la diversité de ses vibrations, toutes les formes du sentiment, toutes les nuances de la pensée.

Ces modifications de l'air, au moment de sa sortie, sont, d'ailleurs, produites par l'action des muscles qui font partie de l'appareil vocal; ainsi, quoique la circonstance principale de la formation de la voix dépende du poumon, on peut regarder cet acte de la vie comme une fonction mixte, liée d'une part à la respiration, et de l'autre à la vie de relation par les muscles, dont le jeu volontaire produit toutes les variations du chant et de la parole.

C'est principalement des dispositions de cet appareil musculaire, de la forme et de la structure du larynx, que dépendent les différences nombreuses et plus ou moins caractéristiques de la voix, quand on peut les rapporter évidemment à une cause organique, et qu'elles ne se bornent pas à ce je ne sais quoi d'indéfinissable, à ces nuances délicates qui font le timbre propre à chaque individu.

Chez les enfans, dont la glotte est très étroite, le larynx est encore peu développé; la voix est aiguë, perçante, et en même temps plus flexible, plus flûtée, et en général plus agréable. La voix change sensiblement à l'époque de la puberté; elle est d'abord couverte, un peu rauque, se renforce ensuite, devient pleine et grave, mais perd souvent tout le charme et la perfection qu'elle avait pendant le premier âge (1).

Cette opération honteuse, qui donne aux formes de l'homme une plénitude et une *morbidesse féminine*, qui, suivant l'expression de Pétrone, arrête la course rapide de la jeunesse et de la beauté, produit un effet encore plus marquant sur la voix, et prévient le dommage et les altérations qu'entraîne souvent la crise de la puberté.

Les hommes ainsi mutilés, et réduits par le caprice de l'homme à ne plus compter dans la société que comme des instrumens de musique (2), ont une voix

(1) Voyez, pour la cause de ce changement, Richerand, *Elémens de physiologie,* 3e édit., vol. 2.

(2) Il ne paraît pas qu'il y ait eu dans la haute antiquité d'eunuques chanteurs; l'usage en fut introduit en Espagne, et ensuite en Italie. Le premier castrat admis dans la chapelle pontificale, fut un père Jérôme de Pérouse, qui mourut en 1644.

La cupidité et l'ambition multiplièrent dans la suite les exemples de la castration, employée pour rendre la voix plus agréable. Les papes ont souvent, mais en vain, lancé les foudres sacrés contre cet abus; la voix de la philosophie et celle de la philanthropie ont été également sans effet.

Suivant la remarque d'Osteaga, ce crime de lèse-humanité, cet attentat véritablement horrible, s'est maintenu, parce qu'il

qui s'élève à une octave au-dessus de celle des autres hommes, et chante la partie appelée dessus ou *soprano*. Cette voix, perçante et flûtée comme celle des femmes, n'en a point l'expression, la chaleur et cet attrait qui vient de la passion et du sentiment. On admire un semblable chant, mais sans être ému, sans autre impression que celle qui vient de l'effet d'un bon instrument (1).

La voix des femmes est bien préférable, suivant la remarque de Rousseau, à ces voix factices, pour l'étendue et la beauté du timbre ; elle a d'ailleurs également une octave de plus que celle des hommes, comme on peut le remarquer dans les temples, où des personnes des deux sexes chantent en chœur des airs d'église.

Quand les femmes réunissent tous les charmes et les attributs de leur sexe, elles ont en outre un timbre enchanteur, une physionomie de voix dont la douce séduction suffit quelquefois pour inspirer les sentimens les plus tendres, et les plus douces émotions. Chez

est autorisé par le temps, et parce qu'il est soutenu par le despotisme du plaisir. (Voyez l'article *Castrato*, par M. Ginguené, dans le Dictionnaire de musique, faisant partie de l'Encyclopédie méthodique.)

(1) L'état des organes, et principalement du larynx, répond à cette différence de la voix des castrats, et en est la véritable cause. M. Dupuytren, qui a eu occasion d'examiner l'appareil vocal sur le cadavre d'un de ces hommes qui mourut à l'Hôtel-Dieu, a remarqué que le larynx était beaucoup moins développé que chez les autres hommes, et la glotte plus étroite.

quelques femmes, ce genre d'attrait est au-dessus de toute expression. Une actrice célèbre, mademoiselle Desgarcins, lui dut en grande partie ses succès; à peine avait-elle parlé, ou seulement laissé échapper quelques sons, que l'on était saisi, ému; on aurait en vain voulu s'en défendre; et cette magie, réalisant un jour tout ce que la poésie a attribué de merveilleux à la musique, attendrit des assassins qui s'étaient introduits chez cette touchante actrice, et qui furent désarmés par la séduction toute puissante de sa voix.

Une autre actrice, madame Talma, possède également ce timbre rempli de douceur, cet accent pathétique, ces sons qui semblent venir du cœur pour aller chercher le cœur et le remplir d'une longue émotion. Méhul avoue que toutes les fois qu'il a eu besoin de composer une mélodie pure et touchante, il a été entendre cette aimable actrice.

On observe dans quelques autres voix de femme un timbre qui, sans être aussi doux, doit un effet non moins enchanteur aux dispositions tendres et amoureuses qu'il révèle. Cette qualité de son, qu'il est impossible de méconnaître dans la manière de chanter de quelques femmes, ne vous laisse jamais sans une vive impression; elle est plus animée que touchante; elle a quelque chose de plus aigu, de métallique; et l'oreille d'un physiologiste ne peut y méconnaître l'exaltation vitale que les organes de l'amour impriment, d'une manière sympathique, à ceux de la respiration. Deux actrices également célèbres, mesdemoiselles *** et ****, nous ont paru offrir le modèle de ce genre de voix, que

nous avons souvent remarqué, à un degré plus faible, dans le chant ou le *parler* de plusieurs autres femmes.

Ce rapport de la voix avec le caractère est un des plus sensibles; les organes de la respiration et ceux de la reproduction étant liés par une étroite sympathie, il est évident que l'état intérieur et profond des uns doit arriver aux autres, comme d'un foyer plus ou moins actif.

Dans quelques espèces, les éclats de la beauté du chant sont même exclusivement l'effet momentané de cette sympathie dans la saison amoureuse. Tels sont, dans le rossignol, ces beaux sons que Buffon a su peindre : « Ces coups de gosier éclatans, ces batteries vives et légères, ces fusées de chant où la netteté est égale à la volubilité; roulades précipitées, brillantes et rapides; accens plaintifs, cadencés avec mollesse; vrais soupirs d'amour et de volupté, qui semblent partir du cœur, et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante. »

Ces beaux effets de voix dépendent évidemment de la réaction des organes reproducteurs sur la respiration, pendant le temps de chaleur et d'exaltation de ces organes. Dans l'état de nature et de liberté, le rossignol ne chante que pendant cette saison; sa voix n'a plus rien ensuite qui le distingue; sa beauté, comme beaucoup d'autres charmes, devait tout son éclat à l'amour; elle s'évanouit dans l'indifférence et la langueur.

C'est l'amour, dit le naturaliste éloquent que nous venons de citer, et surtout le premier période de l'a-

mour, qui inspire aux oiseaux leur ramage; c'est au printemps qu'ils éprouvent, et le besoin d'aimer, et le besoin de chanter. Ce sont les mâles qui ont le plus de désirs, et ce sont eux qui chantent le plus; ils chantent même la plus grande partie de l'année, lorsque l'on fait régner autour d'eux un printemps perpétuel qui renouvelle incessamment leur ardeur, sans leur offrir aucune occasion de l'éteindre.

La voix de l'homme n'offre sans doute aucun de ces grands traits physiognomoniques, parce qu'il en a changé les rapports, et que, par un effet de la civilisation, le moyen donné pour exprimer quelques sensations physiques est devenu l'organe de la pensée et du sentiment. Cependant, avec l'habitude d'une observation délicate et attentive, ces liaisons, affaiblies et moins exprimées, de la reproduction et de la voix, seront aperçues; l'on distinguera aisément, surtout chez les femmes, une qualité de son, une physionomie de voix que nous ne craindrons pas d'appeler le timbre amoureux, et dont toutes les modifications nous ont paru significatives et confidentielles.

D'après ces considérations, il est facile de concevoir comment la voix contribue si puissamment à l'empire de la beauté ou de l'amour, et pourquoi les plus belles femmes, qui ont la voix grave et pleine, nous laissent en général, malgré tous leurs charmes, sans désirs et sans émotion.

Ces observations s'appliquent également aux hommes; on veut reconnaître leur sexe dans la voix, et l'on se rend aisément compte de l'impression moins agréable

que nous font éprouver les chanteurs qui font la partie des *soprano*, quoique ce mode de chant dépende moins souvent de la nature que de l'éducation (1).

Les voix perçantes et aiguës dans les hommes doivent toujours paraître un peu suspectes, et faire soupçonner ces individus d'indifférence et de neutralité.

Les différences de la voix, que nous venons d'indiquer, dépendent des causes organiques; combien d'autres dispositions physiques ou morales, que de modifications du cœur et de l'esprit, sont aussi révélées par les diversités de la voix, mais avec une expression qu'il n'est pas aussi facile de saisir et d'observer !

Ainsi l'impatience, l'habitude de l'aigreur et de la contrariété, l'aridité du cœur ou de l'esprit, ne rendent-elles pas la parole brève. Des sons un peu durs et cassés, mais adoucis dans toutes les finales, avec affectation, nous ont toujours paru le signe d'un caractère violent, mais hypocrite, et d'une volonté impérieuse, combinée avec la disposition à l'intrigue, et avec l'habitude de se surfaire.

Dans la joie, la voix est sonore, elle a de la volubilité : on voit que le sentiment qu'elle exprime cherche à s'exhaler et à se répandre.

La voix devient entrecoupée, pleine de gémissemens, de soupirs, dans les sentimens pénibles; et véhémente, tout en éclats, dans la colère.

(1) Avant les castrats, on employait en Espagne et en Italie des chanteurs qui, sous le nom de *soprano*, dérivé de leur emploi, faisaient le dessus. (Voyez l'article *Castrato* dans le Dictionnaire de musique de l'Encyclopédie méthodique.)

Le cri lui-même change d'accent dans les douleurs, et l'on croit avoir remarqué qu'il n'est pas le même sous l'impression des différens instrumens de souffrance et de torture; qu'il était autre, par exemple, quand l'acier tranchant divise, et lorsque le feu ou les cautères brûlent ou dévorent. Le siége de la douleur est aussi plus marqué dans les cris qui ont un accent bien facile à reconnaître, lorsque la souffrance qui les arrache vient de l'estomac et des autres parties qui reçoivent principalement leurs nerfs du grand sympathique.

Le caractère de la personne qui souffre se retrouve aussi dans le mode de la plainte; et les douleurs les moins différentes en apparence, celles de l'enfantement, par exemple, ont une expression particulière dans chacune des femmes qui les éprouvent.

Il y a des douleurs, des angoisses, soit physiques, soit morales, qui éteignent la voix ou la rendent entrecoupée et pleine de gémissemens.

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
Æneid. lib. II, v. 773.

Les sentimens pénibles et concentrés, ou dissimulés, s'annoncent en général par une qualité de voix qu'il est impossible de méconnaître. Talma excelle dans l'imitation de ce genre de passion. Dans les rôles, dans les situations où il fait le plus complétement illusion, on dirait que son timbre habituel est consacré au genre terrible, et à la plus sombre mélancolie; sa voix, son regard, ont alors l'expression d'une âme profondément

sensible et oppressée; sa voix surtout, sa voix, elle est couverte, sinistre, profonde; elle semble venir du cœur ou des entrailles. L'ironie, que l'on appelle si improprement une figure de rhétorique, et qui est un sentiment de la classe des passions dissimulées, est également rendue par Talma avec une vérité et un accent, un timbre propre à cette situation de l'âme, que l'on peut citer comme modèle et comme terme de comparaison pour l'expression de tous les sentimens de ce genre.

Ce serait un recueil de faits bien intéressans, que celui des particularités et des principaux traits qui ont distingué la voix des acteurs ou des orateurs les plus célèbres, et qui paraissent offrir des rapports plus ou moins marqués avec le caractère physique et moral de chacun d'eux.

Dans les diverses maladies, la voix change encore d'une manière plus marquée que dans les passions, et présente des caractères, des différences que l'on regarde comme des symptômes très importans.

Ainsi, la parole est brusque et brève dans l'accès d'une fièvre intermittente; languissante et pénible au début d'une fièvre putride; l'épilepsie commence quelquefois par un cri aigu; l'hydrophobie donne à la voix un degré particulier de raucidité; l'affreuse convulsion que l'on appelle *tétanos*, la rend *sibylleuse* (en fausset); et chaque espèce de folie et de délire donne à la manière de prononcer et de parler une modification véritablement caractéristique.

Toutes les maladies qui altèrent plus directement la

respiration et la voix, s'annoncent par une qualité de son, par un timbre encore bien plus remarquable. Qui n'a observé, par exemple, l'inspiration sonore dans la coqueluche et l'enrouement habituel, les sons voilés ou plus faibles, mais plus aigus et comme métalliques, dans certaines phthisies? Le croup s'annonce par une toux rauque et une voix aiguë, glapissante et comme échappée d'un tuyau d'airain. L'enrouement et quelquefois une extinction presque complète de la voix caractérisent les différentes espèces d'angines du pharynx et des amygdales; l'angine de la trachée-artère est encore plus évidemment caractérisée par une voix aiguë, sonore (*clangosa*) et sifflante : enfin les convulsions des muscles de l'appareil vocal, les crampes nerveuses de la poitrine, l'asthme convulsif, et toutes les variétés d'oppression et d'angoisse, ont leur accent, leur voix propre, que le médecin exercé ne manque jamais de reconnaître.

Certains défauts de la voix, tels que le bégaiement et l'hésitation, doivent moins souvent être attribués à un vice de conformation dans l'instrument, qu'à une mauvaise habitude contractée pendant la première éducation, ou à un travers et à quelques défauts acquis, et formant un des traits du caractère du cœur ou de l'esprit.

Nous avons souvent observé une hésitation légère, qui révélait les prétentions d'un esprit médiocre; dans d'autres cas, le même défaut vient de la timidité, ou d'une succession trop rapide dans les idées.

Il y a des voix que l'art ne peut jamais former à

l'expression du sentiment, qui sont toujours aigres, mordantes, ironiques. Une actrice célèbre présente cette disposition ; son organe exercé, agréable, a toutes les touches, toutes les cordes, excepté celles de la véritable sensibilité.

On a cru remarquer quelques rapports entre les qualités de la voix et certaines professions, telles que celles de perruquier, de geôlier, de prêtre, de militaire, de marin, de professeur, d'acteur, d'avocat, de crieur public, de crieur de journaux.

La voix rauque et désagréable des courtisanes de la dernière classe doit être regardée comme le double effet du froid, de l'humidité, de l'abus des liqueurs fortes et de l'irritation que les organes de la génération communiquent par voie de sympathie à ceux de la respiration et de la voix.

En général, toutes les professions qui exercent peu l'esprit, toutes les habitudes violentes ou honteuses, rendent la voix rauque, triviale ; et Lavater avait raison de dire à son secrétaire, qui avait une grosse voix : « Mon ami, faites-moi le plaisir d'adoucir un peu votre organe, afin de vous faire aimer davantage. » Les professions libérales produisent cet effet que demandait Lavater ; elles donnent à la voix, comme à la physionomie, une sorte d'agrément et de noblesse.

Haller remarque que l'habitude de parler avec une grande contension d'esprit rend la voix efféminée ; ce qui fut, au rapport de Plutarque, le défaut de Grac-

chus, qu'un esclave était spécialement chargé d'en avertir, en jouant de la flûte (1).

Les hommes très policés, et qui habitent constamment les grandes villes, parlent bas, n'ont point d'accent, et s'expriment autant par le jeu de la physionomie et du geste, que par la parole. Les provinciaux ont en général la voix plus forte, et un accent qui les fait aisément reconnaître, ainsi qu'on le remarque en France dans la prononciation des Gascons, des Provençaux, des Lyonnais, des Auvergnats, des Bourguignons, des Normands, etc., etc.

On sait que des différences analogues distinguaient les peuples de la Grèce; et qu'une marchande d'herbes reconnut, à la manière de parler d'un philosophe, qu'il était étranger. On devine aussi, par la voix et par les caractères du chant ou des langues, la nature du tempérament, et les grandes différences nationales.

Les personnes chez lesquelles le tempérament sanguin domine, ont ordinairement la voix aiguë et douce: elles sont expansives, et elles aiment à causer. Les Français, dont la constitution physique se rapproche beaucoup de ce tempérament, sont parleurs, communicatifs; loin de leur patrie, sur les bords de la Néva ou dans les solitudes de l'Amérique, on les reconnaît

(1) On peut remarquer aujourd'hui ce caractère de la voix chez un homme qui a le plus l'habitude de cette contention d'esprit, et que l'on regarde unanimement comme l'un des plus célèbres mathématiciens du 18e siècle.

à cette disposition, qui contraste avec les habitudes silencieuses des Anglais et des Hollandais (1).

Des sons rudes et forts, irréguliers, sortant par secousses, une espèce d'insolence dans la voix, peuvent être regardés comme un des signes du tempérament athlétique, et du caractère violent et brutal qui s'associe ordinairement à ce tempérament.

Parler avec insolence, et marcher avec une vitesse brutale, sont la même chose, disait Démosthènes à l'orateur Nicobule, dont il n'aimait pas la prononciation.

Les hommes d'un tempérament bilieux ont la voix pleine, étendue, mais parlent peu, ne parlent point à vide, et semblent craindre de dissiper la pensée.

Les mélancoliques donnent beaucoup d'éclat à leur voix : ils peignent en parlant, mais toujours d'une manière exagérée.

Soit dans la manière de parler, soit dans la manière de prononcer, les peuples varient comme les individus, et présentent des différences plus ou moins liées avec l'influence du climat et de la civilisation.

« Le chant, suivant la remarque de Grétry, mais surtout la manière de chanter des Italiens, est passionnée, voluptueuse; les sons, toujours portés, soutenus, diminués et enflés; une sorte de gémissement ou soupir commence et finit toute phrase musicale. La mélodie des Français s'exhale en gaieté, en petits airs; ils ne chantent jamais qu'ils n'aient envie de danser.

(1) Cette remarque appartient à M. de Volney, et il l'a consignée dans son Tableau des Etats-Unis.

Le climat des Allemands les rend très disposés à la forte harmonie. »

Le chant italien est plein de chaleur, il va presque nu; celui des autres nations se charge à mesure que le climat est plus froid. Les habitans des régions tempérées de l'Asie ont, suivant la remarque d'Hippocrate, une plus belle taille, et une voix plus agréable; la voix des montagnards est forte et éclatante; et celle des habitans des rives humides et froides est grave et rauque.

Les langues des peuples du Midi sont en général plus mélodieuses, et remplies de voyelles, comme on le voit dans les anciens idiomes de la Grèce et de l'Italie.

. . . . Graii
Quibus dedit ore rotundo
. . . . Musa loqui.
HORAT.

Les peuples du Nord, les Russes exceptés, ont un plus grand nombre de consonnes; et leurs langues, quoique pour la plupart aussi riches et aussi parfaites dans l'expression de la pensée que les idiomes méridionaux, ne flattent pas aussi agréablement l'oreille, et rappellent trop l'antique rudesse de la Scandinavie.

Les savans, qui ont jeté un regard philosophique sur les variations du langage, ont remarqué ces différences, qui démontrent, relativement à la voix, la grande influence des climats et des milieux atmosphériques.

Les divers modes de l'instrument vocal, que l'étymo-

logiste et le polyglotte philosophe rattachent à l'étude de l'histoire, proviennent principalement, comme le remarque Court de Gebelin, de la facilité à prononcer, avec l'extrémité de l'instrument, avec sa partie postérieure et son milieu.

Dans les climats doux et favorables à l'espèce humaine, la bouche s'ouvre aisément, la voix se produit, sans effort, en voyelles; on aspire et l'on manifeste, par la mollesse et la douceur des sons, la flexibilité de l'organisation.

Sous l'impression d'un froid rigoureux, on prononce davantage du devant de la bouche, on siffle en parlant. Par ces causes locales ou par d'autres influences, les différens peuples varient beaucoup dans l'usage des sons et des intonations que fournit l'instrument vocal, et on peut les diviser, à cet égard, en plusieurs classes: les uns qui aspirent, d'autres qui sifflent, d'autres qui chantent, et une quatrième classe qui labialisent.

Dans quelques classes de la société, et chez les peuples très policés, où la culture et le luxe, encore plus puissans que l'influence du climat, donnent une grande délicatesse à l'instrument vocal, la prononciation devient plus douce; et, considérée chez la même nation à diverses époques, elle peut servir à marquer les différens degrés de civilisation. On peut suivre ainsi les phases, les degrés, les changemens de la langue française.

Henri Etienne disait, il y a près de trois siècles, en parlant de l'état antérieur de cette langue: « Quelles pensons qu'estoient les oreilles d'alors qui portoiyent patiemment mon frère *Piarre*, mon frère *Robart*, la place

Maubart ? Et toutes fois nostre Villon, un des plus éloquents de ce temps, la parle ainsi; voilà exemple du langage auquel on prenait plaisir de faire la grande bouche, à la façon de ceux d'entre les Grecs qui étoient nommés Doriens, et de ceux d'entre les François qui sont nommés Savoyards. Au contraire, on a veu une sorte de certains contrefeseurs de petite bouche, qui, faisant conscience de dire François, Anglois, disoyent Francès, Anglès; et encore, pour le jourd'huy, se trouvent des courtisans qui affectent cette prononciation, s'accommodant en cela à quelques mignardes, et non à la raison : car il est certain que cecy est venu premièrement des femmes qui avoient peur d'ouvrir trop la bouche en disant François et Anglois. Comment qu'il en soit, je ne pense point que ni elles, ni les hommes qui les ensuivent, puissent rendre aucune raison de cette prononciation, non plus que la demoiselle Savoysienne eust pu rendre raison de son chanter magnificet, pour éviter le vice de son langage naturel, qui est de mettre *a* au lieu de *e*. »

On voit, ainsi que le remarque Court de Gebelin, qui rapporte ce passage, que, vers la fin du seizième siècle, il se fit une grande révolution dans la langue française; que la prononciation de cette langue s'adoucit; que les *a* se changent en *e*, les *oi* en *é* : de telle sorte que le nom de François n'a plus le même son que celui du roi François.

Cette modification de la langue fut sans doute l'effet général de la civilisation, favorisée sous ce rapport de l'adoucissement du langage, par l'influence des Italiens

qui suivirent la reine Catherine de Médicis en France.

Comparer les différens états de la langue d'une nation, c'est donc en quelque sorte chercher dans les monumens littéraires, la physionomie, le caractère des différens progrès de cette nation dans l'art social, les époques de son perfectionnement, de sa politesse, de sa civilisation.

Des changemens de prononciation et d'orthographe, des mutations dans le matériel du langage, répondent évidemment à ces époques; et il ne faudrait qu'étudier avec soin ces modifications lexicographiques pour en saisir les rapports avec la chaîne de progrès que présente, chez un peuple donné, le développement plus ou moins rapide de la perfectibilité de l'esprit humain (1). On pourrait en outre saisir dans la prosodie et la construction propre anx différens idiomes de diverses nations, de la délicatesse ou des signes de la force du tempérament qui distingue ces peuples.

C'est ainsi que le grammairien philosophe que nous venons de citer, a très bien remarqué que les longues périodes des orateurs romains annonçaient une étendue de poumon, une énergie de respiration, à laquelle on ne peut comparer l'état des mêmes organes chez les peuples modernes.

On pourrait d'ailleurs ajouter beaucoup de remarques sur la physionomie de la voix, aux observations

(1) On trouvera sur ce sujet des vues très profondes dans la lexicographie de Mr P. R. F. Butet, ouvrage rempli d'idées ingénieuses, de recherches savantes et d'aperçus aussi neufs que philosophiques.

et aux vues générales que nous venons de rapprocher dans cet article.

La physiologie unie à la physiognomonie, et appliquée à l'examen particulier de la liaison des qualités intérieures des êtres vivans, avec les apparences extérieures qui montrent ou laissent voir ces qualités, serait une science aussi nouvelle que curieuse; il nous suffit d'en offrir ici quelques aperçus, et d'appeler dans cette carrière les observateurs capables de la parcourir.

Ecole de médecine de Paris, 25 mai 1806.

Note. L'histoire des peuples nous apprend que ce que les langues acquièrent en douceur, par l'état avancé de la civilisation, elles le perdent nécessairement en force et en énergie. La langue des Romains, du temps des Paul-Emile, des Fabius, avait un accent plus mâle que sous Héliogabale; aussi remarque-t-on que ce peuple, qui, pendant tant de siècles, avait été la terreur de toutes les nations connues, ne tarda pas lui-même à passer sous le joug. Triste destinée des empires! Ce sont les Italiens qui, de nos jours, parlent la langue la plus douce, mais, semblables aux peuples de l'Inde, ils ont été tour à tour la proie de quiconque a voulu les subjuguer.

J.-P. M.

XVII.

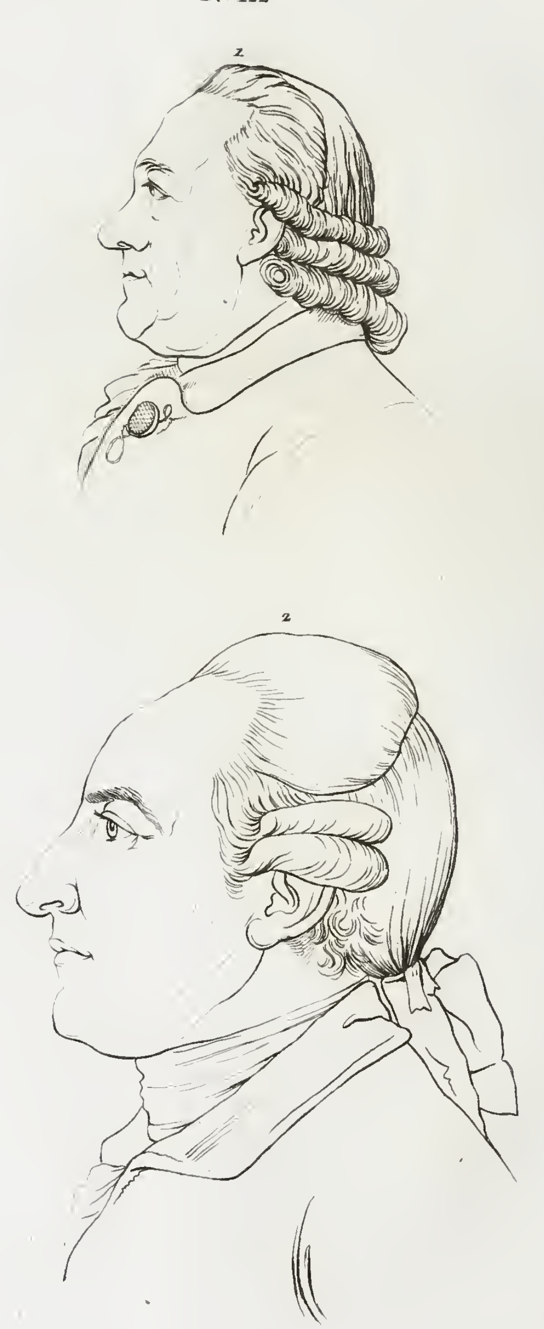
DU STYLE.

Si jamais chose au monde peut servir à faire connaître l'homme, c'est son style ; tels nous sommes, et tels nous parlons, et tels nous écrivons. Le physionomiste dira un jour à la vue d'un orateur, d'un homme de lettres : « C'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il écrit. » Il dira un jour, sur le son de voix d'un homme qu'il n'a pas vu, sur le style d'un ouvrage dont il ignore l'auteur : « Cet inconnu doit avoir tels et tels traits ; une autre physionomie n'est pas faite pour lui. » Riez, mes chers contemporains ! votre rire même est physiognomonique. L'inconséquence est le caractère distinctif de votre siècle ; vous soutenez aujourd'hui ce que vous réfuterez demain. Il est réservé à vos descendans, plus sages et plus éclairés que vous, de sentir la vérité de ce que j'avance ; ils seront étonnés, et se diront entre eux : « Cet homme avait raison. » Chaque ouvrage porte le caractère de son ouvrier, celui-ci fût-il homme, dieu ou démon. Plus l'ouvrage est le produit immédiat de l'organisation, plus il l'atteste par des preuves évidentes et palpables. J'en pourrais citer mille exemples ; ceux de Rousseau et de Voltaire, de Linguet et de Bonnet, de Gessner et de Wieland, peuvent suffire. Un homme dont le front est allongé et presque perpendiculaire, aura toujours le style sec et dur. Un autre, dont le front est spacieux, arrondi, sans nuances, et d'une con-

struction délicate, écrira couramment et avec légèreté, mais il n'approfondira et ne sentira rien. Celui dont les sinus frontaux sont fort saillans, pourra se faire un style coupé, sentencieux et original; mais vous ne retrouverez point dans ses compositions la liaison, la pureté et l'élégance qui distinguent les bons écrivains. Enfin, avec un front médiocrement élevé, régulièrement voûté, qui recule fortement, et dont les angles sont doucement marqués près de l'os de l'œil, avec un tel front, dis-je, on mettra dans ses ouvrages de la vivacité et de la précision, de l'agrément et de la force. Je ne fais qu'effleurer ce sujet, car les détails me mèneraient trop loin (1).

(1) J'ai déposé entre les mains de quelques amis le jugement physiognomonique que j'ai porté sur les auteurs de plusieurs ouvrages anonymes, et sur d'autres que je ne connais ni personnellement, ni par des portraits. L'événement pourra démontrer avec le temps si mon tact et les règles de ma science m'ont trompé ou non.

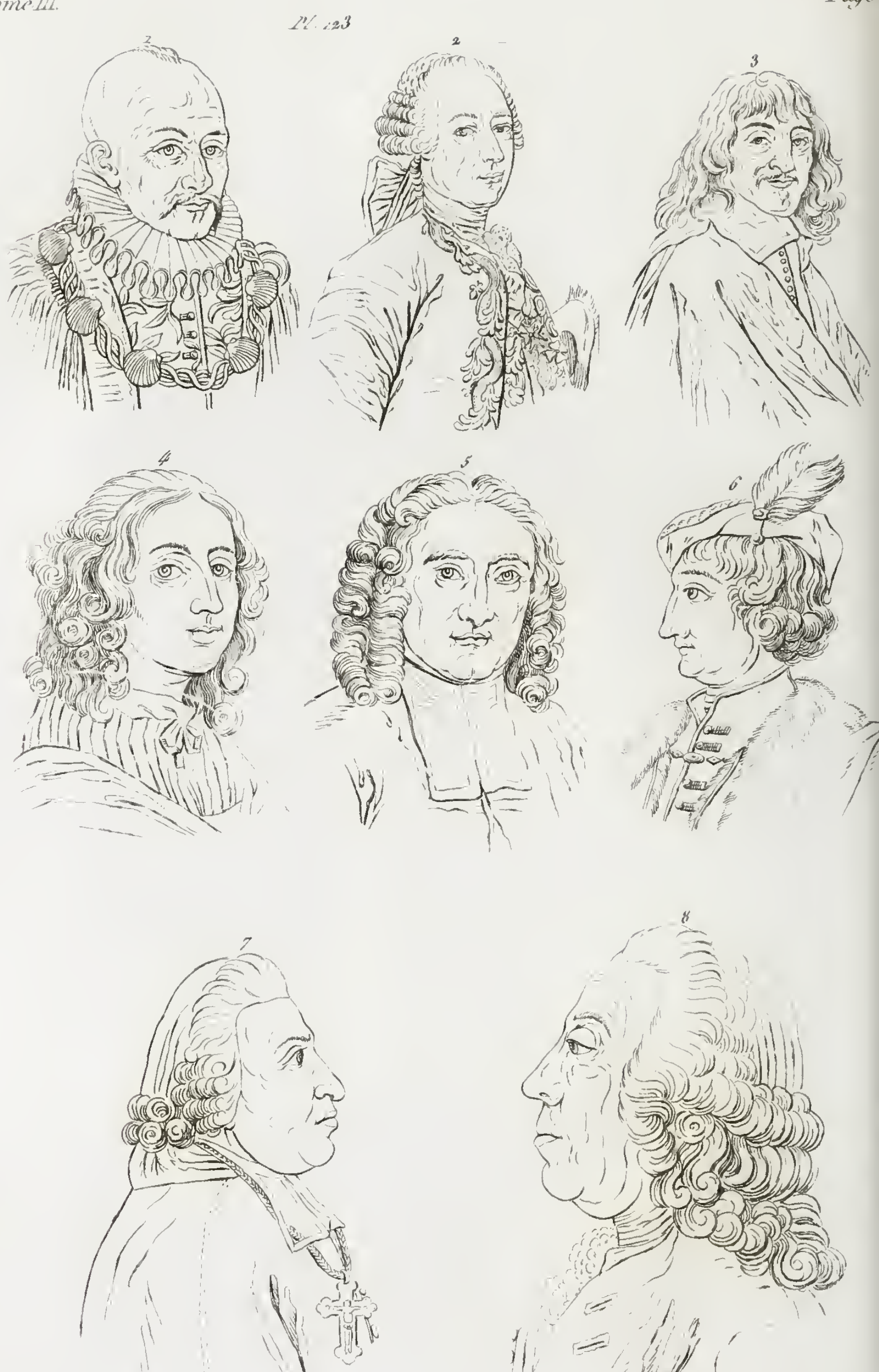
Pl. 122



1. Cette figure est le profil d'un philosophe dont le mérite littéraire ne saurait être contesté, et dont les écrits ont remporté le suffrage unanime de la classe sensée des lecteurs. Nous connaissons tous l'auteur du *Socrate Rustique* et de la *Vie de Sulzer*. La nature associe rarement tant de saine raison à un savoir aussi étendu, tant de feu à un goût si épuré, tant de courage à une prudence aussi consommée. A en juger par la proéminence du front, cet homme enflera souvent son style, et dédaignera le langage humble de la prose; mais son regard pensif m'annonce qu'il sera sage dans son enthousiasme, et que sa raison en préviendra les écarts. J'aperçois sur ses lèvres le sel et l'enjouement qu'il répand dans ses écrits, et ce menton saillant me retrace visiblement la mâle énergie qui fait un des caractères distinctifs de ses ouvrages. Ne l'offensez pas; il sera prompt à se défendre, et il repoussera victorieusement vos attaques. Traitez-le avec équité, car personne ne juge plus équitablement que lui les productions de l'esprit, surtout à la seconde lecture, et lorsqu'il suit ses propres lumières.

2. J'ignore si cette image est celle d'un auteur célèbre; seulement je soutiendrai que c'est le profil grossièrement crayonné d'un homme formé pour être un écrivain du plus grand mérite; je soutiendrai que c'est un esprit admirablement cultivé, qui réunit une sagacité extraordinaire au goût le plus exquis. L'ensemble du profil, et en particulier l'œil et le sourcil, indiquent la première de ces qualités; mais il est difficile de con-

server dans un simple contour la finesse de l'esprit. Cet homme ne s'arrêtera pas à des lieux communs ; il n'admettra dans ses ouvrages rien de trivial ni de louche, rien de gauche ni de choquant ; il sera toujours clair et élégant. Son style aura la vivacité de son regard ; mais il n'y mêlera jamais la moindre aigreur : il pèsera soigneusement chaque pensée et chaque expression. Comme critique, il se montrera judicieux et juste, sans fermer les yeux sur les défauts réels. En un mot, je ne connais personne à qui je soumettrais avec plus de confiance et de déférence mes productions littéraires, tant par rapport au fond que par rapport à la forme.


1
2
3
4
5
6
7
8

CONTOURS

DE MONTAIGNE, CHENNEVIERRE, DESCARTES, CHRISTINE, FOSTER, CHARLES V, FELBIEGER, SCHOPFLIN.

J'AVOUE que ces faibles esquisses sont infiniment au-dessous de leurs originaux; mais en les donnant pour telles, je ne risque rien de les considérer sous le point de vue que je me suis proposé dans ce chapitre. Si vous n'aviez jamais entendu parler des grands hommes dont ces copies doivent retracer les images; si vous n'aviez jamais lu leur histoire, et qu'on vous demandât dans quel style vous croyez que chacun d'eux a écrit, je m'imagine qu'après mûre réflexion vous répondriez avec moi ce qui suit :

1. La tête qu'on nous donne pour celle de Montaigne fera passer dans ses compositions une grande richesse d'idées, beaucoup de naïveté et de franchise, de l'enjouement, des tournures originales et des expressions nerveuses.

2. J'attendrai plus de finesse, d'élégance et de précision de la part de Chennevierre; et, pour peu que le dessin de ce profil soit exact, je crois que ses ouvrages seront plus travaillés.

3. La plume de Descartes suivra l'essor de son génie; son style sera plein de feu et de hardiesse.

4. Dans la physionomie de Christine, le front et le

nez indiquent de l'esprit, du bon sens, de la sagesse; la bouehe une légèreté agréable.

5. Le front et les soureils de Foster ne sont pas faits pour le vol de la poésie; ils n'admettront jamais qu'une marehe réfléehie, tranquille, posée, sérieuse et grave.

6. J'ignore par quel hasard ee profil porte le nom de Charles V; les portraits que nous avons de ce monarque (et j'ai vu entre autres l'original précieux, peint par Albert Durer, et qui se trouve aetuellement dans le eabinet du due de Saxe-Weimar) n'offrent pas la moindre traee de cette physionomie ouverte, gracieuse et spirituelle: eelle-ei annoneerait sans doute un homme qui manie supérieurement la plume; on remarquerait dans son style des traits lumineux, des saillies heureuses; mais il le défigurerait en même temps par un défaut de liaison; et, à foree d'aller par sauts et par bonds, il renverserait totalement l'ordre naturel de ses idées.

7. Ce n'est pas ainsi qu'écrira Felbieger; érudit sans pédanterie, penseur réfléehi et profond, il s'attaehera moins au brillant qu'au solide, il saerifiera l'éléganee de l'expression à la foree de la pensée: je juge toujours d'après le dessin que j'ai sous les yeux.

8. La tête de Sehopflin est une véritable tête de savant, qui rassemble un grand nombre de eonnaissanees, et qui sait en tirer parti; sa dietion sera simple et froide, mais exaete et eorreete: tout y aura été pesé et épluehé avee un soin extrême.

XVIII.

DU DESSIN, DU COLORIS ET DE L'ÉCRITURE.

« La nature humaine n'offre ni contraste réel, ni contradiction manifeste. » Voilà une vérité qu'on ne risque rien de poser en principe; et il est apparent que plus on avancera dans l'étude de l'homme, plus cette proposition sera généralement reçue.

Ce qu'il y a de positif au moins, c'est qu'aucune partie de notre corps n'est contradictoire à l'autre, ni ne la détruit; elles sont toutes dans une étroite liaison, subordonnées les unes aux autres, animées par un seul et même esprit; chacune conserve la nature et le tempérament de l'autre; et quand même, à cet égard, elles varieraient plus ou moins dans leurs effets, elles se rapprochent pourtant toutes du caractère de l'ensemble. La nature ne compose point par morceaux; sa totalité et son homogénéité seront toujours inimitables, et ne cesseront jamais de faire le désespoir de l'artiste; elle crée et forme tout d'un seul jet : le bras produit la main, et celle-ci vient dessiner les doigts. Une des vérités les plus palpables, une vérité qui constitue un des principaux fondemens de la physiognomonie, et qui atteste la signification universelle de tout ce qui tient à notre essence physique, une vérité dont l'évidence, trop peu sentie encore, semble réservée aux siècles futurs, c'est qu'*un seul membre bien constitué, un seul contour détaché et exact, nous fournit des inductions certaines pour le reste du corps, et par conséquent pour tout le caractère.*

Cette vérité me paraît aussi sensible que celle de mon existence; il est impossible d'y résister. Comme la nature dans son universalité est un reflet de son auteur éternel et infini, pareillement aussi elle reparaît toujours la même dans toutes ses productions; c'est toujours la même image réduite, coloriée et ombrée de mille et mille façons diverses. Il n'y a qu'une section unique pour chaque cercle et pour chaque parabole, et cette section seule nous aide à retrouver la figure entière. Ainsi nous retrouvons le créateur dans la moindre de ses créatures, la nature dans la plus petite de ses productions, et chaque production dans chacune des parties ou des sections qui la composent.

Ce que j'ai dit de l'homme physique peut s'appliquer aussi à l'homme moral. Nos instincts, nos facultés, nos penchans, nos passions, nos actions, diffèrent les uns des autres, et cependant ils se ressemblent tous; ils ne se contrarient point, quelque opposés qu'ils paraissent souvent; ce sont des conjurés ligués ensemble par des liens inséparables. S'il en résulte des contrastes, ce n'est qu'au dehors et dans les effets : ceux-ci auront quelquefois de la peine à subsister ensemble, mais ils n'en proviennent pas moins d'une source commune.

Je ne m'arrêterai point à développer davantage cette idée, ni à l'accréditer par des preuves : sûr de ma thèse, je la poursuis, et j'en déduis les conséquences suivantes :

Tous les mouvemens de notre corps reçoivent leurs modifications du tempérament et du caractère; le mouvement du sage n'est pas celui de l'idiot; le port

et la marche diffèrent sensiblement du colérique au flegmatique, du sanguin au mélancolique. C'est, je crois, *Sterne* ou *la Bruyère* qui l'a dit : « Le sage prend son chapeau de l'endroit où il l'a posé, tout autrement que le sot. »

De tous les mouvemens du corps, il n'en est point d'aussi variés que ceux de la main et des doigts.

De tous les mouvemens de la main et des doigts, les plus diversifiés sont ceux que nous faisons en écrivant. Le moindre mot jeté sur le papier, combien de points, combien de courbes ne renferme-t-il pas !

Il est évident encore que chaque tableau, que chaque figure détachée, et, aux yeux de l'observateur et du connaisseur, chaque trait conserve et rappelle le caractère du peintre.

Chaque dessinateur et chaque peintre se reproduit plus ou moins dans ses ouvrages ; on y démêle ou quelque chose de son extérieur, ou quelque chose de son esprit, comme nous le ferons voir tantôt par les exemples de plusieurs artistes. Comparez, en attendant, Raphaël et Chodowiecki, Lebrun et Callot, George Pens et Jean de Luycken, van Dyk et Holbein ; et, parmi les graveurs, Drevet et Houbracken, Wille et van Schuppen, Edelinck et Goltzius, Albert Durer et Lucas de Leyde ; en les rapprochant les uns des autres, vous vous persuaderez aisément que chacun d'eux a un style qui lui est propre, et qui s'accorde avec son caractère personnel.

Mettez en parallèle une estampe de Wille et une estampe de Schmidt, examinez-les de près, vous ne

trouverez pas un seul trait qui soit précisément le même, et dont le caractère soit parfaitement identique dans toutes les deux.

Que cent peintres, que tous les écoliers d'un même maître dessinent la même figure, que toutes ces copies ressemblent à l'original de la manière la plus frappante, elles n'en auront pas moins chacune un caractère particulier, une teinte et une touche qui les feront distinguer.

Il est étonnant jusqu'à quel point le personnel des artistes reparaît dans leur style et dans leur coloris. Tous les peintres, dessinateurs et graveurs qui ont une belle chevelure, excellent presque toujours dans cette partie; et ceux d'entre eux qui portaient autrefois la barbe longue, ne manquaient jamais de présenter dans leurs tableaux des figures ornées d'une barbe vénérable, et de la travailler avec le plus grand soin. Une comparaison réfléchie de plusieurs yeux et de plusieurs mains. dessinés par le même maître, pourra souvent faire juger de la couleur des yeux de l'artiste, et de la forme de ses mains; van Dyk nous en offre la preuve.

Dans tous les ouvrages de Rubens, on voit percer l'esprit de sa physionomie; on y reconnaît son génie vaste et productif, son pinceau hardi et rapide, qui ne s'astreignait point à une exactitude scrupuleuse; on sent qu'il s'attachait de préférence et par goût au coloris des chairs et à l'élégance de la draperie. Raphaël se plaisait surtout à perfectionner les contours. La même chaleur et la même simplicité dominent dans tous les tableaux du Titien; le même style passionné

dans ceux du Corrège. Pour peu qu'on fasse attention au coloris de Holbein, on ne doute presque pas qu'il n'ait eu le teint d'un brun fort clair; Albert Durer l'avait probablement jaunâtre, et Largillière d'un rouge vermeil. Ces aperçus mériteraient sans doute un examen sérieux.

Si l'on est obligé d'admettre une expression caractéristique pour les ouvrages de peinture, pourquoi voudrait-on qu'elle disparût entièrement dans les dessins et dans les figures que nous traçons sur le papier? La diversité des écritures n'est-elle pas généralement reconnue? et, dans les crimes de faux, ne sert-elle pas de guide à nos tribunaux pour constater la vérité? Il s'ensuit donc qu'on suppose comme très probable, que chacun de nous a son écriture propre, individuelle et inimitable, ou qui du moins ne saurait être contrefaite que très difficilement et très imparfaitement: les exceptions sont en trop petit nombre pour détruire la règle.

Et cette diversité incontestable des écritures ne serait point fondée sur la différence réelle du caractère moral?

On m'objectera que le même homme, qui pourtant n'a qu'un seul et même caractère, peut diversifier son écriture à l'infini. Je réponds à cela que cet homme, malgré son égalité de caractère, agit, ou du moins paraît agir souvent de mille et mille manières différentes; et cependant ses actions les plus variées retiennent constamment la même empreinte, la même couleur. L'esprit le plus doux peut se laisser aller à des empor-

temens; mais sa colère est toujours la sienne, et jamais celle d'un autre. Mettez à sa place des hommes ou plus vifs, ou plus tranquilles que lui, ce ne sera plus le même emportement; sa colère est proportionnée au degré de douceur qui lui est naturel. Dans ses momens de fougue, son sang conservera la même mixtion que dans ses momens de calme, et ne pourra jamais fermenter autant que le sang du colère : il n'aura ni les nerfs, ni la sensibilité, ni l'irritabilité qui constituent le tempérament, et qui caractérisent les excès d'un homme violent. Toutes ces distinctions peuvent se rapporter aux écritures. De même qu'un esprit doux se livre quelquefois à des emportemens, de même aussi la plus belle main se permet dans l'occasion une écriture négligée; mais alors encore celle-ci aura un caractère tout-à-fait différent du griffonnage d'un homme qui écrit toujours mal. On reconnaîtra la belle main du premier jusque dans sa plus mauvaise écriture, tandis que l'écriture la mieux soignée du second se ressentira toujours de son barbouillage.

Quoi qu'il en soit, cette diversité de l'écriture d'une seule et même personne, loin d'infirmer ma thèse, ne fait que la confirmer; car il résulte de là que la disposition d'esprit où nous nous trouvons, influe sur notre écriture. Avec la même encre, avec la même plume et sur le même papier, le même homme façonnera tout autrement son écriture, quand il traite une affaire désagréable, ou quand il s'entretient cordialement avec son ami. N'est-il pas vrai que la forme et l'extérieur d'une lettre nous font juger souvent si elle a été écrite

dans une situation tranquille ou inquiète, à la hâte ou à tête reposée? si son auteur est un homme solide ou léger, un esprit vif ou pesant? La plupart des mains de femme ne sont-elles pas toujours plus lâches et plus vacillantes que les mains d'hommes?

Plus je compare les différentes écritures qui me passent sous les yeux, et plus je suis confirmé dans l'idée qu'elles sont autant d'expressions, autant d'émanations du caractère de l'écrivain. Ce qui rend mon opinion encore plus vraisemblable, c'est que chaque nation, chaque pays, chaque ville a son écriture particulière, tout comme ils ont une physionomie et une forme qui leur sont propres. Tous ceux qui ont un commerce de lettres un peu étendu dans l'étranger, pourront vérifier la justesse de cette remarque. L'observateur intelligent ira même plus loin, et il jugera déjà du caractère de son correspondant sur la seule adresse: j'entends l'écriture de l'adresse; car le style dans lequel elle est composée fournit des indices bien plus positifs encore, à peu près comme le titre d'un livre nous fait connaître souvent la tournure d'esprit de l'auteur.

Il y a donc une écriture nationale, tout comme il y a des physionomies nationales, dont chacune retrace quelque chose du caractère de la nation, et dont chacune pourtant diffère de l'autre. Il n'en est pas autrement des écoliers d'un même maître écrivain: ils auront tous une main qui se ressemble, et cependant chacun d'eux y mêlera une manière qui lui est propre, une teinture de son individualité; rarement se bornera-t-il à une imitation tout-à-fait servile.

Mais avec la plus belle main, dira-t-on, avec l'écriture la plus régulière, on est souvent un homme très irrégulier. Qu'on objecte tout ce qu'on voudra, cette belle écriture suppose pourtant nécessairement une certaine justesse d'esprit, et en particulier l'amour de l'ordre. Souvent les meilleurs prédicateurs sont les hommes les plus relâchés dans leurs principes et dans leur conduite; mais s'ils étaient entièrement corrompus, ils ne seraient pas de bons prédicateurs. Au reste, je veux bien convenir qu'ils seraient plus éloquens encore si, d'après le précepte de l'Évangile, leurs actions répondaient à leurs paroles. Pour avoir une belle main, il faut avoir du moins une veine d'énergie, d'industrie, de précision et de goût, chaque effet supposant une cause qui lui est analogue; mais ces gens dont l'écriture est si belle et si élégante, la peindraient peut-être encore mieux si leur esprit était plus cultivé et plus orné.

Il est hors de doute, il est incontestable que l'écriture est le *critérium* de la régularité, du goût et de la propreté. Mais, ce qui est plus problématique, et ce qui ne m'en paraît pas moins vrai, c'est que, jusqu'à un certain point, elle est aussi l'indice du talent, des facultés intellectuelles et du caractère moral, qui en est inséparable; c'est que très souvent elle montre la disposition actuelle de l'écrivain.

Résumons : Je distingue dans l'écriture la substance et le corps des lettres, leur forme et leur arrondissement, leur hauteur et leur longueur, leur position, leur liaison, l'intervalle qui les sépare, l'intervalle qui


224

est entre les lignes, si celles-ci sont droites ou de travers, la netteté de l'écriture, sa légèreté ou sa pesanteur; si tout cela se trouve dans une parfaite harmonie, il n'est nullement difficile de découvrir quelque chose d'assez précis du caractère fondamental de l'écrivain.

Encore une idée que j'abandonne à la considération de ceux qui en seront frappés comme moi: je remarque la plupart du temps une analogie admirable entre le langage, la démarche et l'écriture.

ÉCRITURES GRAVÉES.

1. Autographe d'un flegmatique mélancolique, susceptible de délicatesse et de sensibilité, mais dépourvu de cette espèce d'énergie qui est fondée sur la sérénité de l'esprit; je doute que l'amour de l'ordre et de la propreté puisse avoir des attraits pour lui : dévot mélancolique, il sera consciencieux jusqu'au scrupule.

2. Dans cette écriture-ci, il y a bien plus de vie et de chaleur que dans la première; elle peint l'homme de goût; tout y est plus lié, plus suivi, plus énergique et plus ferme. Je suis sûr néanmoins qu'elle fournit les indices d'un esprit très flegmatique, qui se plie difficilement à beaucoup d'exactitude et de précision : elle suppose un observateur intelligent et rempli de toutes sortes de talens, mais auquel je ne donnerais que peu d'aptitude pour les arts.

1.

Mon tres cher

Dans un endroit Solitaire, Separé de tout le monde, bordé des montagnes affreuses
et peuplées des bêtes les plus feroces, jugés quel plaisir votre cor-
respondance me fera. Le temps, où je n'ai plus de vos nouvelles me
paroît si long, que je vous prie, de m'en donner, surtout de votre vie litte-
raire. La Situation de Bonmont, où je suis depuis presque deux mois, est
fort curieuse. La beauté de la nature, qui se présente devant, con-
traste avec une suite de montagnes et de forets, qui bornent la vüe
de derriere.

2

J'ai l'honneur de souhaiter le bonjour a Monsieur - - - - :
et de le prier de se souvenir d'un homme qui lui est devoué
Je n'ai pu voir son ami a Berne. j'ai fait des courses terribles
en suisse je me suis reposé ici auprès de l'estimable mr Iselin.
je n'ai point trouvé de portraits a envoyer a mr Lavater. j'ai
cherché un bon traducteur pour son livre de la phisionomie
Il me paroit que mr frey ami de mr Iselin qui a deja publié
des ouvrages extremement bien ecrits rempliroit a merveille
cet objet il l'entreprenderoit assez volontiers et on trouverait
difficilement un si bon traducteur. Je suis faché contre tous
les messieurs de Zurich que j'ai connu que personne ne m'ait
trouvé digne de me parler de Kliyott j'etois tenté de retour-
ner sur mes pas pour visiter le sage hela je n'ai pas encore vu
la vertu si bien servi par un corps robuste et vigoureux l'ouvrage
de mr Hirzell m'a fait le plus grand plaisir. mille complimens
a mrs Bodmer fischi et gessner mes respects a mde Lavater. Je
pars samedi pour Manheim
le mardi

1 A Monsieur Lavater

2 A Monsieur Lavater M. du St: Ev: et
Diacre de L'Eglise de St: Pierre

3 Monsieur Lavater Ministre du St Evangile

4 A Monsieur Lavater, ministre

5 A Monsieur Lavater

6 A Monsieur Lavater Ministre du St. Evangile

7 A Monsieur J. C. Lavater

8 A Monsieur Lavater Ministre

9 Monsieur Jean Caspar Lavater Diacre

10 A Monsieur Lavatre Diacre

ÉCRITURES GRAVÉES.

De toutes ces mains, la 10 annonce le moins de vivacité.

La 5 promet beaucoup d'ordre, de précision et de goût.

Dans la 7 il y a plus de précision encore et plus de fermeté, mais peut-être moins d'esprit.

La 2 laisse entrevoir un caractère léger, incertain et flottant.

La 1, du feu et des caprices.

La 6, de la finesse et du goût.

La 3, de l'activité et de la pénétration.

La 8 porte l'empreinte du génie;

Et bien plus encore la 9.

DE L'HABILLEMENT.

Disons un mot aussi de l'habillement : il est très nécessaire d'y avoir égard, si l'on veut pénétrer dans la connaissance de l'homme. En effet, un homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat, une dévote autrement qu'une coquette. La propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte : voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul ; la couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif encore, et nous caractérise. Le sage est simple et uni dans son extérieur, la simplicité lui est naturelle. On reconnaît bientôt un homme qui s'est paré dans l'intention de plaire, celui qui ne cherche qu'à briller, et celui qui se néglige, soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser. C'est une chose inconcevable qu'on oublie si aisément combien on s'expose, combien on se donne en spectacle par les habillemens ! Les femmes surtout, les femmes les plus sensées et les plus sages, je dirai même les plus dévotes, se font souvent un tort irréparable, et se montrent dans un jour infiniment désavantageux, en se permettant des ajustemens peu convenables. Elles qui savent si bien sentir et apprécier le beau ; elles qui ont reçu en partage tant de discernement et de finesse ; elles qui, à tant de titres, sont intéressées à observer et à maintenir les lois de la bienséance et de l'honnêteté, ne devraient-elles pas toujours

s'astreindre dans leur parure à une noble simplicité, qui les mît à l'abri de la critique et des faux jugemens?

Il resterait encore quelques remarques à faire sur le choix et sur l'arrangement des meubles. Souvent, d'après ces bagatelles, on peut juger de l'esprit et du caractère du propriétaire : mais on ne doit pas tout dire.

DEUXIÈME PARTIE.

EXPOSITION DE QUELQUES TRAITS CARACTÉRISTIQUES, OU RÈGLES PHYSIOGNOMONIQUES.

I.

RÈGLES GÉNÉRALES.

Le premier moment où un homme s'offre à vous, et dans son véritable jour, vous prévient-il favorablement; cette première impression n'a-t-elle rien qui vous blesse, qui vous cause aucune gêne, aucune contrainte; vous sentez-vous, au contraire, en présence de cet homme, plus libre, plus serein, plus animé, et, sans qu'il vous flatte, même sans qu'il vous parle, plus content de vous-même: cet homme, soyez-en sûr, ne perdra jamais dans votre esprit; il y gagnera constamment, pourvu qu'un tiers ne vienne pas se placer entre vous et lui. La nature vous fit l'un pour l'autre: vous pouvez vous dire beaucoup de choses en peu de mots. Etudiez-le avec soin, et remarquez en lui les traits les plus expressifs.

Beaucoup de personnes gagnent à mesure qu'on apprend à les connaître, quoiqu'au premier aspect elles aient pu vous déplaire.

Il faut qu'il y ait entre elles et vous quelque point de dissonance, puisque ce qui devait vous rapprocher à la première vue ne vous a point frappé.

Il faut aussi qu'il y ait entre vous quelque rapport secret, puisque, plus vous vous voyez, plus vous vous convenez. Cherchez soigneusement le trait de dissonance; et, si vous ne le trouvez pas dans les contours de la bouche, n'en concevez aucune inquiétude; mais, si c'est là que vous le découvrez, observez avec soin dans quels momens, dans quelles circonstances ce trait se prononce le plus fortement.

Celui dont le caractère se ressemble le plus et se ressemble le moins, c'est-à-dire, paraît aussi simple, aussi varié, aussi souple, aussi constant que possible; l'homme qui, malgré la plus grande vivacité, l'activité la plus décidée, se trouve toujours d'accord avec lui-même; l'homme enfin dont les traits les plus mobiles ne perdent jamais l'empreinte de fermeté qui distingue leur ensemble, et demeurent toujours dans un rapport immuable : voilà l'homme par excellence; qu'il vous soit sacré. Partout où vous observerez le contraire, des disparates saillantes entre le caractère principal permanent et les traits mobiles, soyez dix fois sur vos gardes; il y a là un travers de folie.

Tâchez de saisir l'éclair d'une surprise parfaite : celui dont le visage conserve dans cet instant une expression noble et heureuse, qui ne laisse alors échapper aucun signe funeste, aucun trait de joie maligne, d'envie, d'orgueil ou de froid dédain; c'est l'homme dont la physionomie et le caractère soutiendront toutes les

épreuves auxquelles on peut soumettre les faibles mortels.

Ce seront des hommes ou très prudens, ou très froids, ou très stupides, jamais des hommes vraiment sages, vraiment actifs, vraiment sensibles et délicats, que ceux dont les traits ne s'altèrent jamais d'une manière marquée.

Ce seront des hommes très prudens, si ces traits, bien proportionnés, bien déterminés, sont encore fortement prononcés.

Ce seront des hommes forts stupides, si ces traits sont plats, sans nuances, sans caractère, sans inflexion, sans ondulation quelconque.

Tout homme dont la figure, dont la bouche, dont la démarche, dont l'écriture est de travers (1), aura dans sa façon de penser, dans son caractère, dans ses procédés, quelque chose de louche ou d'inconséquent, de la partialité, du sophisme, de la fausseté, de la ruse, du caprice, des contradictions, de la fourberie; une imbécillité dure et froide.

(1) Nous entendons par écriture de travers, une écriture dont les lignes et les lettres suivent des directions inégales, et se croisent.

II.

PRINCIPES RELATIFS AU FRONT.

Lorsqu'un front noblement voûté se distingue entre les sourcils (surtout si les sourcils sont marqués, fournis, réguliers) par le pli sensible d'une ligne perpendiculaire, mais non pas trop prolongée, ou par deux plis parallèles du même genre, c'est sans doute un front de la première grandeur. De pareils fronts n'appartiennent sûrement qu'à des caractères d'une prudence consommée et d'une maturité mâle. Si vous trouvez des fronts de cette espèce à des femmes, ce sera l'indice infaillible d'une sagesse, d'une honnêteté rare, d'une fierté digne du trône, unie à la plus douce modestie.

Note. Nous ne savons pas comment on peut unir *la plus douce modestie à une fierté digne du trône*, l'expression de ces deux sentimens appartenant à des penchans opposés. Les femmes, nous le savons, d'humeur beaucoup plus mobile, d'une complexion plus flexible que l'homme, peuvent offrir dans leur caractère des contrastes capables d'étonner les esprits vulgaires, mais qu'un œil observateur sait très bien concilier. Cependant cette facilité de se plier à des penchans, en apparence très opposés, ne peut aller jusqu'à altérer lès bases fondamentales de l'organisation.

J.-P. M.

1, 2, 3, 4. Un front ayant, soit au milieu, soit plus bas, une cavité plus ou moins allongée, mais à peine perceptible, annonce de la faiblesse; je dis à peine perceptible, car, cette même cavité plus marquée, tout est changé.

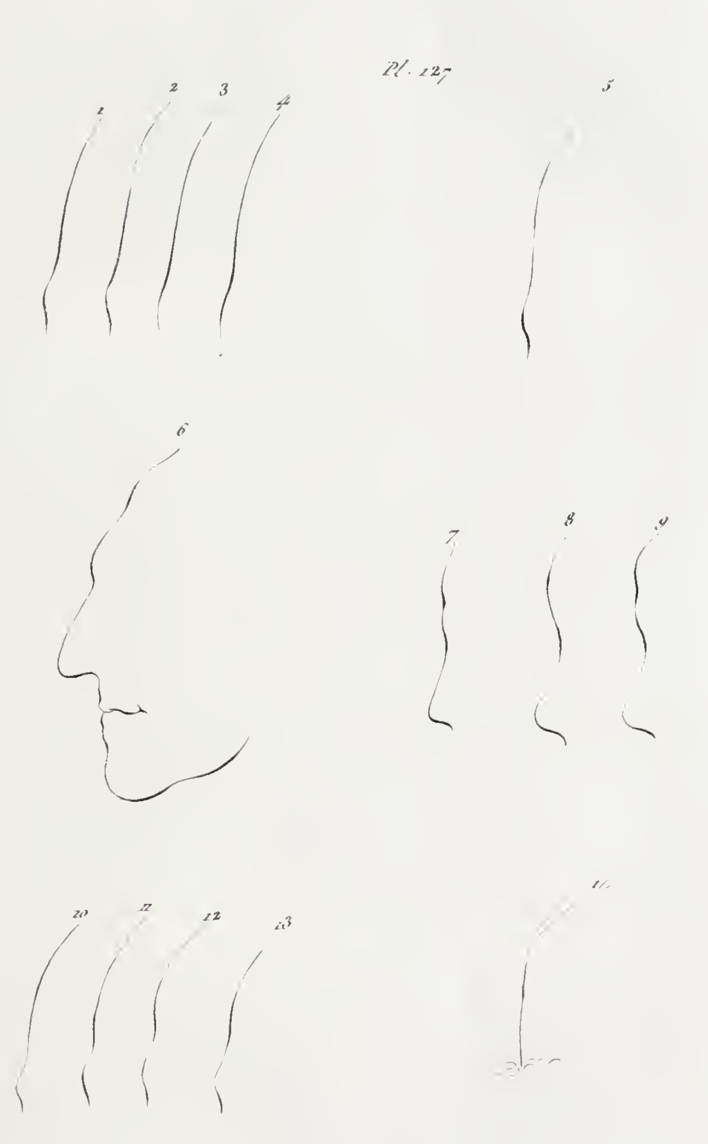
5. Des fronts allongés, avec une peau fortement tendue et très unie, sur lesquels on n'aperçoit, même à l'occasion d'une joie peu commune, aucun pli doucement animé, sont toujours l'indice d'un caractère froid, acariâtre, soupçonneux, caustique, opiniâtre, fâcheux, rempli de prétentions, rampant et vindicatif.

6. Un front très en avant, mais dont le haut se replie fort en arrière, avec un nez arqué et la partie inférieure du visage très allongée, sont les traits d'un homme qui chancelle sur les bords de l'abîme de la folie.

7, 8, 9. Un front qui du haut penche en avant, et s'enfonce vers l'œil, est, dans un homme fait, l'indice certain d'une imbécillité sans ressource.

10, 11, 12, 13. Moins on aperçoit sur un front de sinuosités, de voûtes, d'enfoncemens, plus on y trouve des surfaces planes, ou des contours qui paraissent rectilignes, plus on peut s'assurer que c'est le front d'un homme ordinaire, d'un homme médiocre, pauvre d'idées, incapable d'invention.

N° 13 n'est pas fort intelligent, mais il l'est plus que 12, plus que 10 et 11.


Pl. 127
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13

14. Il y a de beaux fronts, bien voûtés, qui semblent annoncer de la grandeur et du génie, et qui cependant tiennent presqu'à la démence, à l'imbécillité; c'est au défaut, ou bien au désordre, à la confusion de leurs sourcils, que l'on distingue cette fausse apparence de sens ou d'esprit.

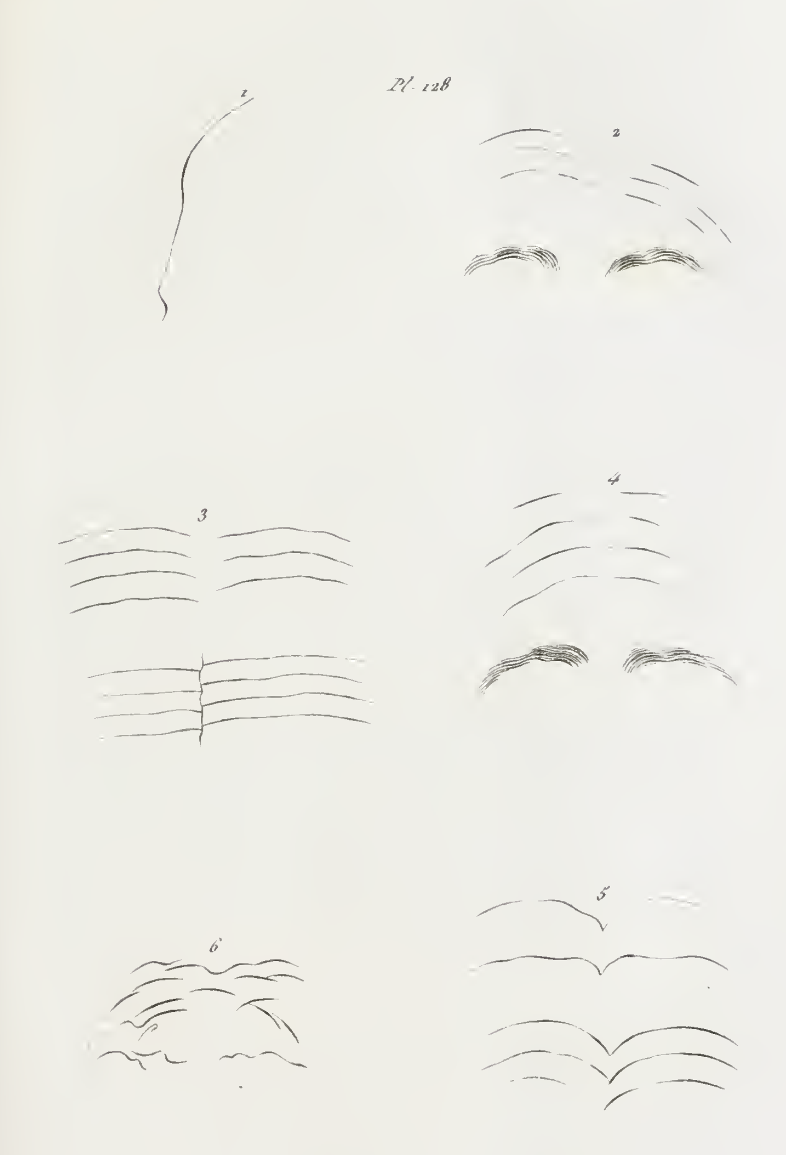
1. Des fronts longs, et ayant vers le haut une forme plus ou moins sphérique, penchent rarement et fort peu en arrière; les fronts de ce genre réunissent invariablement ces trois caractères : des aperçus de génie, avec un esprit peu capable d'une analyse tranquille, de l'inconstance et de l'opiniâtreté, de la froideur et de l'emportement; à ces contrastes ils joignent d'ailleurs quelque chose de noble et de délicat.

2. Des plis obliques au front, surtout si le hasard fait qu'ils se trouvent parallèles ou le paraissent, décèlent infailliblement une pauvre tête, un esprit faux et soupçonneux.

3. Des plis de front parallèles, réguliers, pas trop profonds, ou de pareils plis coupés parallèlement, ne se rencontrent guère que chez des hommes très judicieux, sages, probes, et d'un sens droit.

4. Des fronts dont la moitié supérieure est sillonnée de rides fort distinctes, et surtout circulaires, tandis que l'autre moitié se trouve sans aucune ride et très unie, sont la marque infaillible d'un esprit stupide, incapable, ou peu s'en faut, de toute espèce d'abstraction.

5. Des plis au front, qui, à la plus légère contraction de la peau, s'abaissent fortement vers le milieu, doivent faire soupçonner un caractère faible. Si les traits en sont permanens, imprimés profondément, plus profondément inclinés encore, ne doutez plus


Pl. 128
1
2
3
4
5
6

que ce ne soit de la faiblesse ou de la stupidité, accompagnée d'un esprit de lésine et de minutie; mais n'oubliez pas que les génies les plus féconds en talens ont ordinairement au front une ligne qui s'abaisse d'une manière sensible vers le milieu, sur trois lignes parallèles et presque horizontales.

6. Des plis confus très marqués, et luttant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, décèlent toujours un caractère sauvage, brouillon et difficile à manier.

Existe-t-il entre les sourcils une surface carrée, de la forme à peu près d'une porte absolument plane, et qui ne se ride jamais, quoique ce qui l'entoure soit rudement sillonné dans tous les sens, c'est le signe certain du plus haut degré de faiblesse et de confusion dans les idées.

Tous ceux dont le front a des lignes aiguës, confuses, obliques, lorsque, l'œil fixé de côté, la bouche fermée, ils épient attentivement ce qui se dit près d'eux, à toutes les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir, allieront toujours de la rudesse, de la dureté, de l'indiscrétion, des vues ambitieuses, un esprit soupçonneux.

III.

PRINCIPES RELATIFS A L'EXPRESSION DES YEUX.

Des yeux très grands, d'un bleu fort clair, et vus de profil, presque transparens, annoncent toujours une conception facile, étendue, mais en même temps un caractère extrêmement sensible, difficile à manier, soupçonneux, jaloux, susceptible de prévention. Ce sont aussi presque toujours des hommes d'un tempérament voluptueux, et très enclins à la curiosité, je dirais presque à l'espionnage.

De petits yeux noirs étincelans, sous des sourcils noirs et touffus, qui paraissent s'enfoncer lorsqu'ils sourient malignement, annoncent presque toujours de la ruse, des aperçus profonds, un esprit d'intrigue et de chicane. Si de pareils yeux ne sont pas accompagnés d'une bouche moqueuse, ils désignent un esprit froid et pénétrant, beaucoup de goût, de l'élégance, de la précision, plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité.


Pl. 129
1
2
3
4
5

1. Des yeux qui, vus de profil, semblent presque de niveau avec le profil du nez, sans être pourtant à fleur de tête, sans ressortir de dessous les paupières, indiquent constamment une organisation faible; et, si cette première indication n'est pas démentie par d'autres traits bien prononcés, une sorte d'imbécillité.

2. Des yeux dont les angles sont longs, aigus, surtout si la direction est horizontale, pour ainsi dire, s'ils ne penchent pas en bas, avec des paupières épaisses, et qui semblent couvrir la moitié de la prunelle, sont des marques de génie et d'un tempérament sanguin.

3. Des yeux qui ne jettent point de plis du tout, ou qui jettent beaucoup de plis allongés, toutes les fois qu'ils veulent exprimer la joie ou la tendresse, n'appartiennent qu'à des caractères plats, faibles, pusillanimes ou totalement imbéciles.

4. Des yeux grands, ouverts, d'une clarté transparente, et dont le feu brille avec une mobilité rapide dans des paupières parallèles, peu larges et fortement dessinées, réunissent très certainement ces cinq caractères : une pénétration prompte, de l'élégance et du goût, un tempérament colérique, de l'orgueil, un penchant extrême pour les femmes.

Des yeux aux sourcils faibles, minces, pour ainsi dire épilés, aux cils longs, arqués, dénotent un esprit mou, sombre et flegmatique.

Des yeux qui, exprimant tout à la fois la force et le repos, paraissent saisir rapidement et pénétrer avec

douceur, dont le regard rappelle un ciel serein, mais entremêlé de nuages; des yeux languissans, fondans, mobiles avec une sorte de lenteur, qui semblent écouter en regardant, attirer, savourer, si j'ose m'exprimer ainsi, leur objet, lui prêter leur teinte et leur couleur; de tels yeux, vrais organes de la jouissance la plus voluptueuse et la plus spirituelle, ne sont jamais bien ronds, jamais entièrement ouverts, ni trop avancés, ni très saillans; ils ne forment jamais ni un angle obtus, ni un angle aigu vers le bas.

5. De petits yeux bleus sans éclat, enfoncés, fortement dessinés sous un front osseux presque perpendiculaire, rentrant vers le bas, très sensiblement arrondi vers le haut, n'appartiennent qu'à des hommes remplis, à la vérité, de prudence et de pénétration, mais en même temps aussi d'orgueil, de soupçons, d'un caractère dur et froid.


Pl. 130
1
2
3
4
5

1. Plus la peau des paupières au-dessus de la prunelle fait de saillies et paraît comme coupée pour ombrager la prunelle, tandis qu'en haut elle se retire vers l'os de l'œil, plus vous devez vous attendre à trouver de la finesse, du tact, une certaine susceptibilité amoureuse, un goût original, en même temps une délicatesse de sentimens, vraie, courageuse et constante.

2. Des yeux qui, dans le moment qu'ils s'occupent de l'objet le plus sacré de nos adorations, n'ont rien de vénérable, qui dans ce moment, observés sans qu'ils s'en doutent, n'inspirent aucun sentiment grave et respectueux, de tels yeux ne sauraient prétendre ni à la beauté, ni à la sensibilité, ni à la spiritualité; ne vous y fiez jamais, ils ne peuvent aimer ni être aimés, il n'est aucun trait de leur visage qui porte l'expression de la force ou de la vérité : et quels sont les yeux de cette espèce? ce sont, entre autres, tous les yeux qui se roulent fort en avant, avec des lèvres de travers, tous les petits yeux enfoncés sous des fronts hauts, perpendiculaires, durement osseux, avec des crânes qui descendent raides, depuis le sommet jusqu'à la pointe des cheveux.

3. Des yeux qui laissent voir la prunelle tout entière, et sous la prunelle, encore plus ou moins de blanc, sont dans un état de tension qui n'est pas naturel, ou n'appartiennent qu'à des hommes inquiets, passionnés, à moitié fous, jamais à des hommes d'un jugement sain, mûr, précis, et qui méritent une parfaite confiance.

4. Certains yeux très ouverts, très saillans, avec des physionomies fades, annoncent de l'entêtement sans fermeté, de la bêtise avec des prétentions à la sagesse, un caractère froid qui voudrait montrer de la chaleur, et n'est tout au plus susceptible que d'un feu momentané.

Un sourcil net, épais, formant sur l'œil une espèce d'auvent, sans proéminence sauvage, est toujours le signe d'un esprit mûr, sain et vigoureux, rarement d'un génie original et poétique, jamais d'une intimité, d'une spiritualité volatile, aérienne, amoureuse.

Ces sourcils appartiennent à des hommes d'état, à des gens de cabinet, propres à faire des plans, ou bien à les approfondir, fort rarement à ces génies du premier rang, capables d'un essor très hardi, très audacieux.

5. Des sourcils horizontaux, épais, distincts et bien fournis, indiquent constamment de l'intelligence, un cœur froid, un esprit fécond en projets.

Jamais on ne verra des sourcils confus, hérissés, à des hommes d'un caractère doux, attentif et souple.

Des sourcils courts, touffus, découpés, sans être ni longs, ni larges, mais fort élevés et flottans, pour ainsi dire, au-dessus de l'œil, appartiennent le plus souvent à des personnes douées d'une mémoire heureuse, rusées, souples, avec du penchant pour la bigoterie.

Voyez, sur ce front remarquablement osseux, ces sourcils noirs, fort épais, inclinés vers la tempe, et qui paraissent peser sur de grands yeux enfoncés qu'ils ombragent, vous les trouverez accompagnés d'un pli dans la joue, long, continuement et fortement marqué ; ce trait, au plus léger mouvement, exprime le mépris, l'arrogance et le froid dédain : choisissez-les pour vos conseils, si vous désirez de vous venger ou de jouir du plaisir barbare de déchirer un cœur sensible; dans toute autre circonstance évitez-les autant qu'il vous sera possible, mais en leur cachant soigneusement la peine que vous prendrez pour les fuir.

Note. Ces mots *remarquablement, continuement*, sont des expressions barbares dont on trouve trop souvent des exemples dans cet ouvrage ; quoique nous ne les ayons pas remplacés par d'autres plus françaises, nous n'en avons pas moins cru devoir en faire remarquer l'impropriété, afin qu'on ne nous accusât ni de négligence, ni de défaut de soin.

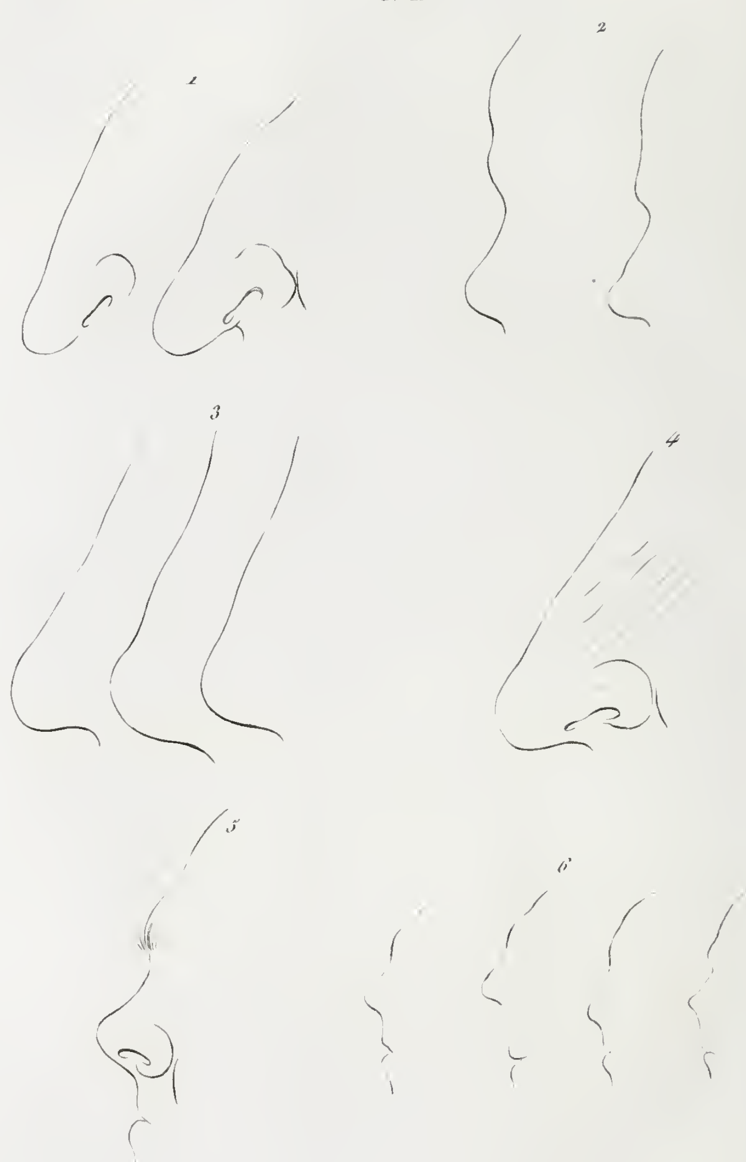
J.-P. M.

IV.

RÈGLES RELATIVES AUX DIVERSES SIGNIFICATIONS DU NEZ.

Un nez physionomiquement bon est d'un poids inappréciable dans la balance du physionomiste; rien, absolument rien, ne peut l'emporter sur l'influence de ses traits distinctifs. Le nez est comme le dernier résultat du front, la racine principale de toute la partie inférieure du visage; sans inflexions douces, sans entailles légères, sans ondulations plus ou moins marquées, il n'est point de nez physionomiquement bon, grand ou spirituel. Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison, une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez, à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de noblesse et de grandeur.

Pl. 131.



1. Les hommes dont le nez penche extrêmement vers la bouche, ne sont jamais ni vraiment bons, ni vraiment gais, ni grands, ni nobles; leur pensée s'attache toujours aux choses de la terre; ils sont réservés, froids, insensibles, peu communicatifs, ont ordinairement l'esprit malin, de mauvaise humeur; ils sont profondément hypocondriaques ou mélancoliques. Si les nez de ce genre sont courbés du haut, c'est encore l'indice d'un penchant extrême pour la volupté.

2. Des nez un peu retroussés, avec un enfoncement marqué vers la racine, sous un front plus perpendiculaire que rentrant, décèlent une disposition naturelle à la volupté, aux jouissances de la mollesse, à la jalousie, à l'entêtement; mais une pareille disposition n'est pas incompatible avec la finesse, les talens, la probité, la bonhomie.

3. Un nez sans aucun caractère frappant, sans nuance, sans inflexions, sans ondulation, sans aucun linéament expressif, peut bien être le nez d'un homme honnête, raisonnable, même aussi d'un caractère assez noble; mais ce ne sera jamais celui d'un homme supérieur ou très distingué.

4. Des nez marqués des deux côtés de plusieurs enfoncemens rendus sensibles au plus léger mouvement, et qui ne disparaissent pas même entièrement dans le repos le plus absolu, annoncent un esprit lourd, incommode, souvent hypocondriaque, et quelquefois d'une malice opiniâtre.

Des nez qui se froncent facilement et sans cesse, n'appartiennent pas plus à des hommes sincèrement bons, que les nez incapables de se froncer, quand même ils le voudraient, n'appartiennent à des hommes très méchans. Si l'on trouve à de bonnes gens des nez qui non-seulement se froncent avec facilité, mais qui même en conservent une empreinte assez profonde, ces bonnes gens seront, à coup sûr, imbéciles, à moitié fous.

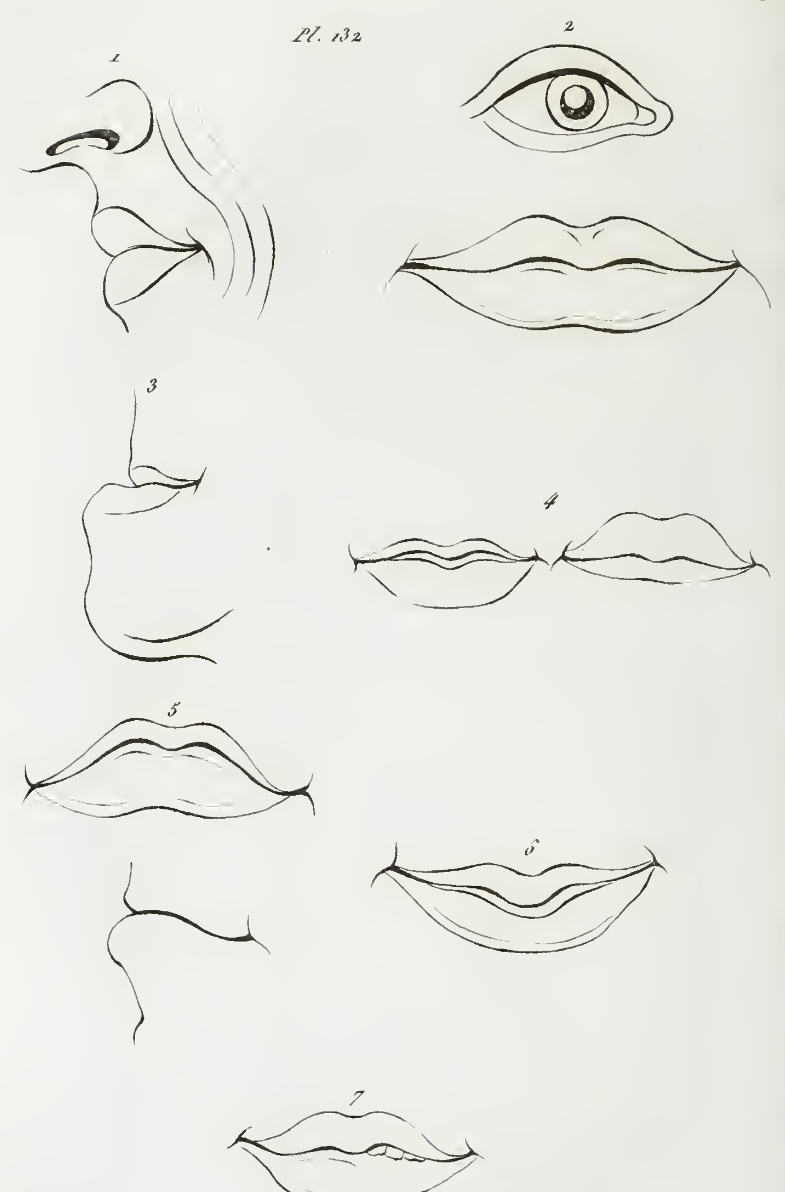
5. Des nez retroussés, à des hommes grossiers et colères, sous des fronts hauts, intelligens, mais rentrant pourtant vers le bas, avec la lèvre inférieure fort avancée, annoncent presque toujours des caractères d'une dureté insupportable, d'un despotisme effrayant.

6. Il y a cent sortes de nez retroussés qui peuvent appartenir à des têtes remplies de sagesse et de talens; mais si ce nez retroussé est fort court, s'il se trouve joint à une lèvre supérieure longue, et cependant impropre, s'il est obtus au-delà d'un certain degré, croyez qu'aucun trait du visage n'en pourra corriger l'indication funeste.

Le trait qui part des narines vers l'extrémité de la bouche, est un des plus expressifs; de son contour, de sa longueur, de son éloignement ou de sa proximité de la bouche, dépend toute l'impression de son caractère.

Est-il arqué sans nuance, sans ondulation, l'extrémité de ce trait touche-t-elle au bout des lèvres, sans aucun intervalle; s'en éloigne-t-elle beaucoup, ce sera toujours également un signe certain de stupidité.

Pl. 132



V.

DES JOUES ET DE LA BOUCHE.

1. Si sur la joue qui sourit on voit se former trois lignes parallèles et circulaires, comptez dans ce caractère sur un fonds de folie.

2. Toute bouche qui a deux fois la largeur de l'œil, est la bouche d'un sot; j'entends la largeur de l'œil, prise de son extrémité vers le nez jusqu'à l'extrémité extérieure de l'orbite, les deux largeurs mesurées sur le même plan.

3. Si la lèvre inférieure, avec les dents, dépasse horizontalement la moitié de la largeur de la bouche, vue de profil, comptez, suivant l'indication des autres nuances de la physionomie, sur un de ces quatre caractères isolés, ou sur tous les quatre réunis : bêtise, rudesse, avarice, malignité.

Ne vous prévenez jamais contre un homme qui, soit qu'il se taise, soit qu'il parle, qu'il écoute ou qu'il interroge, qu'il réponde ou qu'il raconte, qu'il rie ou qu'il pleure, qu'il soit triste ou gai, conserve toujours une bouche remplie de grâce, ou du moins d'ingénuité, une bouche qui ne perd jamais de belles proportions, et ne laisse jamais voir une dent caustique, une dent disposée à mordre; mais celui dont les lèvres tremblent, surtout une moitié de la lèvre supérieure, et qui cherche à cacher ce mouvement, pourra vous être utile, à la vérité, par la malignité de ses critiques, qui, à coup sûr, vous blesseront profondément.

4. Toute disproportion entre la lèvre supérieure et la lèvre inférieure, est un indice de folie ou de méchanceté

Les meilleurs hommes, comme les hommes les plus sages, ont des lèvres bien proportionnées.

De trop grandes lèvres, quoique bien proportionnées, annoncent toujours un homme peu délicat, sordide ou sensuel, quelquefois même un homme stupide ou méchant.

5. Où le mépris est habituellement sur les lèvres, il n'y a point de véritable amour.

Les extrémités de la bouche s'abaissent-elles d'une manière marquée et tirant sur l'oblique, c'est l'expression la plus certaine du mépris, de l'insensibilité, surtout si la lèvre d'en-bas est plus grosse que celle de dessus, et la dépasse.

6. Comme est l'enfoncement du milieu de la lèvre supérieure chez un homme qui n'est pas d'ailleurs dénué d'intelligence, telle sera, plus ou moins, son humeur, la malice de son esprit, la froideur de son âme, l'active sagacité de ses ruses.

Lorsque, dans un homme d'esprit, d'un caractère énergique, vous observerez assez près du centre de la ligne du milieu de la bouche, une ouverture qui, ne se fermant guère, ou point du tout, laisse entrevoir une dent, même la bouche fermée d'ailleurs, c'est le signe d'une sévérité froide et sans pitié, d'une méchanceté dédaigneuse, insultante, et qui se plaît à faire du mal.

Pl. 133.



1. Une bouche pour ainsi dire sans lèvres, dont la ligne du milieu est fortement tracée, et qui se retire en haut vers les deux extrémités, sous une lèvre qui, vue de profil depuis le nez, paraît arquée; une pareille bouche ne se voit guère qu'à des avares rusés, actifs, industrieux, froids, durs, flatteurs et polis, mais atterrans dans leurs refus.

2. Celui-là est certainement un méchant, qui sourit ou cherche à cacher son sourire lorsqu'il est question des souffrances du pauvre ou des travers de l'homme de bien.

Les gens de cette espèce ont communément fort peu ou de fort petites lèvres; la ligne centrale de la bouche, fortement tracée, se retire vers le haut des deux extrémités d'une manière désagréable : ils ont les dents terribles.

3. Une petite bouche étroite, sous de petites narines et un front elliptique, est toujours peureuse, timide à l'excès, d'une vanité puérile, et s'énonce avec difficulté. S'il se joint à cette bouche de grands yeux saillans, troubles, un menton osseux, oblong, et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte, soyez encore plus sûr de l'imbécillité d'une pareille tête; mais ces signes ne sont-ils qu'à peu près tels que vous venez de les désigner, ils pourront appartenir à des hommes honnêtes, pieux, propres aux vertus de la vie privée.

4. Si le menton porte décidément un caractère de prudence et de sagesse, il n'est point d'indication physionomique plus infaillible.

Le menton a décidément ce caractère lorsqu'il est un peu enfoncé ou coupé vers le milieu; lorsque la partie inférieure est un peu saillante, l'est avec plus ou moins de nuances d'*entaillures*, de traits marqués et par-dessous rentrant encore vers le milieu.

Un menton long, large, lourd, je parle de la partie osseuse, ne se voit guère qu'à des hommes grossiers, durs, orgueilleux et violens.

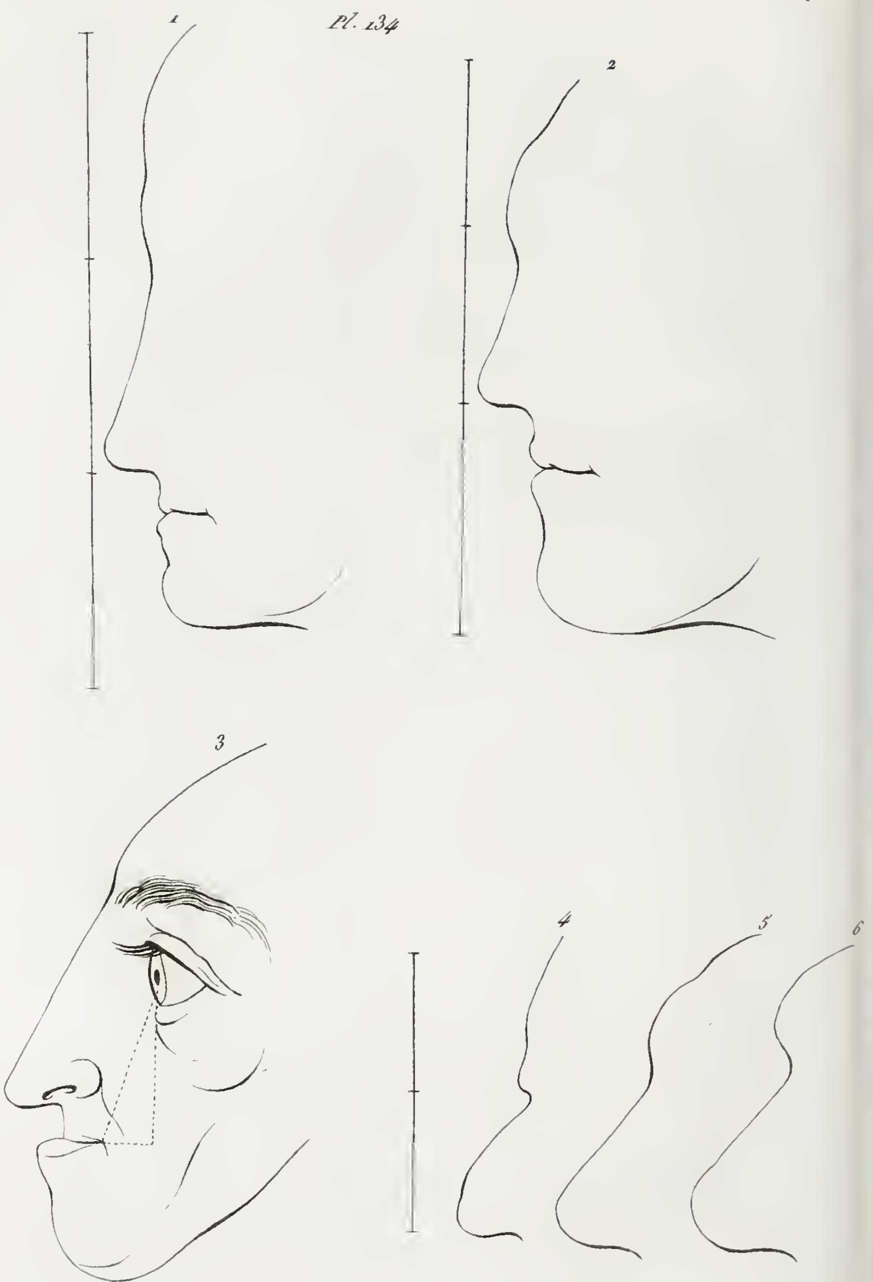
5. Regardez plus au front qu'à tout le reste, si vous voulez savoir ce qu'un homme est naturellement, ou ce qu'il pourra devenir en raison de sa nature.

Observez sa bouche fermée ou dans l'état de repos, si vous voulez deviner ce qu'il est devenu. La bouche ouverte indique surtout le moment présent de son état habituel. Avez-vous le bonheur de rencontrer une bouche fermée sans aucune tension, sans aucune gêne, avec des lèvres bien proportionnées, sous un front caractéristique, penché légèrement en arrière, aux linéamens fins et délicats, à la peau douce et mobile, sans sillons rudes ou trop marqués, que cette tête vous soit sacrée !

6. Il est stupide, tout visage dont la bouche, vue de profil, a seulement la moitié de la largeur de l'espace entre la paupière supérieure et le dernier point de l'extrémité de la bouche.

Quant au visage dont la partie inférieure, à partir du nez, a moins d'un tiers de la longueur entière du visage, il n'est pas bête, il est fou.

Pl. 134



VI.

DU VISAGE EN GÉNÉRAL.

1. Il est stupide, tout visage dont la partie inférieure, à compter depuis le nez, se divise en deux parties égales, par la ligne centrale de la bouche.

2. Tout visage est bête, dont la partie solide inférieure est sensiblement plus longue qu'une des deux parties supérieures.

3. Plus le profil de l'œil forme un angle obtus avec le profil de la bouche, plus il indique un homme faible ou borné.

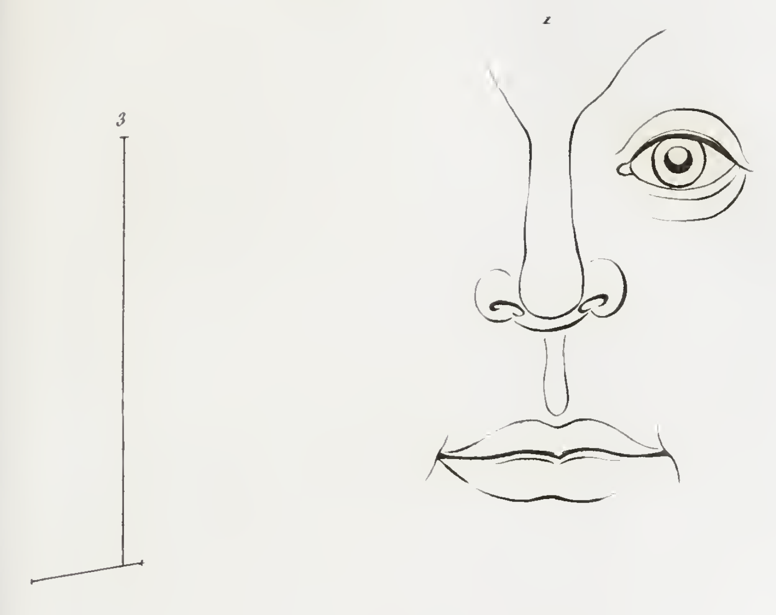
4, 5 et 6. La nature a posé le cachet de la bêtise sur le visage dont le front, mesuré sur la surface avec souplesse, se trouve plus court que le nez, mesuré de même, depuis l'extrémité du front, quand même la mesure, prise perpendiculairement, se trouverait égale.

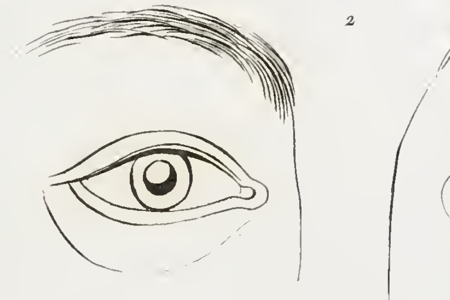
1. C'est un visage stupide que celui où l'espace, depuis l'angle de l'œil jusqu'au milieu de l'aile du nez, se trouve plus court que l'espace qui s'étend de ce milieu de l'aile du nez au coin de la bouche.

2. C'est encore un indice de stupidité que des yeux distans l'un de l'autre de plus de la longueur d'un œil.

3. Quiconque sourit sans sujet, avec une lèvre de travers; quiconque se tient souvent isolé, sans aucune direction, sans aucune tendance déterminée; quiconque salue, le corps raide, n'inclinant que la tête en avant, est un fou.

Pl. 135.







136



VII.

QUELQUES TRAITS CARACTÉRISTIQUES.

1. *Caractères multiformes.*

Un front court, perpendiculaire, noueux, fort et confusément sillonné du haut, plat entre les sourcils, des yeux gris-bleus, grands, clairs d'ailleurs, un petit nez, une lèvre supérieure longue, mais, pour ainsi dire, imperceptible; le teint pâle, les deux lèvres toujours en mouvement; ce sont des traits que j'ai trouvés à des hommes d'esprit, d'une mémoire fort riche, d'une activité propre à plus d'un genre, même à l'intrigue; tantôt doux et bons, tantôt sévères et durs, ayant quelquefois l'esprit très clairvoyant, mais quelquefois aussi parfaitement faux.

2. *Esprits sophistiques et fourbes.*

De petits yeux mats mal dessinés, le regard toujours aux aguets, le teint plombé, des cheveux noirs, courts, plats; un nez retroussé, la lèvre inférieure fort relevée et fort saillante, sous un front spirituel et bien fait, forment une réunion de traits que vous ne trouverez guère que chez un archisophiste, méchant, tracassier, rusé, fourbe, intrigant, soupçonneux, sordidement intéressé, vil, enfin chez un homme abominable.

3. *Opiniâtreté.*

Plus le front est élevé, plus les autres parties du visage, comparées au front, paraissent petites; plus la voûte de ce front est noueuse, plus l'œil est enfoncé, moins on aperçoit d'enfoncement entre le front et le nez; plus la bouche est fermée et le menton large, enfin plus est perpendiculaire le profil de la longueur du visage, plus vous trouverez l'opiniâtreté d'un tel homme invincible, plus son caractère aura de raideur et de dureté.

4. *Femmes.*

On n'oserait confier au papier la millième partie des observations qu'on a faites sur les femmes.

L'orgueil ou la vanité, voilà le caractère général de toutes les femmes; il suffit de blesser une de ces deux passions, pour faire ressortir des traits qui nous laissent entrevoir jusqu'au fond l'abîme de leur caractère.

Ces traits caractéristiques se rencontrent plus rarement au front que dans les ailes du nez, dans le froncement des narines, dans les plis des joues et des lèvres, surtout dans le sourire.

5.

Une femme d'un esprit dédaigneux et caustique ne sera jamais propre à l'amitié; et cette disposition, quelque adroite, quelque fine que soit une femme, elle ne saura jamais la cacher. Prenez garde seulement au mouvement des ailes du nez, de la lèvre supérieure, vue de profil, toutes les fois qu'il est question devant elle d'une de ses rivales, ou de toute autre femme qui, sans être rivale, fait sensation.

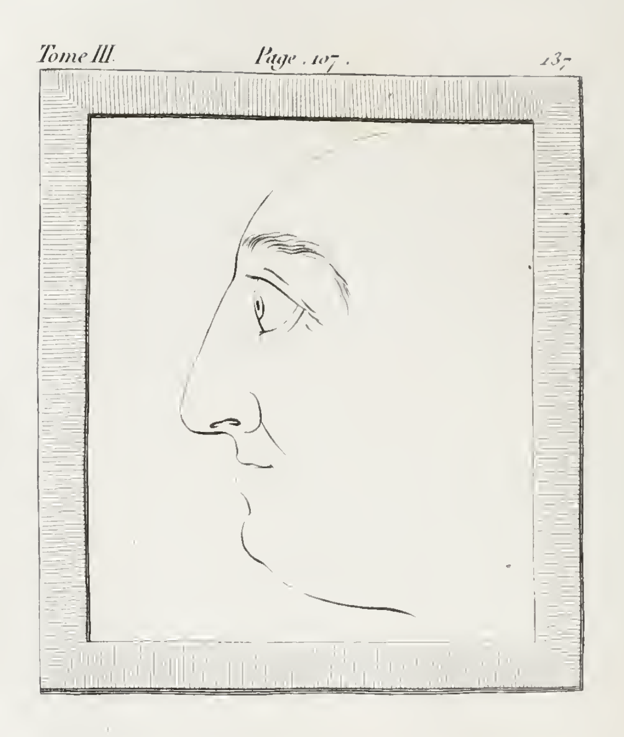
6.

Des femmes avec des verrues brunes, velues, ou avec du poil fort au menton, surtout à la partie inférieure du menton, ou au cou, sont ordinairement, à la vérité, de bonnes ménagères, vigilantes, actives, mais d'un tempérament excessivement sanguin, amoureuses jusqu'à la folie et même jusqu'à la rage : elles jasent beaucoup et jasent volontiers sur un seul objet ; elles sont importunes, et vous ne vous en débarrassez qu'avec peine : il faut les traiter avec ménagement, ne leur témoigner qu'un intérêt tranquille, et tâcher, avec une sorte de dignité froide et douce, de les tenir sans cesse à une certaine distance de vous.

7.

Si la démarche d'une femme est sinistre, décidément

sinistre, non-seulement désagréable, mais gauche, impétueuse, sans dignité, se précipitant en avant et de côté d'un air dédaigneux, soyez sur vos gardes. Ne vous laissez éblouir ni par le charme de sa beauté, ni par les grâces de son esprit, ni même par l'attrait de la confiance qu'elle pourra vous témoigner; sa bouche aura les mêmes caractères que sa démarche, et ses procédés seront durs et faux comme sa bouche : elle sera peu touchée de tout ce que vous ferez pour elle, et se vengera cruellement de la moindre chose que vous aurez négligée. Comparez sa démarche et les lignes de son front, sa démarche et les plis autour de sa bouche, vous serez étonné du merveilleux accord de tous ces signes caractéristiques.



8.

Des femmes aux yeux roulans, à la peau singulièrement flexible, plissée, molle, presque pendante, au nez arqué, aux joues colorées, à la bouche rarement tranquille, au menton inférieur bien marqué, au front très arrondi, d'une peau douce et légèrement plissée, ne sont pas seulement éloquentes, d'une imagination vive et féconde, d'une mémoire prodigieuse, remplies d'ambition; elles ont encore beaucoup de penchant pour la galanterie, et, malgré toute leur prudence, elles s'oublient facilement.

9.

Une femme avec la racine du nez fort enfoncée, beaucoup de gorge, la dent canine un peu saillante, quelque laide qu'elle soit, quelque peu de charmes qu'elle ait d'ailleurs, n'en aura pas moins, pour le vulgaire des libertins, des hommes voluptueux, un attrait plus facile, plus certain, plus irrésistible qu'une femme vraiment belle. Les plus dangereuses prostituées que l'on voit paraître devant les tribunaux se distinguent toutes à ce caractère.

Fuyez comme la peste les femmes que la nature aura marquées de pareils traits, et ne formez jamais avec elles aucune liaison sérieuse, quand même elles jouiraient de la réputation la plus intacte.

10. *Des verrues.*

Vous ne voyez guère au menton d'un homme vraiment sage, d'un caractère noble et calme, une de ces verrues larges et brunes que l'on voit si souvent aux hommes d'une imbécillité décidée; mais si par hasard vous en trouviez une pareille à un homme d'esprit, vous découvririez bientôt que cet homme a de fréquentes absences, des momens d'une stupidité complète, d'une faiblesse incroyable.

11.

Des hommes aimables et de beaucoup d'esprit peuvent avoir au front, ou bien entre les sourcils, des

verrues qui, n'étant ni fort brunes, ni fort grandes, n ont rien de choquant, n'indiquent rien de fâcheux ; mais vous ne trouverez jamais de verrue forte, foncée, velue, à la lèvre supérieure d'un homme qui ne manquera pas de quelque qualité très essentielle, qui ne se distinguera pas au moins par quelque défaut capital.

12 *Dépravation.*

Des joues bouffies et fanées, une bouche grande et spongieuse, des lentilles rousses au visage, des cheveux plats qui frisent avec peine, des plis confus entrecoupés au front, un crâne qui s'abaisse rapidement vers le front, des yeux qui ne reposent jamais naturellement sur un point, et qui, vers le bas, forment un angle; tous ces caractères réunis composent les signes de la dépravation, ce que l'on appelle vulgairement le *vaurien*.

13. *Circonspection.*

Soyez en garde contre tout homme qui parle bas, mais dont le style est haut et tranchant; contre tout homme qui parle peu, mais écrit beaucoup; contre tout homme qui ne rit guère, mais sourit souvent, et dont le sourire est presque toujours accompagné de mépris ou de dédain.

Des fronts courts, des nez obtus, des lèvres fort petites, ou des lèvres inférieures assez saillantes, de grands yeux qui n'osent jamais vous fixer directement, et surtout des mâchoires larges et grossières, un menton relevé, gras et ferme en dessous :

Voilà le signalement des hommes de cette espèce.


138

14.

Faiblesse et vanité, voilà les sources de l'hypocrisie. Où vous trouverez des traits décisifs de l'une et de l'autre sous un extérieur aimable et prévenant ; des traits fades, peu marqués, avec une sorte de grâce dans les mouvemens, une sorte de froideur même dans la vivacité, attendez-vous sinon à de l'hypocrisie, du moins à cette inconstance, à cette versatilité qui n'en est pas bien éloignée.

15.

Celui dont le sourire embellit la physionomie, à qui le rire n'est pas désavantageux ; qui, sans avoir le sourire sur les lèvres, en a pourtant l'air et la grâce ; celui dont le silence même inspire la confiance et la sérénité ; qui, dans le sourire le plus spirituel comme dans le rire le plus gai, le plus machinal, ne trahit jamais le moindre dédain, le moindre mépris ; enfin celui qui sourit doucement à la joie de l'innocence, à l'éloge d'un mérite supérieur, ce sera l'homme dans les traits, dans le caractère duquel vous trouverez l'accord le plus noble et le plus harmonieux.

16.

Ayez le plus de réserve possible en présence de l'homme gras et d'un tempérament colère, qui semble toujours mâcher, roule sans cesse les yeux autour de soi, ne parle jamais de sens rassis, s'est donné cependant l'habitude d'une politesse affectée, mais traite tout avec

une sorte de désordre et d'*impropriété*. Dans son nez rond, court, retroussé, dans sa bouche béante, dans les mouvemens irréguliers de sa lèvre inférieure, dans son front saillant et plein d'excroissances, dans sa démarche, qui se fait entendre de loin, vous reconnaîtrez l'expression du mépris et de la dureté, des demi-talens avec la prétention d'un talent accompli, de la méchanceté sous une gauche apparence de bonhomie.

17.

Fuyez tout homme dont la voix toujours tendue, toujours montée, toujours haute et sonore, ne cesse de décider; dont les yeux, tandis qu'il décide, s'agrandissent, sortent de leur orbite; dont les sourcils se hérissent, les veines se gonflent, la lèvre inférieure se pousse en avant, le cou s'enfle, les mains se tournent en poings, mais qui se calme tout à coup, reprend le ton d'une politesse froide, fait rentrer ses yeux et ses lèvres, s'il est interrompu par la présence imprévue d'un personnage important qui se trouve être votre ami.

18.

L'homme dont les traits et la couleur du visage changent subitement, et qui cherche avec beaucoup de soin à cacher cette altération soudaine, et sait reprendre aussitôt un air calme; celui surtout qui possède l'art de tendre et de détendre facilement les muscles de sa bouche, de les tenir, pour ainsi dire, en bride, particulièrement lorsque l'œil observateur se dirige sur lui;

cet homme a moins de probité que de prudence; il est plus courtisan qu'il n'est sage et modéré; ce sera plutôt un homme de société aimable qu'un ami fidèle.

19.

Il n'est point de véritable penseur qu'on ne reconnaisse à l'intervalle des sourcils, au passage du front au nez; s'il manque là certaines sinuosités, certain enfoncement, un trait marqué de finesse et d'énergie, vous chercheriez en vain le caractère du penseur dans tout le reste du visage, dans tout l'ensemble de cet homme, dans toute sa conduite, dans toutes les opérations de son esprit : je dis le caractère du penseur, c'est-à-dire de l'homme ayant un besoin profond d'idées vraies, lumineuses, précises, conséquentes et fortement combinées.

20.

A. Un poil long, saillant, en pointe d'aiguille, ou fortement crêpu, rude et sauvage, planté sur une tache brune, soit au cou, soit au menton, est l'indice le plus décisif d'un penchant extrême à la volupté, penchant qu'accompagne presque toujours une extrême légèreté.

21. *Caractères durs.*

B et C. En voici quelques traits:

Des fronts perpendiculaires fort noueux, ou très hauts, ou très courts; de petits nez pointus, ou grossièrement arrondis, avec de larges narines; des traits de joue ou de nez fortement prononcés, aigus, longs et non interrompus, des dents de la mâchoire inférieure s'avançant considérablement sur les dents de la mâchoire supérieure, soit que celles-ci soient fort longues ou fort courtes.

22.

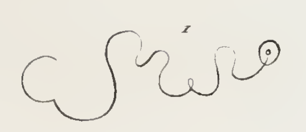
D. Fuyez les hommes aux grands yeux dans de petits visages, avec de petits nez et de petites tailles; à travers leur rire on aperçoit qu'ils ne sont ni gais, ni contens; en vous protestant combien ils sont heureux de vous voir, ils ne sauraient cacher la malignité de leur sourire.

23.

Fuyez quiconque, sans loucher, a pris l'habitude de

Pl. 139

1





4

regarder à la fois de deux côtés, sait donner à de petits yeux vifs, étincelans, des directions inégales ou contraires, et qui, outre cela, laisse encore voir des dents assez noires; avec une taille haute ou petite, se tient toujours le dos voûté, et sourit volontiers d'un air faux et moqueur. Fuyez cet homme, malgré tout son esprit, malgré toute sa pénétration et toutes ses connaissances, comme un fourbe impudent, rempli d'astuce, et bassement intéressé.

24.

Des grands corps massifs, de petits yeux, des joues rondes, remplies et pendantes, des lèvres bouffies, un nez en forme de boudin, un menton en forme de sac, c'est le signalement d'une classe d'hommes qui, toujours occupés de leur lourd individu, vont toujours mâchant, crachant, se mouchant, prenant du tabac, et confiant sans façon au plancher tout ce dont ils se débarrassent; ce sont, dans le fond, des hommes d'un caractère vain, quoique insignifiant, ambitieux, quoique sans énergie, assez dociles avec la prétention de tout savoir, peu sûrs, légers, voluptueux, difficiles d'ailleurs à manier, avides de tout et ne jouissant de rien; et qui jouit peu, croyez-moi, donne encore moins.

25.

Rappelez-vous ces gens qui glissent plutôt qu'ils ne marchent, qui reculent en s'avançant, disent des gros-

sièretés d'une voix basse et d'un air timide, vous fixent hardiment dès que vous ne les voyez plus, et n'osent jamais vous regarder tranquillement en face; ne disent du bien de personne, sinon des méchans, trouvent des exceptions à tout, et paraissent avoir toujours contre l'assertion la plus simple une contradiction toute prête. Ah! si vous pouviez toucher leur crâne, quelle difformité cachée! que de nœuds irréguliers! quelle peau de parchemin! quel mélange bizarre de mollesse et de dureté! Fuyez l'atmosphère où respirent de pareils hommes; en croyant même gagner avec eux, vous ne sauriez manquer de perdre infiniment. Observez, je le répète, observez les plis de leur front, lorsqu'ils croient écraser l'homme droit, innocent, religieux; lorsqu'ils prennent la cause de quelque fourbe endurci; le désordre de ces plis vous sera le garant le plus infaillible de tout le désordre de leur caractère.

26.

Quelque prudent, quelque instruit, quelque pénétrant, quelque délié, quelque habile que soit un homme, et quelque utile qu'il vous puisse être, s'il se mesure, ou s'il a toujours l'air de se mesurer lui-même; s'il affecte de la gravité pour cacher ce qui lui manque d'énergie intérieure; si, marchant toujours à pas comptés, ne s'oubliant jamais soi-même, il semble comme fier de porter *son cher moi* dans sa tête, de le porter dans son cou, de le porter sur ses épaules,

gardez-vous d'en faire votre ami! ce n'est au fond qu'un homme d'un caractère léger, d'une humeur fourbe ou maligne. Dès qu'il se trouve seul, il a bientôt dépouillé toute la gravité de ses airs, toute l'affectation de son mérite, toute l'ostentation de sa dignité : ce qui l'occupe encore uniquement, c'est toujours *son cher moi.*

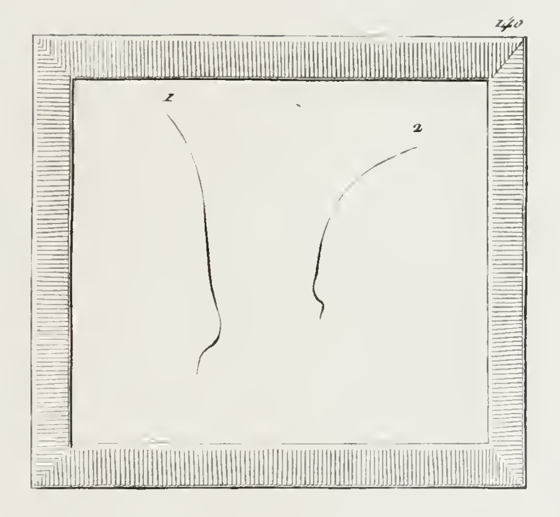
27.

Un homme, d'ailleurs brusque, grossier, prend-il avec vous seul un air calme, doux, poli; affècte-t-il encore de sourire à tout ce que vous dites, ou de vous faire sourire vous-même, hâtez-vous de le planter là sans façon; retournez-vous ensuite bien vite, regardez-le avant qu'il ait eu le temps de rendre à ses traits l'expression de cette complaisance affectée; le pli du front, le pli de la joue, qui précèdent immédiatement sa dissimulation artificieuse, et qui, dans cet instant, se prononcent de la manière la plus sensible, sont les seuls plis de son visage qui soient naturels et vrais. Observez bien ces deux traits, ce seront, dans votre alphabet physionomique, des signes d'une grande instruction.

28. *Disconvenances des caractères.*

Avez-vous un front osseux, long, élevé, ne vous liez jamais d'amitié avec une tête qui sera presque en forme de boule. Avez-vous une tête presque en forme de

boule, ne vous liez jamais d'amitié avec un front osseux, long, élevé; de pareilles disconvenances sont funestes, surtout au bonheur du mariage.


140
1
2

29.

Ne vous liez point à un homme dans la physionomie duquel vous aurez découvert un trait, quelque léger qu'il soit, qui vous repousse, qui paraît à la moindre émotion, et ne disparaît presque jamais entièrement, surtout si ce trait se trouve dans la bouche ou dans les plis autour de la bouche; vous vous heurteriez infailliblement, et vous en seriez toujours la dupe, quelque excellentes qualités qu'il y eût d'ailleurs dans le caractère de cet homme.

30.

Fuyez l'homme dont le regard et la bouche sont de travers, et le sont d'une manière frappante, avec un menton large et fort avancé, surtout lorsqu'il vous dit des politesses d'un air d'insulte mal déguisé; observez les plis de ses joues, car rien ne peut en effacer l'expression; il vous accordera peu de confiance, et cherchera cependant à surprendre la vôtre, d'abord avec beaucoup de caresses, ensuite avec un air de hauteur ou de supériorité.

31. *Caractère mâle.*

Des fronts presque sans rides, ni perpendiculaires, ni fort rentrans, ni fort plats, ni absolument ronds, mais à peu près sphériques; des sourcils épais, proprement dessinés, bien fournis, et qui tracent la limite du front d'une manière sensible et frappante; des yeux ouverts plus qu'à moitié; mais non pas tout-à-fait; un

enfoncement médiocre entre le front et le nez, un nez presque aquilin, à large dos; des lèvres bien proportionnées, bien développées, ni grandes ni petites, ni ouvertes ni trop fermées; enfin un menton qui ne soit ni trop avancé ni trop rentrant. L'ensemble de ces traits annonce un esprit mûr, un caractère mâle, une fermeté tout à la fois active et prudente.

32. *A fuir.*

Celui qui relève la tête et la porte en arrière, que cette tête soit grosse ou singulièrement petite; celui qui se mire dans ses pieds mignons de manière à les faire remarquer; celui qui, voulant montrer de grands yeux encore plus grands qu'ils ne sont, les tourne exprès de côté, comme pour regarder tout par-dessus l'épaule; celui qui après vous avoir prêté long-temps un silence orgueilleux, vous fait ensuite une réponse courte, sèche et tranchante, qu'il accompagne d'un froid sourire, qui, du moment qu'il aperçoit la réplique sur vos lèvres, prend un air sourcilleux, et murmure tout bas d'un ton propre à vous ordonner le silence, cet homme a pour le moins trois qualités haïssables, avec tous leurs symptômes: l'entêtement, l'orgueil, la dureté; très probablement il y joint encore la fausseté, la fourberie et l'avarice.

33.

Fuyez tout visage plein, osseux, d'un jaune brun, à veines bleues, sillonné, rempli d'expression, riche de

caractère, à grands yeux, à lèvres fortes, aiguës, et qui s'approche de vous d'un air soumis, adulateur; ce sera pour vous un Achitophel, un Judas, un Satan; à moins que vous ne le traitiez avec la droiture la plus simple, l'honnêteté la plus franche, il épuisera contre vous tous les mensonges que peut inspirer la rage de la haine; votre nom seul fera gonfler ses yeux et ses veines. L'adulation dans les physionomies dures, la dureté dans les physionomies molles et douces, sont également redoutables.

RÉFLEXIONS

SUR LES

CARACTÈRES PHYSIONOMIQUES

TIRÉS DE LA FORME DE L'ÉCRITURE.

PAR L'UN DES ÉDITEURS.

Toutes les habitudes extérieures de l'homme, sa manière de parler, de marcher; son ameublement, son costume, sa coiffure, tout ce qu'il place au-dehors de lui pour se parer ou s'étendre, le trahit aux regards d'un observateur physionomiste, montre quelques traits de ses penchans, révèle son caractère.

On pourrait même rapporter ces différences, qui font partie de la langue physiognomonique, à certains genres, en former des divisions et des classes, et distribuer, jusqu'à un certain point, toutes ces diversités comme nous avons distribué les physionomies (1).

En effet, dans la société, chaque ordre de citoyens a son caractère et son expression : l'artisan, le noble, le roturier, l'homme de lettres, l'ecclésiastique, le magistrat, le militaire.

Parmi les artisans et les hommes de tout rang, de toute profession, il y a des habitudes de corps, des physionomies de boutique et d'atelier, de quartiers, de

(1) Discours préliminaire, Plan des Études de la Physionomie.

N.° 1

Si votre home est arrivé Monsieur
je vous prie de me l'envoyer affin
que je confere un peu avec luy
come je vous ay dit je ne cherche pas
midy a quatorze heures je vous donne
le bonjour et au petit garçon

Montesquieu

N.° 2

au chateau de Ferney
22 octobre 1760

vous etes ferme et actif, vous aimez le bien public
vous etes mon homme, et je vous aime de tout
mon cœur. l'académie n'a jamais eu un secretaire
tel que vous &c.

Voltaire

A Paris le 07 Xbre 1777

Si je n'étois pas retenu par la goute, Monsieur, je
passerois chez vous pour vous recommander un
jeune homme nommé Villeneuve qui demeure
chez moi ou il a soin de mes livres après avoir
occupé un emploi dans mes bureaux; il entreprend
de suivre les cours de Chymie que vous avez
commencés, &c.

Turgot

cercle, de salon, de boudoir, d'antichambre, d'académie, de bureau, de théâtre, etc.

Que d'hommes portent ainsi la livrée sans y songer!

Mais, de toutes les habitudes extérieures, il n'en est peut-être pas qui laisse mieux entrevoir le caractère, surtout celui de l'esprit et la tournure des idées, que la manière d'écrire, lorsque, dans la jeunesse, on n'a pas fait un apprentissage spécial de l'écriture.

M***, qui ne me permet pas d'avouer tout ce que je dois à son amitié et à ses utiles et intéressantes communications, a porté beaucoup plus loin que Lavater ce genre d'observations physiognomoniques; après quelques études suivies avec beaucoup d'attention, il était parvenu à des résultats qui véritablement avaient quelque chose de prodigieux.

Un de ses amis lui montra un jour, à Zurich, l'écriture très élégante et très agréable d'une femme, en le priant de lui dire ce qu'il en pensait.... « Ce billet, dit-il, vient d'une femme, mais d'une femme qui écrit avec une plume de fer, qui n'a rien dans le cœur, et dont l'esprit est entièrement dépourvu de cette grâce, de cette molle délicatesse et de cette élégance qui sont propres à son sexe. » L'auteur du billet était en effet une femme bel-esprit, pédante, et plus faite pour disserter dans une académie, que pour plaire dans un cercle d'amis, ou pour apprécier le charme du tendre abandon et de la douce intimité.

Le même observateur, s'étant trouvé un jour dans une société d'émigrés, fut accablé de plaisanteries très amères sur son talent physiognomonique, et engagé à

un défi dont il eut tout l'avantage, et qui mit les rieurs de son côté.

Je montrai un jour à M*** plusieurs écritures différentes, dont quelques-unes étaient des espèces de monumens littéraires, et venaient des hommes les plus distingués. Après les avoir parcourues, il en mit promptement deux de côté, avec un sentiment de vénération, et en s'écriant: Voilà des écritures du premier ordre! le génie, ou du moins un esprit supérieur, est annoncé par les détails et par l'ensemble de tous ces traits.

Les deux écritures qui avaient causé cette exclamation, appartenaient à Voltaire et à Montesquieu. « Mettons-les à une grande distance de vos autres écritures, me dit mon respectable ami, et vénérons tout ce qui paraîtra s'en rapprocher. »

Voici ces deux lettres gravées, n° 1 et 2.

Cet art de trouver une physionomie dans les écritures exige peut-être plus d'habitude de comparer que de sagacité. Il serait difficile de l'appliquer à une écriture étrangère. Le caractère national serait la seule chose dont on serait frappé, et les détails individuels ne seraient pas aperçus.

L'écriture des billets et des lettres est la plus significative; mais on ne peut guère juger, d'après ce genre de signes, les personnes qui ont un défaut d'organisation dans la main ou dans la vue (1), et qui ont cultivé

(1) Les personnes dont la vue est courte ont en général une écriture très fine et très serrée. Les personnes qui ont la vue faible et la rétine très susceptible, écrivent au contraire très gros, et

Zuric ce 7. May 1788.

Oh! que j'aurois le tems! que je pourrois m'exprimer dans vôtre langue, ou dans la mienne — ou plutot, oh! si je voyois mon cher Mercier! — combien il seroit etonné, comme nous sommes uns dans les principes. quoique tres differens dans les Consequences! — L'ami ne donne se jouir metaphysiquement à son Ami, ni Pere au fils, ni epoux a l'epouse — et Dieu — seroit un etre metaphysique au pauvre mortel? Non! on le voit dans l'univers, on le sent en soi, on le croit dans les hommes superieurs. Il n'y a un genie, qui ne soit un rayon de lui! Il n'est aucune verité bienfaisante, qui n'est une goute de la source eternelle de tout ce que nous appellons Existence. Tout être, qui dit un mot, qui est permanent par des siecles, qui agit, qui determine *par soi meme* les sentimens de l'Humanité, est que talis, un Envoyé de lui! Qui ne dit, que de tels mots, qui n'agit, que de telle façon, est son plus intime, est celui, *qui ipsi proximus est* Restons ici — Sur, comme de ma vie, suis je, que vous ne verrez jamais en moi ni ce *Theologien* ni ce *Pretre*, que vous avez raison de fuir. Je suis chretien, je l'avoue, et je le suis plus, que mes contemporains du moins, dans la croyance à l'evangile, tel qu'il est. mais je trouve entre l'evangile et entre Theologie vulgaire — ou plutot, entre *l'esprit* de l'evangile, et *l'esprit* de la Theologie une difference si grande come entre vôtre *Philippe II.* et *Don Carlos*. Encore une fois! si nous nous pouvions voir! encore! ou si pouvez lire ma *Herzenserleichterung*. Parlez en a Mr *Meister* à Paris; Je vous en prie; Cherchez cet Homme aimable! — Et adorez unanimement! Vous allez à Paris — que vous avez peint si formidablement. Oubliez vous donc: *Quarit quem devoret*? Certainement, je *souffrirois*, en lisant dans les gazettes "Mr Mercier ....! J'adore votre Dieu — le Dieu de *Moreler*, de *Newton*, de *Confucius*, de St *Paul*. et de *Jesus christ* ... le plus sublime a ma plus profonde veneration. vale et fave!

J. C. Lavater.

l'art de l'écriture. On peut alors seulement apercevoir les différences qui viennent de cette cause.

J'ai comparé l'écriture de Lavater, qui est soignée, à l'écriture de son copiste.

Quoique ces deux écritures soient assez belles, il est impossible de s'y méprendre. On voit dans celle de Lavater, comme dans celle de Rousseau, cette attention minutieuse, cette recherche dans les détails, qui caractérisent également le citoyen de Genève et le pasteur de Zurich, et que l'on doit regarder comme un moyen qu'ils employaient, dans le dessein de modérer la chaleur et le mouvement de leur imagination ardente et passionnée (1).

Nous joignons ici, pour justifier ces remarques, une lettre de Lavater à l'auteur du Tableau de Paris, en réponse à des questions difficiles et un peu métaphysiques, qui expliquent l'embarras et l'obscurité que l'on trouvera peut-être dans cette lettre.

L'écriture du copiste, quoique inférieure sous tous les rapports, se fait distinguer par la prétention de l'artiste; les contours ridiculement prolongés, la multiplicité des grandes lettres, les spirales, les queues, enfin tout ce qui annonce que l'on ne peut guère s'élever audelà des fonctions d'un expéditionnaire, d'une machine

d'une manière lâche; leur écriture *chasse*, c'est-à-dire occupe beaucoup d'espace.

(1) On sait que, pour échapper à ses inquiétantes pensées et au tourment de son imagination, Rousseau copiait de la musique avec beaucoup de soin, et qu'il a avoué que, dans la même intention, il avait commencé à transcrire l'Histoire de Mézeray.

à écrire, et que l'on a perdu beaucoup de temps dans le métier de l'écriture. Dans ces cas, il y a défaut complet de rapport entre la manière d'écrire et la pensée. Pour arriver à un grand degré de sagacité dans l'art de connaître, jusqu'à un certain point, les hommes par l'écriture, il importe de faire graduellement un grand nombre de recherches, de multiplier, de comparer les objets de ses observations, et d'apprendre long-temps à voir avant d'oser prononcer, avant même de croire que l'on puisse découvrir quelques rapports.

Il faut d'abord se procurer des écritures très communes; les examiner, les comparer; les classer ensuite suivant le jugement que l'on en porte.

Il en est de ces écritures comme des physionomies populaires; l'art, la civilisation et le raffinement n'empêchent pas de voir le caractère; il y a, si nous pouvons nous exprimer ainsi, plus de franchise et de liberté.

On peut ensuite passer à des observations plus délicates et plus difficiles. Lorsque, par la pratique, on s'est véritablement perfectionné dans ce genre de recherches, on doit, pour ne pas perdre le fruit de ses études, continuer ses observations.

M***, qui a négligé cette précaution, a perdu beaucoup sous ce rapport, et n'ose plus énoncer maintenant quelques décisions qu'avec beaucoup de crainte et de circonspection. Cependant il m'a encore étonné dans plusieurs cas par l'exactitude de ses observations.

L'exemple de Voltaire et de Montesquieu n'est pas le seul qu'il m'ait donné de son extrême sagacité. Je l'ai vu également pénétré d'une espèce de respect religieux,

en parcourant l'écriture de Turgot, qu'il n'avait jamais vue. D'autres écritures, qui lui étaient aussi étrangères, lui ont offert plusieurs révélations non moins exactes, et parfaitement d'accord avec ce que je connaissais des personnes dont je lui présentais quelques fragmens de billets ou de lettres, qu'il ne se permettait pas même de lire, dans la crainte d'être influencé par le style, et d'altérer la pureté de ses décisions.

Trois femmes qui me sont presque également chères, ou qui du moins ont des droits égaux à mon attachement, furent jugées de cette manière, et je me vis forcé d'avouer que tout, jusqu'aux plus petites nuances, était vrai dans cette décision. L'une de ces écritures (n° 1) annonçait, par l'inclinaison des lettres et la manière de former les mots, la suite, la grande tenue des idées; une prudence qui s'oppose aux sentimens orageux, des mœurs douces et l'absence des petites passions; un esprit très cultivé, et aussi riche des résultats d'une étude aimable que de l'habitude de l'observation.

L'autre écriture (n° 2), moins distinguée en apparence, fit reconnaître ce qui existe en effet, beaucoup de vivacité et de grâces, de la saillie, une facilité prodigieuse, le commerce le plus aimable, et un charme, un attrait dans l'esprit, qui vient plutôt de la nature que de l'éducation.

La dernière (n° 3), tirée d'une lettre dont nous donnerons l'extrait page 149, beaucoup plus distinguée que les deux précédentes, réunissait tous les signes du goût, de l'élégance, de la grande habitude de penser

et d'écrire, d'un peu de recherche ou d'embarras dans les idées, de l'âme la plus noble et de l'esprit le plus aimable, le plus propre à faire naître l'amitié ou à embellir et à prolonger l'amour.

Après plusieurs exercices de ce genre, et avec les données que fournit LAVATER, j'ai essayé, tantôt seul, tantôt avec mon guide, plusieurs observations, qui n'ont pas toujours été justes, mais qui m'ont donné l'habitude de regarder, avec beaucoup plus d'intérêt, et sous un nouveau rapport, les écritures des hommes qui se sont honorés par leur esprit et par leur caractère.

Il y a au reste beaucoup d'écritures, comme beaucoup de visages, sans expression, sans physionomie. Il faut les éloigner et bien choisir. Il importe surtout de regarder et de comparer long-temps les *écritures* des hommes célèbres, tels que ceux qui ont vécu dans le dix-septième et le dix-huitième siècle. On peut même, sans chercher à deviner la signification de ces écritures, essayer d'en saisir les rapports avec la nature de l'esprit bien connue des grands hommes à qui elles appartiennent. C'est en les considérant sous ce rapport, que des manuscrits autographes, et surtout des recueils de lettres, deviennent précieux, et que le plaisir de contempler ces traces échappées à la main du génie, ne se borne pas à un respect superstitieux ou à une stérile admiration. Animés par de semblables vues, nous avons fait graver, avec une fidélité remarquable et un art qui ne permet pas de distinguer les copies de l'original, différentes lettres de quelques hommes célèbres du dix-septième siècle.

N° 1.

Voici le premier jour où je puis vous écrire, si vous avez envie de savoir pourquoi, j'en suis bien fâché pour vous, mais je ne vous le dirai pas, au moins pour cette fois. &c.

N° 2.

je vous remercie mille fois de vouloir bien toujours vous occuper de moi; je suis dans ce moment très occupée; le commissionnaire ne peut point attendre et je ne puis vous écrire tout ce que je sens. ce serait trop long &c.

N° 3.

mon ami

parlons de Lavater qu'il est bon, qu'il est éloquent a Lavater l'on peut ne pas partager son opinion on peut peut-être aussi douter de l'utilité de son système mais il est impossible de n'être pas touché de sa bonne foi et de l'excellence de ses intentions, il est impossible de ne pas être attendri par cet esprit de charité, par cette philanthropie éminente qui respirent dans tous ses ouvrages, l'exaltation de l'esprit peut laisser froid, l'exaltation du cœur échauffe toujours, &c.

N° 1

a Versailles 6 Fevrier
1693

Je ne puis être surpris des bontez de votre Altesse, tant elle m'y a accoutumé. mais je puis assurer que l'habitude ne diminue en rien la vivacité de la reconnoissance ni le profond respect avec lequel je serai toute ma vie

Fr. de Fenelon a. a. de Cambray

N° 2

J'ay eû des nouvelles de mon Fils par M. l'archev. de Cambray qui me mande qu'il l'a veu a Cambray Jeudy dernier, et qu'il a esté fort content de l'entretien qu'il a avec luy. Je suis a vous de tout mon coeur
Racine.

N° 3

Croiez qu'il n'y a personne qui vous aime plus sincerement ni par plus de raisons que moi Temoignez bien a Mons.r De Cavoys la joye que j'ay de sa joye et a M.r De Luxembourg mes profonds respects Je vous donne le bonsoir et suis autant que je le dois tout a vous
Despreaux

Je viens denvoyer chez Madame Racine

En parcourant ces écritures, j'ai été porté, presque involontairement, à chercher les rapports de cette trace matérielle de l'esprit, avec la nature des affections et la direction des pensées.

J'ai été long-temps retenu par Fénélon. Son écriture (nº 1) m'a paru véritablement physiognomonique. On démêle dans l'inclinaison modérée et l'aplomb de ses traits, dans la régularité des mots et des lignes, dans une sorte de grâce tout-à-fait inconnue à l'ouvrier en écriture, le calme et la facilité lumineuse de son esprit, l'élévation et la douceur de son âme.

L'écriture de Racine (nº 2) fait naître un autre sentiment; on croit y découvrir quelque chose de la sensibilité, du goût, de l'élégance et de la sûreté de talent qui brille dans les ouvrages de l'Euripide français, et qui ne lui laissèrent jamais rien écrire dans les spasmes d'une exaltation factice, ou avec l'impatience et la précipitation de la médiocrité.

L'écriture de Boileau (nº 3) est bien d'accord avec sa lenteur féconde, sa pureté inaltérable, et annonce, comme celle de Racine, qu'il devait transcrire lui-même ses productions, et qu'il avait nécessairement pris l'habitude de laisser voir dans son écriture quelque chose de l'ordre et de la correction que l'on admire dans ses ouvrages.

Il y a quelque chose de moins facile, de trop heurté, de plus irrégulier dans l'écriture de Bossuet (nº 1).

L'écriture du cardinal de Retz (nº 2) est une des plus extraordinaires et des plus significatives. Jamais un homme sans physionomie n'a écrit de cette manière.

L'inclinaison des lettres et les groupes pressés que présentent les séries des mots, m'ont surtout paru remarquables. Ce sont là les chiffres d'une âme forte, active et passionnée; et en effet, à l'époque où la lettre qui nous fournit ces caractères fut écrite, M. de Retz n'était pas encore cardinal; l'impétuosité de la jeunesse ajoutait chez lui à la véhémence du caractère.

Un peintre célèbre se fit reconnaître par une seule ligne, par un seul trait, le trait essentiel de la grâce, suivant Hogarth, la ligne ondoyante que l'on doit regarder comme un des élémens de tout ce qui plaît, de tout ce qui est beau dans les productions de la nature et des arts.

Pourquoi ne démêlerait-on pas quelque chose de propre, des marques d'individualité dans une seule ligne de l'écriture des hommes dont les habitudes intellectuelles et morales ont un grand caractère? On reçoit sans doute l'influence d'une prévention irrésistible dans l'observation physiognomonique des écritures gravées que nous venons de citer. Cependant, pourrait-on n'y pas découvrir une certaine physionomie, quelque chose de personnel? et jamais des gens d'affaires, des procureurs et des huissiers, un commis ou un marchand, offrirent-ils une écriture qui puisse se rapprocher, sous quelques rapports, de ces linéamens que l'histoire a cru devoir conserver comme des monumens littéraires?

On fera sans doute les mêmes remarques sur ce fragment de l'écriture de madame de Sévigné (n° 1). Cette écriture n'a rien de gracieux ni d'aimable, si l'on fait seulement attention au matériel des caractères;

N° 1.

Si ie prens la liberté de demander avec toute linstance possible a uous l honneur de la protection pour Mr le Prezident de Ligny ce n'est pas seulement par l'etroite liaison qui est entre luy et moy par la parenté et par l'amitié, mais parce qu'il en est digne par son merite de la grace que ie uous demande pour luy.

a Paris. 1 mars 1682

J Benigne e de meaux

N° 2.

Monsieur

La plus grande ioie que aie a mon retour en France est l'esperance que ie puis me donner l'honneur de vous veoir que ie souhaite avec toutes les passions du monde.

Labé de Rebs

No 1

vous avés esté sans doute
de la belle et bonne Compagnie qui
estoit Chez le Cardinal de Bonsy,
adieu monsieur, ie ne Change point
dans sur les bonne et Sampbre que
vous ay promise, l'ami de Sempre

No 2

Madame la Princesse ma donné ses
ordres et ie les ai executés le mieux que
iai pu je ne doute point que M le duc du
Maine ne soit affligé car il est assurement
de bon naturel.

maintenon

Gravé par P. Paquet

mais l'observateur physionomiste y découvre nécessairement quelque chose de la négligence sentimentale, de l'abondance gracieuse et de l'abandon tendre et passionné de cette aimable causeuse, qui, tout en racontant des histoires du temps et quelques affaires du ménage, a fait un ouvrage classique, et mérité, sans y songer, le suffrage et l'intérêt de la postérité.

Le fragment ci-joint de l'écriture de madame de Maintenon (n° 2), fait un contraste assez remarquable avec l'écriture de madame de Sévigné. La régularité des mots, la fermeté des traits, l'aplomb de l'ensemble, en sont les principaux caractères, et répondent assez ordinairement à la tranquillité d'une âme plus ambitieuse que sensible, dont la prudence gouverne tous les mouvemens.

Ajoutons que de semblables observations présentent un côté moral, qui en augmente l'intérêt, qui les rend touchantes dans plusieurs circonstances où elles ne se bornent pas à exciter ou à satisfaire une vaine curiosité.

Par des rapprochemens de ce genre, l'admiration presque religieuse que fait naître la vue de l'écriture des hommes célèbres, est éclairée et justifiée; la contemplation des traits tracés par un ami absent, et de l'écriture d'une main chérie que la mort a glacée; cette contemplation devient plus tendre, plus motivée, et l'on conçoit que les émotions d'Héloïse à la vue d'une lettre d'Abélard, pourraient encore être plus vives, plus profondes, se lier du moins, d'une manière plus directe, au sentiment, à la situation morale que devait

révéler cette écriture aimée, ces traits dont toutes les nuances, toutes les altérations avaient peut-être une expression qui trahissait des sentimens désavoués et dissimulés par la sévérité du repentir.

Toute écriture qui nous est bien connue, et à laquelle nous prenons un grand intérêt, a donc nécessairement une liaison quelconque avec le caractère moral; et l'on conçoit aisément qu'un savant, un homme de lettres, ne doivent pas, ne peuvent pas écrire comme un commis, ni une femme dont l'esprit est cultivé, comme une marchande.]

Cependant, pourrait-on objecter, comment supposer cette signification dans l'écriture, qui souvent varie comme la physionomie, suivant les situations et la nature des sentimens de la personne qui écrit?

Nous sommes bien éloignés de nier cette influence; autre est sans doute l'écriture d'un billet à un ami, autre l'écriture d'une lettre à un homme en place, autre celle d'un extrait d'ouvrage, d'un morceau original, d'un manuscrit copié avec soin, ou d'un fragment écrit dans le moment de l'inspiration, et d'un premier jet; autres enfin doivent être l'écriture d'un auteur qui cherche péniblement, et dans une sorte de convulsion, quelques idées brillantes, et celle d'un écrivain qui compose facilement, avec la maturité de conception dont Buffon fait une loi de l'art d'écrire.

Une foule de situations différentes peuvent en outre changer l'écriture et la rendre presque méconnaissable. Parmi les matériaux que je recueille depuis plusieurs années, pour une histoire médicale et philosophique

des maladies de l'esprit humain, et des effets des passions sur les organes, je conserve précieusement deux lettres de la même personne, qui, pour l'écriture et pour le style, diffèrent tellement, que l'on a peine à croire qu'elles puissent avoir été écrites par la même main. L'une de ces lettres annonce l'esprit le plus cultivé et le plus aimable; les caractères matériels sont tracés avec ordre et fermeté. Elle fut écrite dans un moment de calme, et lorsque la personne qui me l'adressait jouissait de la meilleure santé.

L'autre est d'un style plus que négligé, remarquable par le désordre, l'incorrection, même pour l'orthographe; les caractères, qui en sont à peine lisibles, semblent tracés par la main de l'octogénaire le plus faible : elle fut écrite dans un accès d'hypocondrie...

Ces variantes de l'écriture ne peuvent pas être regardées comme des objections; elles prouvent, au contraire, l'influence des situations de l'âme et des habitudes de l'esprit sur la forme des caractères matériels de la pensée; et, si des émotions passagères produisent de semblables effets, on conçoit facilement que la situation intellectuelle ou morale la plus fréquente, doit donner à l'écriture un caractère permanent qu'une situation passagère peut altérer, mais sans l'effacer entièrement, et le rendre tout-à-fait méconnaissable.

L'objection tirée de l'incertitude de la comparaison des écritures en justice, est-elle plus réelle que celle que l'on appuie sur les modifications dépendantes des différentes affections éprouvées au moment où l'on écrit?

J'avouerai sans peine que ce genre de preuve, qui est encore reçu en justice (1), est très fautif, ainsi qu'on l'a souvent remarqué, et qu'il n'est admis qu'avec beaucoup de circonspection, seulement pour confirmer d'autres preuves.

Un grand nombre d'exemples démontrent combien il est incertain. Justinien, qui le restreignit dans sa Novelle 73, avoue qu'il en a reconnu lui-même les inconvéniens, et qu'un contrat d'échange, tenu pour faux par les experts, fut néanmoins reconnu pour véritable par les témoins qui l'avaient signé.

L'écriture du faux Sébastien, qui parut à Venise en 1598, fut trouvée conforme à celle de Sébastien, roi de Portugal, en 1578.

Charters, dont parle Pope, en opposant ses vices honteux aux vertus aimables de Bethel, paya des lettres de change qu'un Français, très adroit faussaire, avait faites et répandues.

Ces différentes méprises, dont il serait facile de multiplier les exemples, prouvent que l'on peut imiter avec beaucoup d'adresse les diverses écritures, faire mentir sa main comme sa bouche ou son visage, sans qu'il soit possible de rien conclure de cet artifice contre la réalité des rapports entre le caractère moral des individus et la forme réelle de leurs écritures. On opposerait aussi inutilement à cette réalité la différence que l'on a souvent remarqué entre l'écriture ordinaire de quelques personnes et l'écriture particulière de leur signature.

(1) Par les ordonnances de 1670 et de 1737.

Écrire son nom est, dans ce cas, une habitude presque automatique, sans aucune liaison avec l'état moral, tandis que l'écriture ordinaire ne peut manquer d'être modifiée par cet état, surtout dans une foule de détails qui manquent à une simple signature.

On a fait ou l'on peut faire plusieurs autres objections à Lavater et à ses partisans, relativement aux indications physiognomoniques qu'ils tirent de la forme de l'écriture.

Non-seulement il y a, comme nous l'avons déjà remarqué, des écritures nationales, mais chaque siècle, chez le même peuple, apporte des changemens, des modes nouvelles d'écriture.

En France, avant Colbert, on écrivait en général assez mal, même dans les bureaux. Aujourd'hui les hommes qui sont dans la force de l'âge, et dont l'esprit a été cultivé, laissent voir dans leur écriture la négligence et l'incorrection, que l'on peut rapporter à la manière d'écrire dans les colléges, et au peu d'importance que l'on attachait alors à l'écriture dans une éducation libérale.

Les hommes plus jeunes, et qui ont été élevés dans les établissemens particuliers d'instruction, écrivent mieux, et ont même un autre genre d'écriture que l'on appelle écriture anglaise, qui est aujourd'hui de mode, et que l'orgueil national a laissé s'établir et pénétrer jusque dans presque toutes les administrations de l'empire.

Les anciens, qui écrivaient presque toujours sur le

genou, devaient avoir un caractère d'écriture modifié par cette habitude.

Nous sommes loin de nier l'effet de toutes ces causes de différence dans les écritures. Mais c'est au milieu de ces diversités, et sans s'y soustraire entièrement, que chaque individu imprime à son écriture, comme à son visage, une expression, un caractère d'individualité, d'autant plus important et plus physiognomonique, que l'esprit a plus de force, et que les habitudes morales et intellectuelles sont plus développées et dominent sur toutes les autres manières d'exister.

Concluons de ces réflexions que l'art de deviner et de connaître les hommes, ou du moins quelques hommes, par leur écriture, se trouve dans les possibles que la raison peut admettre; qu'il existe des rapports entre le caractère moral et l'écriture; que la recherche de ces rapports doit plaire à l'imagination, qu'elle ajoute à l'intérêt de la contemplation d'une écriture célèbre ou chérie, et qu'en se livrant à ce genre d'observation avec beaucoup d'attention et de sagacité, on pourrait enrichir de beaucoup de faits curieux la science physiognomonique.

C'est une carrière où Lavater n'a pas même fait les premiers pas, et qui exigerait à elle seule un observateur très habile.

On regretterait que M***, dont nous avons eu occasion de parler, ne puisse pas être cet observateur, s'il ne s'était pas exclusivement attaché à un sujet d'études d'un plus haut intérêt.

L'expérience qu'il avait acquise lui avait appris qu'il

importait surtout d'arriver à quelques vérités générales, de classer ces vérités, et d'avoir des termes de comparaison.

Lavater fut porté à faire, avec beaucoup de persévérance, ses observations sur la physionomie, après avoir cherché les similitudes de caractères que pouvaient avoir certaines personnes auxquelles il avait découvert une analogie frappante relativement à quelques traits du visage. Il faudrait suivre la même marche dans l'étude physiognomonique des écritures, rassembler, choisir, dans une ou plusieurs correspondances très étendues, toutes les écritures qui se ressemblent le plus, distribuer ainsi un immense recueil par petites collections, et chercher ensuite les rapports que peuvent avoir les personnes dont les lettres ont été réunies.

En procédant de cette manière, nous sommes arrivés à voir qu'il y avait dans les signes écrits, comme dans le caractère moral ou dans la pensée, un certain nombre de types susceptibles d'un grand nombre de modifications. Ainsi, et on pourra aisément s'en convaincre, il y a des écritures qui décèlent l'habitude d'une analyse très subtile, et des recherches métaphysiques, la délicatesse, l'élégance et le goût; d'autres qui manquent rarement d'être associées à la force et à la grâce, à l'abandon facile ou aux efforts sublimes du génie; enfin d'autres qui caractérisent la médiocrité, la recherche, l'esprit d'ordre, les conceptions rapides, la saillie aimable, la finesse et l'esprit naturel, etc., etc.

Une manière d'écrire régulière est toujours l'indication de quelques bonnes qualités.

Le griffonnage illisible des anciens nobles annonçait à la fois une négligence dans l'éducation et un orgueil qui daignait à peine avouer une communication avec des inférieurs.

L'observateur physionomiste ne doit pas confondre ces *chiffres* de l'ignorance et de la vanité avec l'écriture rapide, à peine formée et remplie d'abréviations, dont la multiplicité et l'importance des affaires, la promptitude du coup-d'œil, la rapidité des conceptions, la variété et le nombre des objets, forcent de prendre l'habitude, à la tête du gouvernement ou dans les ministères qui embrassent une vaste administration.

Ecole de médecine de Paris, 24 août 1806.

TROISIÈME PARTIE.

DES ÉTUDES DE LA PHYSIONOMIE.

VUES GÉNÉRALES SUR L'OBJET ET LE PLAN DE CES ÉTUDES, PAR LES ÉDITEURS.

Lorsque les sujets de recherches et d'observations, dont une science quelconque embrasse l'examen, présentent de grandes difficultés, il importe de se préparer long-temps à leur connaissance par des études préliminaires. L'introduction, qui est alors une sorte d'*initiation*, ne doit pas être regardée comme un simple prélude, mais comme une première vue de la science, comme un enseignement préalable et élémentaire.

Dans ces essais, il importe surtout de voir d'abord de loin, par masses, sans détail; de ne s'arrêter qu'aux sommités les plus élevées, aux sites les plus marqués, aux côtés les plus frappans, aux apparences les plus sensibles.

Tel est l'objet que l'on se propose dans ces considérations générales, ces introductions, ces discours préliminaires, ordinairement présentés à l'entrée de chaque science, et dans lesquels la philosophie générale et distributive, montrant la route qu'il faut suivre, invite en même temps à la parcourir par l'énumération éloquente et rapide des découvertes que promet le voyage-

Mais ce premier regard ne suffit pas; on doit, dans un point de vue moins éloigné, mesurer long-temps les sujets de ses études; les voir presque sans dessein, apprendre à les reconnaître, et leur consacrer son regard et ses sens en général, avant d'en occuper fortement sa pensée.

Buffon a donné ce conseil pour l'histoire naturelle. « En se familiarisant, dit-il, avec les objets qu'embrasse cette histoire, en les voyant souvent, et pour ainsi dire sans dessein, ils forment peu à peu des impressions durables, qui bientôt se lient dans notre esprit par des rapports fixes, invariables; et de là nous nous élevons à des vues générales, par lesquelles nous pouvons embrasser à la fois plusieurs objets différens; et c'est alors que l'on est en état d'étudier avec ordre, de réfléchir avec fruit, et de se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles (1). » Nous nous croyons parvenus à ce point dans l'étude si difficile, si délicate, de la physionomie.

En effet, les connaissances que comprend ce genre de savoir, les nombreux dessins, qui sont les moyens de démonstration les plus sûrs, et son langage technique; cette variété de profils, de caricatures, de portraits et de tableaux que l'ouvrage de Lavater présente à la curiosité des lecteurs, forment, d'après le plan que nous avons adopté pour leur distribution, une vaste galerie, divisée en plusieurs parties, qui ne sont pas également accessibles, et qu'il faut parcourir

(1) Discours sur la manière d'étudier l'histoire naturelle.

successivement, si l'on veut faire des progrès réels dans l'étude de la langue et de la science physiognomoniques.

Deux de ces espaces nous sont déjà connus; entrons dans le troisième, qui, plus important que les deux autres, est consacré à la partie essentielle de la science, à la physiognomonie proprement dite, et forme une enceinte où l'on pénétrerait en vain si l'on n'avait pas été préparé et exercé par un séjour un peu long dans le péristyle de ce sanctuaire.

Ces réflexions suffiront sans doute pour expliquer et justifier l'étendue des deux parties précédentes, qui ne sont en quelque sorte qu'une introduction détaillée, l'alphabet et le rudiment de la physiognomonie.

Nous allons maintenant offrir à nos lecteurs les parties plus élevées et plus difficiles de cette science; ses conséquences pratiques, ses applications, ses décisions, que nous réunissons sous le titre d'*Etudes de la Physionomie*.

Avant nous, un écrivain éloquent avait donné ce nom d'*Etudes* à une suite de pensées, d'esquisses et de recherches sur l'harmonie des différentes parties de la nature, entre elles et avec l'homme. Cette dénomination nous a paru heureuse; elle pourrait s'appliquer à presque toutes nos sciences, qui ne sont guère en général que des plans de travaux, des ouvrages à peine commencés, dont les contemporains abandonnent l'exécution ou le complément aux efforts de la postérité. Les Etudes de la Nature et les Etudes de la Physionomie ont d'ailleurs beaucoup d'analogie. Différentes par leur

sujet, elles se rapprochent par le genre de leurs considérations; et l'on dirait que LAVATER et Bernardin de Saint-Pierre se sont entendus pour porter dans l'homme et dans la nature le même esprit de rapprochement; on dirait qu'ils se sont accordés dans le dessein de saisir par leurs recherches une longue suite de rapports et d'harmonies, de rendre ainsi la science plus animée et plus aimable, et d'associer l'art de deviner à celui d'observer; le côté moral au côté physique, l'émotion à la pensée, et trop souvent peut-être l'illusion à l'erreur, les élans de l'enthousiasme ou les témérités de la conjecture à la connaissance des faits, aux résultats de l'expérience et de l'observation.

Remarquons néanmoins que ces rapprochemens, qui, dans les Etudes de la Nature, se rapportent toujours à une idée fausse et systématique, sont fondés dans les Etudes de la Physionomie, et que la relation plus ou moins visible de l'extérieur et de l'intérieur de l'homme porte sur l'observation, tandis que l'imagination seule a pu, dans les Etudes de la Nature, expliquer les effets physiques par des causes morales, rattacher, avec un égoïsme contraire à la philosophie, toute l'économie de l'univers aux intérêts de l'homme, et adopter sans restriction ces causes finales, si justement comparées par Bacon à des vierges condamnées à une triste et éternelle stérilité.

Quoi qu'il en soit, les Etudes de la Physionomie peuvent être regardées, sous plusieurs rapports, comme le *pendant* et la suite des Etudes de la Nature.

Egaré par une fausse théorie, Bernardin de Saint-

Pierre, en cherchant dans l'histoire de la nature des rapports qui n'existaient pas, a saisi plusieurs rapprochemens ingénieux et des relations exactes des harmonies, et une foule de nuances délicates que le regard sévère et réservé de la science n'avait pas aperçues (1).

Conduit par des principes plus philosophiques, LAVATER a voulu trouver dans l'homme ces harmonies

(1) Voici quelques-uns de ces rapprochemens et de ces rapports détachés du Système des causes finales, où ils sont comme ensevelis, cachés, et hors duquel on peut les regarder comme des fragmens d'une physiognomonie générale.

I.

Les rapports des plantes à la géographie nous offrent à la fois un grand ordre, facile à saisir, et une multitude de divisions très agréables à parcourir en détail.

D'abord leurs genres se trouvent divisés comme ceux des animaux, en aériens, en aquatiques et en terrestres. Leurs classes sont réparties aux zones et aux degrés de latitude de chaque zone. Telles sont, au midi, la classe des palmiers, et, au nord, celle des sapins; et leurs espèces, au territoire de chaque zone, à leurs plaines. montagnes, rochers.

II.

On entrevoit par ce plan quel jour la géographie peut répandre sur l'étude de la botanique, et de quelle lumière à son tour la botanique peut éclairer la géographie....

III.

De plus, ces différentes classes de végétaux (les classes formées sur le rapport du climat) nous y présenteraient les degrés d'humidité, de sécheresse, de froid, de chaleur et d'élévation de

que Bernardin de Saint-Pierre a cru découvrir dans la nature. Il a cherché, il a exposé les rapports du moral

chaque territoire, avec une précision à laquelle ne peuvent atteindre les baromètres, les thermomètres et les autres instrumens de notre physique.

IV.

La nature a coordonné aux plantes l'odorat, les bouches, les lèvres, les langues, les mâchoires, les dents, les becs, l'estomac des animaux.

On ne peut pas dire à la vérité que chaque espèce d'animal vive d'une seule espèce de plante; mais on peut se convaincre par l'expérience que chacun d'eux en préfère une à toutes les autres, quand il peut se livrer à son choix. C'est surtout dans la saison où ils font leurs petits qu'on peut remarquer cette préférence; ils se déterminent alors pour la plante qui leur donne à la fois des nourritures, des litières et des abris dans la plus parfaite convenance....

C'est donc dans les nids des animaux que l'on peut reconnaître seulement où ils doivent vivre, le site qu'ils doivent habiter, les alimens qui leur sont propres et les premières leçons d'industrie, d'amour ou de férocité qu'ils reçoivent de leurs parens. Le plan de leur vie est renfermé dans leurs berceaux. Quelque étranges que paraissent ces indications, elles sont celles de la nature, qui semble nous dire que nous reconnaîtrons le caractère de ses enfans, comme le sien propre, dans les fruits de l'amour et dans les soins qu'ils prennent de leur postérité. Souvent elle couvre du même toit une vie végétale et une vie animale, en les liant des mêmes destinées. On les voit ensemble sortir de la même coque, se développer, propager et mourir.

V.

Tout est lié dans la nature. Les faunes, les dryades et les néréides s'y donnent la main. Quel spectacle charmant nous offri-

et du physique, exprimés par la physionomie; la correspondance des deux natures humaines, l'accord de l'esprit ou du cœur avec les traits du visage, genre d'observations et de faits qui ne pouvait sans doute fournir à un tableau régulier et complet dans toutes ses parties, mais à une suite de fragmens, d'essais, d'esquisses, dont le titre d'Études indique bien la nature, et annonce que la physionomie n'est encore qu'une science à peine commencée; qu'elle n'est pas susceptible d'une démonstration rigoureuse, et que la forme sous laquelle il convient mieux de l'exposer, doit indiquer ces caractères. Dans ses vues et ses recherches sur des relations bien plus réelles que les harmonies de la nature, l'éloquent pasteur de Zurich, comme Bernardin de Saint-Pierre, a d'ailleurs forcé peut-être les rapprochemens. Il manque également de mesure dans les conséquences qu'il tire, demande à la nature plus qu'elle ne veut accorder, et trop souvent

rait une zoologie botanique! Que d'harmonies inconnues se refléteraient d'une plante sur un animal!....

Il ne faudrait qu'une plante nouvelle pour attirer de nouveaux oiseaux dans nos bosquets, et des poissons inconnus à l'embouchure de nos fleuves. A la vérité, on a souvent tenté d'élever dans nos parcs des animaux étrangers, en observant même de choisir les espèces dont le climat approchait le plus du nôtre; mais ils y ont bientôt péri, parce que l'on avait oublié de transporter avec eux le végétal qui leur était propre. On les voyait, toujours inquiets, la tête baissée, gratter la terre et lui redemander la nourrice qu'ils avaient perdue. Une herbe eût suffi pour les calmer, en leur rappelant les goûts du premier âge, les vents qui leur étaient connus, la fontaine et les doux ombrages de la patrie, etc., etc.

cherche à la deviner; portant dans sa contemplation cette imagination ardente, cette sensibilité vive, qui expose à l'erreur, à l'enthousiasme, et sans lesquelles cependant il serait bien difficile d'apercevoir ces infiniment petits, ces nuances si délicates, ces phénomènes si fugitifs, si déliés, dont s'occupe L'ART DE CONNAÎTRE LES HOMMES PAR LA PHYSIONOMIE.

Un médecin philosophe a prouvé, dans une dissertation académique, que les erreurs en médecine n'ont pas été sans utilité; que les hypothèses les plus téméraires et les fautes les plus graves ont quelquefois conduit à des résultats dont la science s'est enrichie (1).

(1) Voyez la dissertation de Vandoeveren, publiée sous le titre : *Sermo de erroribus Medicorum suâ utilitate non carentibus*, n° 40.

Vicq-d'Azyr dit, en parlant de l'auteur de cette excellente Dissertation : « M. Vandoeveren y fait voir que les fautes des médecins ont quelquefois conduit à des résultats heureux et inattendus; que les doses excessives de mercure, de quinquina, de camphre, d'opium, données contre toutes les règles de l'art, ont appris à se servir de ces substances avec un nouveau succès. A ces remarques, il joint le tableau des grandes entreprises faites contre la santé des hommes, comme l'histoire offre celles que l'on a publiées contre leur repos. Sous le voile des erreurs, sous le bandeau des préjugés qu'il soulève, il trouve toujours des vérités captives, et il les affranchit en les mettant au grand jour. Il trace la route en marquant ses écueils; il décrit les essais meurtriers, les méthodes systématiques, les pratiques hasardées, les longues expériences de la routine, comme des expériences mémorables, aux dépens du genre humain, et dont il est important que l'on se souvienne pour n'y plus revenir. » (*Voyez* OEuvres de Vicq-

On pourrait étendre cette idée aux autres parties des connaissances humaines. Les erreurs des hommes de génie, tels que Bernardin de Saint-Pierre et Lavater, les théories et les systèmes contre lesquels on a tant déclamé depuis un siècle, s'emparent fortement des esprits, répandent le mouvement et l'activité dans l'empire des sciences, et ont contribué sous plusieurs rapports aux progrès de l'esprit humain. Ajoutons que les hommes à imagination vive, à sensibilité exaltée, font des découvertes que des esprits plus sages n'auraient pas même tentées.

Ce sont, dans les laboratoires consacrés à l'étude de la nature, des instrumens délicats qui se dérangent facilement, mais dont la finesse et la grande susceptibilité font faire des observations qui auraient été impossibles avec des instrumens plus sûrs, mais moins sensibles.

Le titre d'Etudes de la Physionomie, sous lequel nous réunissons la physiognomonie pratique et d'application, appelait les rapprochemens qui viennent d'être exposés.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la carrière que nous avons à montrer dans ces Etudes, et sur le sujet qui doit y fixer notre attention. Offrons en même temps, dans un résumé rapide, le sommaire des deux parties précédentes de l'ouvrage, et lions ainsi nos

d'Azyr, recueillies et publiées avec des notes et un discours sur sa vie et ses ouvrages, par J. Moreau, de la Sarthe; vol. 3e, page 330.)

connaissances à acquérir et nos connaissances acquises, nos espérances et nos souvenirs.

Le premier objet qui devait attirer notre attention et celle de nos lecteurs, c'était LAVATER lui-même. Il était naturel de penser que l'on voudrait le voir avant de le lire ; et nous l'avons montré ; nous avons cherché à le faire connaître sans *le surfaire* en aucune manière, sans effort pour le faire admirer, persuadé que l'exposition simple et négligée de sa vie le ferait mieux apprécier que toute la pompe et les recherches des panégyristes.

Si le but que nous nous sommes proposé a été atteint, nos lecteurs doivent maintenant connaître et aimer LAVATER ; ils l'ont vu, avec ses vertus, ses fautes et ses erreurs, montrant à la fois, et presque en même temps, l'élévation et les faiblesses de l'humanité, faisant lui-même son portrait avec autant de sagacité que de franchise.

Cet homme estimable, que nous n'avons pas craint d'appeler le Fénélon de l'Helvétie, on l'aura suivi, si notre tableau a répondu à nos intentions, dans tous les détails de sa vie littéraire et domestique. Ses ouvrages, et principalement ses chansons helvétiques, sont encore présens à la mémoire. On se rappelle surtout ses essais physiognomoniques, ses progrès dans ce genre de recherches, les anecdotes piquantes qui prouvent la finesse et la sagacité de ses observations; enfin, on a encore dans la mémoire, et peut-être dans le cœur, tout ce qui est plus directement LAVATER; les faits les plus intéressans de sa vie, les traits principaux de son caractère, le développement de ses affections et de son

esprit, sa tolérance si douce, sa sensibilité si vive, *cette âme qui était tout amour et bonté, qui ne fit rien sans amour et bonté;* son courage au milieu des orages révolutionnaires qui désolèrent sa patrie; sa conduite justement comparée à celle de Malesherbes, et les circonstances de sa mort, si touchantes, si exemplaires, et dont il serait impossible de ne pas conserver un éternel souvenir (1).

Le plan que nous avons adopté pour cette nouvelle édition, et un ensemble de vues générales sur la physiognomonie, ont été placés à la suite de notre Notice sur LAVATER.

(1) Je ne puis résister au plaisir de placer ici le fragment d'une lettre que m'écrivit, après avoir lu cette vie de LAVATER, une jeune dame dont le goût et l'esprit égalent les grâces et la beauté.

«... MON AMI, parlons de LAVATER. Il faut que vous me laissiez faire des réflexions dont je n'ai pu me défendre en lisant votre Notice. Qu'il est bon ce LAVATER! On peut ne pas adopter son opinion, on peut au moins douter de l'utilité de son système; il est impossible de n'être pas touché de sa bonne foi et de l'excellence de ses intentions; il est impossible de n'être pas attendri par cet esprit de charité, par cette philanthropie éminente qui respire dans tous ses ouvrages. L'exaltation de l'esprit peut laisser froid, l'exaltation du cœur échauffe toujours. Son ton est toujours celui de l'enthousiasme; son style est plein de chaleur, mais d'une chaleur qui vient du cœur et qui va au cœur, etc., etc.

» LAVATER a une bienveillance générale, une indulgence qui lui donne un accent particulier. On sent les mouvemens de son âme dans son style, et cette âme est si aimante, si tendre, qu'on aime l'auteur avant d'avoir jugé ses ouvrages.... »

(*Note de l'un des éditeurs.*)

Ce plan, dans lequel nous avons cherché à enchaîner, d'une manière philosophique, les différentes parties de l'art de connaître les hommes par la physionomie, n'a pas été borné à une simple table, à un froid et stérile sommaire; nous avons donné plus d'étendue et de développement à nos indications. Nous avons même jeté quelques esquisses dans notre cadre; nous avons essayé surtout de motiver le rapprochement des matériaux qui ont été réunis, ou les additions et les supplémens employés pour combler les vides que LAVATER avait laissés dans plusieurs parties de son travail; enfin, à l'exposition rapide et animée des différens objets que comprennent les recherches sur les physionomies, nous avons joint des réflexions sur la place que ces recherches doivent occuper dans le tableau des connaissances humaines; leurs rapports avec les diverses branches de la littérature et des arts, où dominent les richesses de l'imagination et l'imitation de la nature vivante et passionnée.

Si l'on a donné quelque attention à ces vues préliminaires, on a dû se faire une idée générale de la physiognomonie, et voir comment doivent s'enchaîner ses différentes parties pour former une véritable science, ou du moins un recueil méthodique de faits et d'observations.

Fontenelle a dit, en parlant de la chimie, en 1732: « Quoiqu'on l'eût déjà tirée des ténèbres mystérieuses où elle se retranchait anciennement, et d'où elle se portait pour une science unique, qui dédaignait toute communication avec les autres, il semblait qu'elle ne

se rangeait pas bien encore sous les lois générales de la physique, et qu'elle voulait eonserver quelques droits et quelques priviléges partieuliers. Mais Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une simple physique elaire et intelligible. »

La physiognomonie était sûrement dans des ténèbres non moins épaisses, et dans un isolement aussi absolu, lorsque Lavater s'en empara et l'établit sur une nouvelle masse de faits et de reeherehes. Nous n'osons pas avaneer qu'il l'ait réduite à n'être qu'une simple physique elaire et intelligible; mais nous n'avons rien négligé pour la rapproeher de eette disposition, par une distribution analytique des matériaux que Lavater avait négligé de rassembler avee eette méthode et cet ordre sans lesquels il n'existe pas de véritable seienee.

En faisant eonnaître cet ordre, cet enehaînement, nous avons eherehé à nous rapproeher de la méthode employée par Baeon dans de semblables énumérations. « On sait, dit un de nos philosophes modernes les plus éloquens, que l'illustre ehaneelier, dans ses plans, ses esquisses, ses eonseils et ses projets de restauration, ne ressemble pas à ees statues qui, sur le bord des chemins, indiquent du bout du doigt aux voyageurs eelui qu'ils doivent suivre....; en ouvrant une route il y entre; il fait les premiers pas et les plus diffieiles; il parle aux voyageurs qu'il guide, et, en se séparant d'eux, il leur enseigne eomment ils doivent mareher lorsqu'il ne sera plus à leur tête. » Tous nos efforts ont été employés pour nous rapproeher de eette grande et large manière, dans notre Discours préliminaire, où

rien n'a été négligé pour offrir tous les points de vue de la physiognomonie.

Après avoir essayé de jeter nous-mêmes un coup d'œil rapide sur l'ensemble de la physiognomonie, nous avons rapproché sous un même titre, et dans la première partie de notre édition, les considérations générales que LAVATER avait disséminées dans son grand ouvrage, et mêlées à ses observations. La science et l'art ne sont pas encore exposés dans cette première partie, mais on y prépare les lecteurs; les sujets les plus importans, les questions les plus philosophiques y sont traités. On y voit d'abord comment LAVATER a fait ses premières observations; ce qu'il faut penser et savoir de la nature de l'homme et de la beauté de la forme humaine relativement à la physionomie; du degré de certitude de ce genre de savoir, des préjugés qui lui sont opposés, des autorités qui lui sont favorables, de ses inconvéniens et de ses avantages; des difficultés de son étude, des objections qu'on lui a si souvent opposées, des prétendues méprises du physionomiste, enfin des rapports de la physiognomonie avec les sentimens les plus généreux, les affections les plus aimantes et les plus douces.

Un grand nombre de vignettes et de dessins, cités comme exemples, et correspondant à des interprétations physiognomoniques, sont mêlées, comme on l'a vu, à ces belles considérations; en sorte que, même dans cette introduction, LAVATER parle à la fois aux sens et à l'esprit, instruit la vue par la vue, fait du dessin un véritable langage, et vous conduit dans une

galerie au bout de laquelle on est étonné de la sagacité que l'on a acquise, et du nouveau point de vue sous lequel se présentent dans la société les différentes personnes dont on observe les figures.

On a sans doute été frappé de la même manière de procéder et des mêmes avantages de l'association du langage écrit et de la langue pittoresque, dans la seconde partie, essentiellement consacrée à l'exposition des principes de la physiognomonie.

C'est là que, sans chercher encore à révéler les mystères et les résultats de l'Art de connaître les hommes par la physionomie, on a multiplié, presque sans dessein, ou du moins avec la seule intention de former l'œil à ce genre d'observation, les profils, les portraits de toute espèce, les dessins isolés des formes les plus significatives du front, des sourcils, des yeux, du nez, de la bouche, enfin de toutes les parties dont le jeu et l'action constituent le mouvement, le langage de la physionomie.

Les règles de physiognomonie qui terminent cette seconde partie, et qui conduisent directement à l'art, à la pratique, aux applications, ne peuvent trop attirer l'attention des lecteurs; c'est le résultat de la longue série des recherches de Lavater, une espèce de retour sur la carrière qu'il a parcourue, et dont il signale les points les plus intéressans, ou du moins les plus instructifs, et d'où l'on peut mieux s'élever à l'expérience et aux applications.

Telle est la marche qui, d'après le plan que nous avons adopté, conduit, par les notions tirées de la

science, aux procédés de l'art, à la connaissance des nuances et des caractères qu'embrassent les Etudes de la physionomie.

Ici peut-être vont s'élever des doutes, ou même des objections que n'a pas fait naître la partie spéculative de la physiognomonie.

Il en est de cette science comme de la médecine : les hommes de toutes les classes de la société en disent beaucoup de mal, mais y croient ; s'en occupent par faiblesse ou par curiosité, en parlent sans la savoir, et préfèrent des théories populaires, ou l'empirisme le plus aveugle, aux résultats lumineux et méthodiques de l'observation. Il y a cependant cette différence que, dans ce qui tient à la physiognomonie, le sentiment, une sympathie secrète, une espèce d'instinct moral, suppléent jusqu'à un certain point au savoir et à l'expérience, se fortifient, et deviennent plus sûrs par l'habitude. Quelques hommes ont même naturellement un tact si délié, une sensibilité si vive, qu'ils se trompent rarement dans leurs premiers jugemens physiognomoniques, et qu'ils se repentent ordinairement de n'avoir pas obéi à cette impulsion soudaine de l'antipathie ou de l'attraction.

C'est par un effet de cet instinct physiognomonique que se forment ces attachemens subits et passionnés ; cet amour par sympathie, que la beauté seule ne fait pas naître, et qui dépend toujours d'un coup d'œil assez pénétrant pour démêler tout à coup, et comme dans une révélation du sentiment, les signes des qualités les plus aimables.

Il y a en outre des professions où les occasions de développer le tact et la sensibilité physiognomoniques sont plus nombreuses : celle du peintre, du comédien, du prêtre, sont de ce nombre. D'autres professions, moins libérales, et qui n'exigent même aucune culture de l'esprit, tendent également à développer, du moins sous certains rapports, le tact physiognomonique : telles sont celles d'espion, de geôlier, de recruteur, de cavalier de maréchaussée, de courtisane, etc., etc. Il y a en outre d'autres états, d'autres professions, dont l'exercice est une sorte de physiognomonie en action, et qui exigent et font acquérir une grande habileté dans l'interprétation des traits du visage et dans la découverte des traces et des empreintes caractéristiques des passions habituelles et dominantes : on peut citer ici comme exemple la médecine pratique.

En effet, le médecin distingué et familiarisé autant qu'il doit l'être avec l'observation des mouvemens du cœur humain, ne remarque pas seulement les indications variées de l'état des forces vitales, les symptômes des maladies, il saisit aussi les caractères du tempérament, les vestiges de toutes les habitudes et de toutes les affections qui peuvent modifier la constitution physique ; il s'accoutume insensiblement à découvrir beaucoup d'autres nuances plus ou moins significatives, et devient sans effort, et même presque sans dessein, un très habile physionomiste, surtout si la nature l'a doué de cette perspicacité presque *instinctuelle*, sans laquelle il est difficile de devenir jamais un *grand praticien*.

La Chambre, premier médecin de Louis XIII, fut,

comme on sait, un très habile physionomiste. Sa pénétration le rendit souvent utile au roi, qui le consultait, et qui se décida souvent d'après ses observations. Que je plains sa majesté ! dit le célèbre physionomiste en mourant, que de mauvais choix elle va faire désormais !

D'autres médecins, sans s'être consacrés d'une manière spéciale à la physiognomonie, ont souvent étonné par l'exactitude et la rapidité des jugemens qu'ils ont portés d'après l'inspection des traits du visage. Ant. Petit fut de ce nombre. M. V***, alors simple élève, et aujourd'hui l'un de nos peintres les plus célèbres, se trouvant un jour à la consultation du célèbre docteur, en fut aussitôt distingué et prié d'attendre. Lorsque la foule fut écoulée : Je reviens à vous, dit M. Petit. Votre physionomie m'a frappé ; veuillez m'éclaircir un doute : n'êtes-vous pas artiste? n'aimez-vous pas du moins les beaux-arts? J'ai cru entrevoir dans votre air, dans votre physionomie, que vous étiez peintre.

M. V*** avoua qu'en effet il cultivait la peinture, et qu'il avait le projet d'en faire sa profession. Il exposa ensuite le motif de sa visite, et fut aussi satisfait du médecin qu'il avait été étonné par le physionomiste.

Les gens d'affaires, les juges, les diplomates, les courtisans, les ministres, ont aussi des occasions fréquentes de perfectionner le tact physiognomonique, et un grand intérêt à profiter de ces occasions. Placé dans de semblables circonstances, M. Necker avoue qu'il chercha à reconnaître s'il était vrai que l'on pût, à des signes rapides, se former une première idée des hommes.

Il attachait surtout une grande importance à la manière de parler, à la lenteur ou à la volubilité du discours, à la circonspection naturelle du maintien, à la gravité contrefaite qui sert de masque à la médiocrité, etc., etc.

On nous a assuré que M. le comte de Bernstorff, ministre à la cour de Danemarck, élève et ami de Lavater, avait porté beaucoup plus loin que M. Necker cette pénétration rapide, ce jugement physiognomonique des hommes qui assiégent les grands avec des masques et des projets si variés et si différens.

On est porté à supposer une intelligence encore plus grande, une connaissance bien plus étendue de la langue des physionomies, dans le chef d'un empire, qui voit tout par lui-même, que des préventions et des illusions de tout genre assiégent sans cesse, que des intérêts opposés sollicitent, et qui, ne pouvant manier ni interroger avec détail les instrumens qu'il emploie, n'a souvent qu'un coup d'œil pour les apprécier et pour savoir ce qu'il doit attendre ou craindre de leur force ou de leur faiblesse, et des diverses qualités nécessaires à ses vues et au bien de l'état.

« Il faudrait, dit Marc-Aurèle, que l'œil du prince pût embrasser ce qui est à des distances immenses de lui, et que tous les lieux de son empire fussent rassemblés en un seul point, sous son regard ; il faudrait que son oreille pût être frappée à la fois de tous les gémissemens, de toutes les plaintes, de tous les cris de ses sujets ; il faudrait que sa force fût aussi prompte que sa volonté, pour détruire et combattre toutes les forces

qui luttent contre le bien général. . . . . »

« Marc-Aurèle, entre la vérité et toi, il y aura continuellement des fleuves, des montagnes, des mers. Souvent tu n'en seras séparé que par ton palais, et elle ne parviendra point jusqu'à toi. Tu emprunteras des secours ; mais ces secours ne seront qu'un remède imparfait à ta faiblesse. L'action confiée à des bras étrangers, ou se ralentit, ou se précipite, ou change de direction ; rien ne s'exécute comme le prince l'a conçu, rien ne lui est dit comme il l'aurait vu lui-même ; on exagère le bien, on diminue le mal, on justifie le crime, et le prince, toujours trompé, exposé à l'infidélité ou à l'erreur de tous ceux qu'il a chargés de voir et d'entendre, se trouve continuellement placé entre l'impuissance de connaître et la nécessité d'agir (1). »

Qui pourrait triompher de ces difficultés? Une âme forte et élevée, sans doute ; un esprit qui s'applique à tout, un génie qui voit d'en haut et embrasse le plus vaste horizon. Mais le génie lui-même, l'âme forte, l'esprit supérieur, ne suffiraient pas si une connaissance expérimentale des hommes, une grande disposition à la sympathie ou à la répulsion, un regard pénétrant, un tact physiognomonique naturel ou acquis, ne contribuaient pas à dissiper cette foule d'illusions, d'artifices, de perfidies, qui assiégent un souverain, et font du trône le poste le plus difficile et le plus périlleux de l'empire.

Tous les hommes, et quelques hommes en particu-

(1) *Voy.* Thomas, Eloge de Marc-Aurèle.

lier, ont donc le plus grand intérêt à être plus ou moins physionomistes, le sont même par empirisme, parlent ou entendent la langue physiognomonique à leur insu; en sorte que l'on pourrait dire que LAVATER n'a fait que travailler sur un canevas qui est entre les mains de tout le monde, et rectifier, étendre ou perfectionner des observations que l'on fait tous les jours dans la société.

Vouloir négliger ses principes, et en contester l'utilité, ne serait-ce pas prétendre que les Lois et les Préceptes de Quintilien, et le Livre de l'Orateur, par Cicéron, sont des ouvrages superflus et frivoles, parce qu'il y a des hommes qui sont naturellement éloquens, et que tout homme parle bien lorsqu'il est vivement inspiré par ses passions?

Ici, comme dans tous les autres cas, il faut distinguer l'art de la science, et voir que, si l'un a précédé l'autre, il doit en recevoir ensuite des moyens de perfectionnement et de progrès, une marche plus sûre, des applications plus étendues et plus variées (1).

L'art physiognomonique, nous l'avouerons, n'a pas encore reçu tous les perfectionnemens dont il est susceptible par cette réaction de la science; et il reste encore sans doute beaucoup à désirer sous ce rapport. Nous sommes loin d'une démonstration rigoureuse; les

(1) Personne n'a fait avec plus de soin, et d'une manière aussi heureuse, cette distinction de l'art et de la science, que M. *de Tracy*. Voyez l'excellent Discours préliminaire de sa Logique, dans lequel il expose les vues les plus importantes relativement à cette distinction.

mécomptes, l'erreur, sont voisins de quelques vérités générales, les entourent, rendent la prudence et la circonspection indispensables.

Voici, en les présentant de la manière la plus générale, les principales divisions qui comprennent les objets sur lesquels nous allons successivement nous arrêter, avec cette direction d'esprit et ce doute philosophique que LAVATER n'a pas toujours eu, et qu'il est si difficile de conserver dans une étude qui met tous les ressorts de la sympathie et de la curiosité en mouvement, qui excite l'imagination des plus sages, et séduit le jugement par tous les genres de pressentiment et de prévention.

On a réuni dans une Etude séparée la partie positive de la science, l'histoire des principales différences physiques qui modifient et caractérisent le visage, l'anatomie et la physiologie de la face, considérées relativement à la physiognomonie, et dans leurs rapports avec les beaux-arts. . . . . . .

Les empreintes les plus marquées des habitudes morales, le masque hideux du crime et de la débauche, tous les genres de caricature et d'exagération, sont aussi classés dans les Etudes particulières, et présentent également des traits faciles à reconnaître, et des observations sans difficulté.

Une Etude entière, et une *Etude* qui offre le dessin assez avancé d'un grand tableau, est consacrée à la physionomie en mouvement, aux caractères des passions, dont nous avons essayé d'offrir une nouvelle analyse et une distribution philosophique, fondée sur

la nature de leurs effets et de leurs symptômes (1).

D'autres Etudes, où l'art du peintre devient de plus en plus difficile, ont pour objet les variétés les plus remarquables des physionomies intellectuelles et des physionomies morales; elles offrent, rapprochées et réunies dans une série de portraits et d'interprétations correspondantes, les signes extérieurs des diverses qualités de la direction du cœur et de l'esprit, et, par la réunion d'un grand nombre d'exemples du même genre, familiarisent avec l'observation des nuances les plus délicates du caractère moral, que révèle la physionomie.

La physiognomonie comparée, l'exposition et la critique du système de *Gall*, les physionomies idéales et l'analyse physiologique de la beauté, les rapports de la physiognomonie avec les beaux-arts, etc., appartiennent à d'autres Etudes, y sont exposés, et, d'après notre plan, forment, avec les Etudes précédentes, un traité de physiologie appliqué aux beaux-arts et aux sciences morales.

Nous rappelons à peine ces divers objets, qui sont exposés avec détail dans notre Discours préliminaire, dont ces considérations doivent être regardées comme la suite et le complément.

Ecole de médecine de Paris, 26 juillet 1806.

(1) *Voy.* notre Discours préliminaire, tom. I, pag. 9.

ÉTUDE PREMIÈRE.

QUELQUES VUES GÉNÉRALES SUR LA PHYSIONOMIE ET SUR L'HARMONIE ENTRE LA BEAUTÉ MORALE ET LA BEAUTÉ PHYSIQUE.

I.

DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME, ET DE SES LIMITES.

Voici quel est mon sentiment sur cette importante question : l'homme est libre dans le monde comme l'oiseau dans sa cage ; il a un cercle d'activité et de sensibilité au-delà duquel il ne peut s'élancer. De même que le corps humain a des contours qui le terminent, chaque esprit a sa sphère dans laquelle il se meut ; mais cette sphère est invariablement déterminée.

Avoir attribué à la seule éducation le pouvoir de former et de réformer l'homme, est un *des péchés irrémissibles* qu'Helvétius a commis contre la raison et l'expérience. Peut-être n'a-t-on pas soutenu de proposition plus révoltante dans ce siècle philosophique. Qui pourrait nier qu'avec certaines têtes, certaines figures, on est naturellement capable ou incapable d'éprouver tels sentimens, d'acquérir tels talens, tel genre d'activité ? Je dis incapable, parce que la capacité est bornée à un point qui la rend nulle. Vouloir contraindre un homme à penser, à sentir comme moi, ce serait exiger que son front et son nez prissent la forme des miens ; ce serait dire à l'aigle : Soyez lent comme la tortue ; et à la tortue : Imitez la vitesse de l'aigle (A).

Admirez la philosophie de nos Luciens modernes! Ils prétendent que, semblable à un soldat qui perd son individualité sous les coups de canne de l'officier qui le commande, pour régler ses mouvemens sur ceux de son voisin ou de son chef de file, on suive pas à pas, soumis à leur discipline, la marche qu'ils voudront prescrire. La vraie connaissance de l'homme, l'étude physiognomonique, peut seule abolir cette tyrannie, la plus insupportable de toutes. Chaque homme ne peut que ce dont il est capable, et ne peut être que ce qu'il est. Il peut s'élever jusqu'à un certain degré; mais il ne saurait le franchir, y allât-il de sa vie. Chaque homme doit être mesuré d'après ses propres forces. La question n'est pas de savoir ce que nous ferions à sa place, mais ce qu'il est capable de faire en vertu des facultés dont il est doué; ce qu'on peut attendre de lui dans les circonstances où il se trouve. O hommes! enfans d'un même père! quand serez-vous des juges équitables de vos frères? quand cesserez-vous d'exiger de l'homme sensible les connaissances abstraites qui n'appartiennent qu'au penseur profond, et de celui-ci la chaleur du sentiment? C'est chercher des poires sur un pommier, ou vouloir que la vigne produise des pommes. De même que l'homme ne saurait atteindre à la perfection de l'ange, quand il en aurait l'ambition, de même chaque individu de l'espèce humaine a sa personnalité; et il lui est aussi impossible de s'identifier avec un autre homme que d'être un ange. Si je ne me connaissais point par sentiment et par expérience, et que je vinsse à rencontrer un visage tel que le mien,

je dirais d'abord avec une entière conviction, « Que jamais les circonstances ni l'éducation ne pourraient unir à cette forme le courage intrépide d'un Charles XII, ou l'esprit algébrique d'un Euler, ou le génie classificateur d'un Linné, tant que le front et le nez conserveront la structure et le dessin qui leur sont propres. » Je suis libre dans mon domaine, maître d'agir dans ma sphère selon ma volonté. Si je n'ai reçu qu'un seul talent, on ne peut pas exiger de moi autant que d'un autre qui en a reçu deux; mais il ne tient qu'à moi d'employer bien ou mal celui qui m'est échu. Une certaine mesure de facultés m'a été donnée en partage; je puis m'en servir, l'augmenter par l'emploi, la diminuer par l'inaction, et la perdre totalement si j'en abuse; mais je ne pourrai jamais exécuter, avec cette mesure déterminée, ce qu'on pourrait faire avec une portion double de ces facultés employées de la même manière. A force d'application, on parvient à égaler un homme à talens qui se néglige; et, avec beaucoup de talent, on se rapproche du génie qui n'a pas eu l'occasion et le moyen de se développer; ou plutôt l'application semble s'élever au niveau du talent, et le talent au niveau du génie; mais jamais l'application ne créera le talent et le génie. Chacun doit rester ce qu'il est; seulement il peut, jusqu'à un certain point, se perfectionner, s'étendre, se développer. Chaque individu est maître et souverain; mais il ne l'est que dans l'enceinte de son domaine, grand ou petit : il peut cultiver son champ de manière que les revenus en soient égaux à ceux d'une terre plus grande du double dont on

néglige la culture; mais il n'est pas en son pouvoir d'agrandir son terrain, à moins que le propriétaire ne lui donne à défricher celui de son voisin. Une juste idée de la liberté de l'homme et des bornes qui la restreignent, est bien propre à nous rendre humbles et courageux, modestes et actifs. *Jusqu'ici, et point au-delà, mais jusqu'ici!* c'est la voix de Dieu, c'est la vérité et la physiognomonie qui nous adressent ce langage, elles disent à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre: *Sois ce que tu es, et deviens ce que tu peux.*

Chaque physionomie, chaque caractère est susceptible des plus grandes altérations; mais ces changemens sont déterminés de telle ou telle manière. Chaque homme a un grand cercle d'activité, et se trouve maître d'un champ qu'il peut ensemencer selon la nature du terroir. Mais il ne peut y jeter d'autre semence que celle qui lui a été donnée, ni cultiver un autre terrain que celui où il se voit placé.

Dans la grande maison de Dieu, il y a différentes sortes de vases, qui tous annoncent la gloire du maître; les uns sont d'or, les autres d'argent, plusieurs sont de bois; chacun a son usage, son utilité; ils sont tous également dignes du Dieu qui les a créés; ils sont tous des instrumens en sa main, des pensées, des révélations du Très-Haut, des empreintes de sa force et de sa sagesse; mais la nature des vases ne change point; elle reste ce qu'elle est. Le vase d'or peut se ternir s'il n'est point employé, mais il sera toujours d'un métal précieux; le vase de bois peut devenir plus utile que le vase d'or, et n'en sera pas moins un vase de bois. Il

n'est point d'éducation, point d'étude, point d'effort qui puisse nous donner une autre nature. Il y aurait de la folie à vouloir tirer du violon les sons de la flûte, ou d'une trompette le bruit du tambour. Il est cependant vrai qu'un violon accordé d'une certaine manière, et sous les doigts de tel musicien, rendra des sons infiniment variés, mais jamais ce ne seront des sons de flûte; de même que le tambour n'imitera point les fanfares des trompettes, quoiqu'on puisse le frapper en tant de manières différentes.

NOTE.

(A) *Page* 162. Lavater, entraîné par son opinion favorite, accorde trop peut-être aux prédispositions qu'il croyait deviner, et à l'influence de l'organisation. Le reproche qu'il adresse à Helvétius est d'ailleurs trop amer pour n'être pas injuste, pour ne pas exiger de notre part quelques réflexions.

Helvétius a voulu, à la vérité, expliquer l'inégalité des esprits par l'effet des causes extérieures; et, refusant tout, ou du moins presque tout à la nature, pour accorder tout à l'éducation des hommes et des choses, il a pensé qu'avec une organisation donnée, on pouvait être indifféremment un grand poète, un savant distingué ou un philosophe profond. Sans doute cette opinion n'est pas fondée; elle est contraire à tout ce que nous apprend l'observation des rapports du physique et du moral de l'homme; et, pour en sentir l'insuffisance, il ne faut avoir que quelques notions de physiologie, ou interroger les personnes qui se sont occupées d'une manière pratique de l'éducation. L'influence des aptitudes est aussi réelle, aussi positive que celle des penchans. Il existe malheureusement des constitutions, des modes d'organisation qui s'allient aussi difficilement avec la pratique de la vertu qu'avec l'exercice de la pensée, et que toute la puissance de l'éducation calculée et éventuelle ne saurait changer.

D'une autre part, avouons qu'Helvétius, voulant développer et appuyer son paradoxe, a mieux fait sentir le pouvoir des causes accidentelles sur la culture et la direction des esprits; que nul autre système avant le sien n'avait mieux fait voir ce que peut l'habitude et une première impulsion forte dans l'exercice de la pensée.

Ce système vous laisse bien convaincu que les chances de la supériorité intellectuelle ne sont pas aussi rares qu'on le croit; que l'occasion doit faire aussi bien le héros, ou l'homme de génie, que le *larron* ou l'ignorant; et que l'organe pensant peut être cultivé avec autant de succès, pour faire un poète ou un philosophe, que

les jambes ou la main pour faire un danseur fameux ou un organiste habile.

Il y a des erreurs qui cachent la vérité, qui l'enveloppent de leur ombre ; l'*erreur* d'Helvétius est d'une autre nature : on pourrait dire qu'elle est féconde ; et elle tient à tant de vérités de détail, elle a fait rapprocher avec intérêt des faits si curieux, qu'il serait injuste de la placer parmi celles qui ont retardé les progrès de l'esprit humain.

II.

EXERCICES PHYSIOGNOMONIQUES RELATIFS A L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

Quelques exemples serviront à éclaircir ce que je viens d'avancer touchant la liberté de l'esprit humain et les bornes qui la restreignent. Il y a des visages qui semblent n'annoncer qu'une seule destination, qu'un certain genre d'activité. Tels hommes, dans l'enceinte de leur sphère, sont des héros, et ne sont plus rien dès qu'ils en sortent. De même certains visages caractérisent certaines espèces de sensations; ils en ont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le *monopole*, tandis qu'ils semblent dénués d'organes pour toutes les autres manières de sentir.

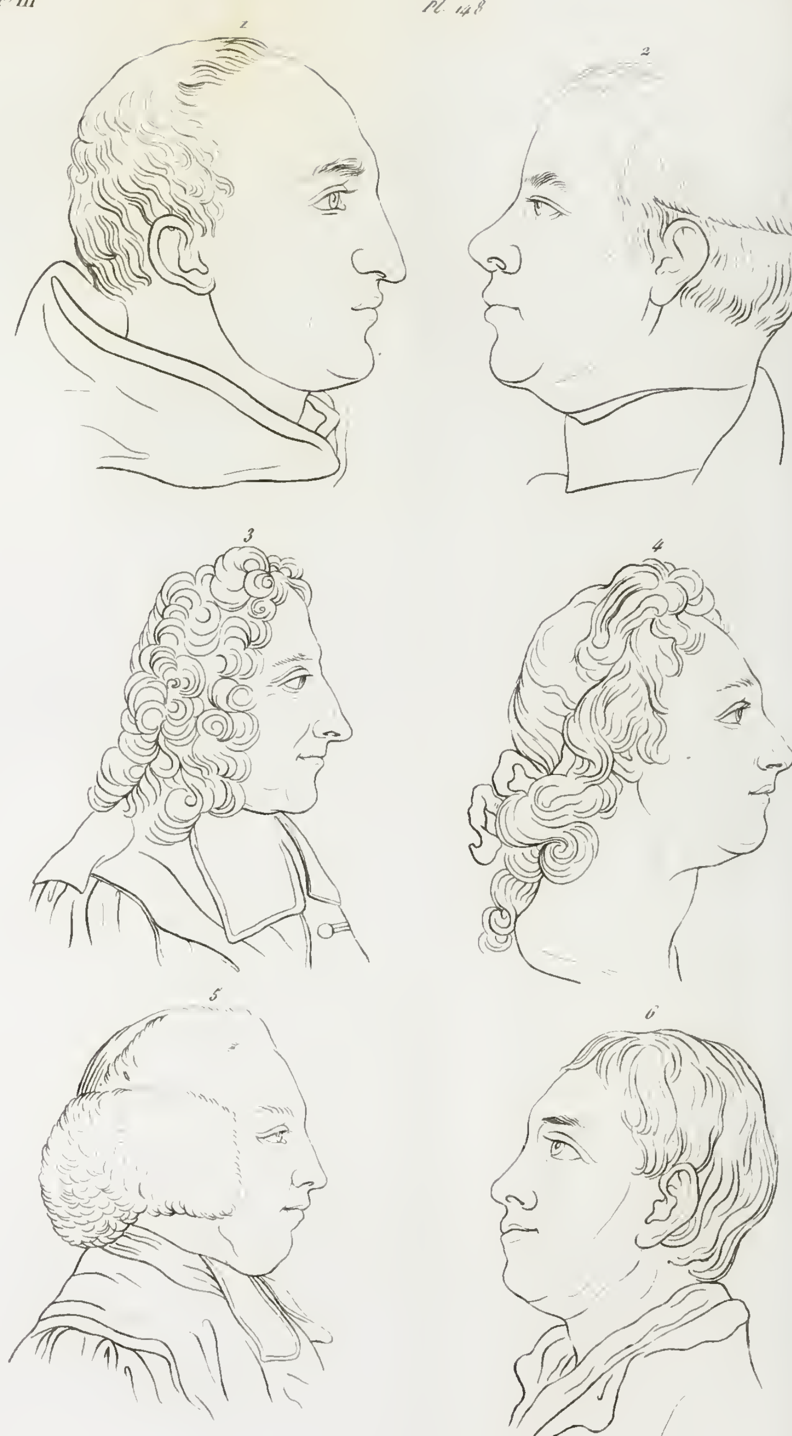
Je vais mettre sous les yeux du lecteur les portraits de quelques personnes très différentes les unes des autres par leurs caractères et leurs dispositions naturelles. Chacune, par sa forme et ses traits solides, est reléguée dans un cercle particulier, où elle peut exercer une mesure de liberté et de force, et hors duquel elle ne peut exécuter rien d'important.

Commençons par le portrait d'un poète, mort il n'y a pas long-temps, et dont les ouvrages sont dans le genre gracieux. Cette forme du visage, si elle n'exclut pas toute méditation profonde et abstraite, la rend au

moins difficile. Les productions poétiques de l'original auront de l'élégance et de la noblesse, mais il ne pourra s'élever jusqu'au sublime, ni devenir un profond métaphysicien.

147.




1
2
3
4
5
6

Ce serait une grande présomption, et en même temps la prétention la plus ridicule, que de vouloir déterminer tout ce que ces têtes sont capables ou incapables d'exécuter. Aussi je me contente d'indiquer et de soumettre à l'examen des lecteurs ce qu'on y découvre de bien déterminé après des observations réitérées.

1. Son âme est plus grande et plus libre que celle de chacune des cinq autres; c'est celui encore qui a le plus de mémoire. Son œil est formé et dessiné de telle manière, qu'il lui est plus facile qu'aux autres de saisir les objets et d'en conserver l'impression.

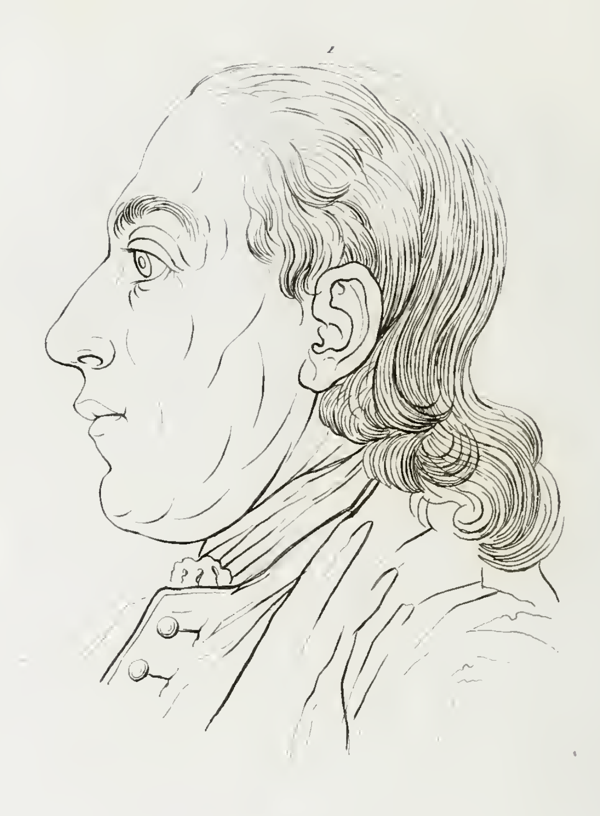
2. Il n'adopte pas aussi facilement une opinion que celui dont nous venons de parler, et ne s'y attache pas aussi opiniâtrément que 3. Ce dernier est surtout remarquable par sa froideur. 2 n'est guère susceptible de tendresse que dans ses momens de dévotion; mais il est incapable de ce qu'on appelle proprement fausseté.

4. Il ne se borne pas à calculer, abstraire, classer; a du goût pour les plaisirs sensuels; il aime plus que les cinq autres; il est susceptible de tous les genres et de tous les degrés d'amour, depuis la spiritualité la plus raffinée jusqu'à la sensualité la plus grossière; il est très vraisemblable qu'il s'arrêtera au milieu de ces deux extrêmes.

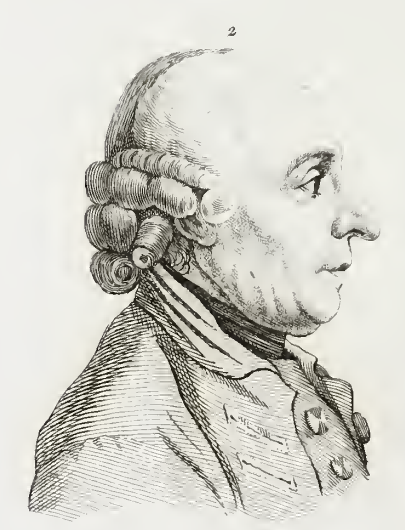
5. Il restera probablement dans une sphère moyenne d'activité; pourra descendre de la prudence à la timidité, mais non s'élever jusqu'à l'héroïsme.

6. C'est un visage à talent, si je puis m'exprimer ainsi. Il voit clairement les objets, mais sans trop les approfondir; et la haute métaphysique semble n'être point de son ressort. Prompt à recevoir des idées à la fois sensuelles et morales, il s'en nourrit, il en fait ses délices.

1



2



Je vois dans ce profil, n° 1, un homme qui examine les objets à tête reposée; fidèle imitateur et patient dans l'exécution, mais incapable de créer comme de détruire de son propre mouvement; en un mot, il est relégué dans le cercle d'une paisible docilité. Il pourra être gai, mais la grande joie n'est pas faite pour son âme. La tranquillité dont il jouit en imitant, et l'approbation d'autrui lui suffisent; ses désirs et ses efforts ne vont point au-delà.

2. Ce profil a beaucoup de rapport avec celui qui précède; seulement il annonce un plus haut degré d'intelligence et d'activité. C'est l'amour de l'ordre personnifié, un esprit méthodique fait pour classer, ordonner, abstraire, analyser. Il sera ferme par fidélité, mais non fidèle par fermeté. Un ouvrage ne saurait l'affecter à moins d'être clair, méthodique, complet dans son ensemble; et lui-même ne pourra se distinguer que par ces caractères. Vous aurez beau l'encourager, l'exciter à devenir poète, lui faire lire toutes les théories et tous les chefs-d'œuvre de l'art, jamais il ne s'élèvera jusqu'à l'invention poétique, jamais il ne franchira les bornes étroites d'une ponctualité scrupuleuse.

Parmi ces visages, il n'en est aucun, dans les sept premiers, qui promette une pénétration philosophique, pas même le 5, quoiqu'il ne soit pas dépourvu d'intelligence.

Le front, les yeux et la bouche du premier visage, annoncent la faculté de saisir rapidement et d'approfondir les objets, mais non celle d'analyser les idées; il est capable d'agir avec noblesse, et agira ainsi dans certains momens.

Le 2 indique le goût de la sensualité et des scènes grossières.

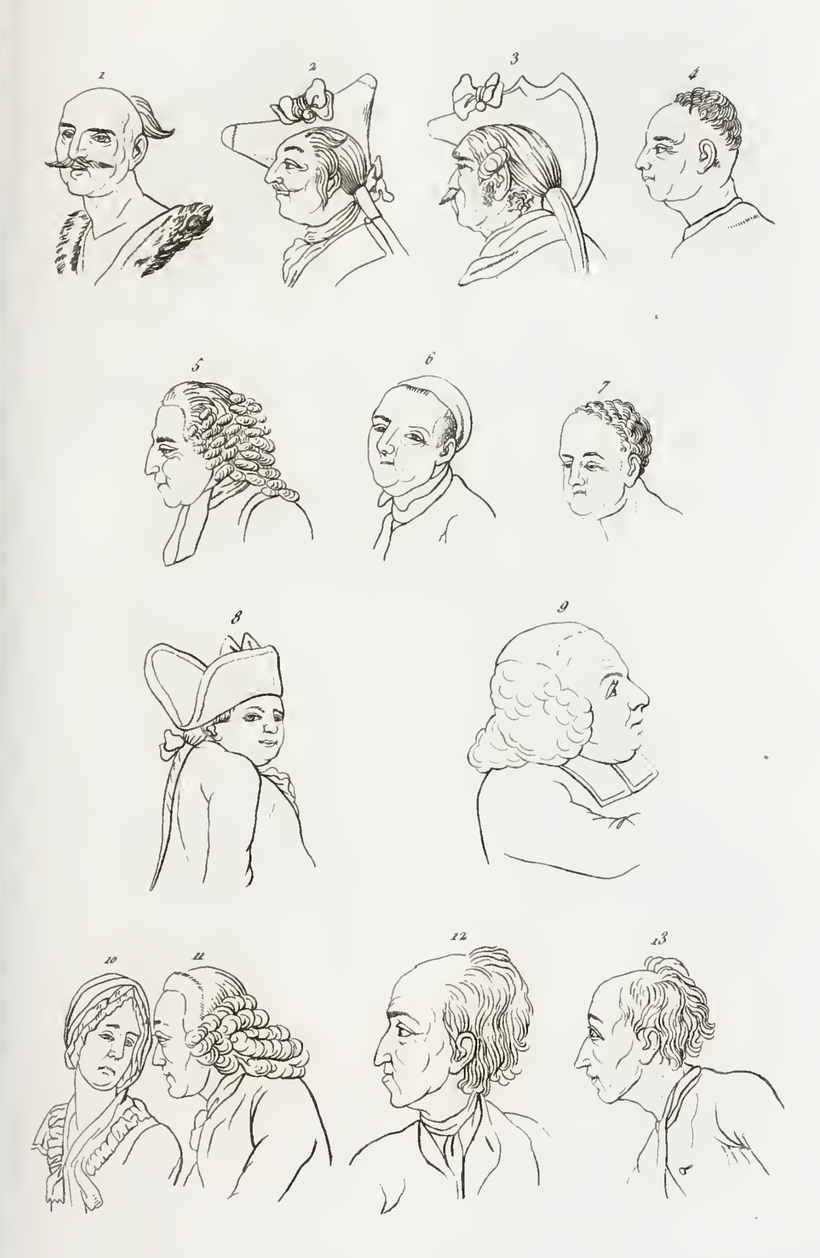
Le 3 y prendra moins de part que lui; son caractère est plus réfléchi et plus réservé.

Le 4 semble à peine sorti du cercle étroit de l'enfance. Il n'y aura dans ses actions ni grandeur, ni bassesse; il est insouciant, naïf, honnête, à la manière des enfans.

Le 6 offre des traits de grandeur mêlée de petitesse et de sensualité. On y retrouve le caractère propre aux jésuites.

Le 7 n'est point fait pour la poésie ni pour les grandes entreprises, mais il est très propre aux occupations qui ne demandent que de l'exactitude; par exemple, à l'arrangement d'un cabinet d'histoire naturelle; non qu'il ait du goût pour cette science, mais on peut compter qu'il suivra scrupuleusement la nomenclature qu'on lui aura indiquée.

Pl. 150.



Il est impossible que des personnages tels que ceux représentés dans les nos 8, 9, 10, 11, 12 et 13, se distinguent jamais par une grande action : ces visages sont tous également communs, également bornés.

Le 8 désigne un faux brave, sans courage et sans prudence.

Les fronts du 9 et du 11 ont quelque chose de si trivial, qu'on n'en peut rien attendre de lumineux, de profond et de réfléchi.

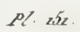
Le 10 n'est pas susceptible de cette patience noble et calme qui supprime la plainte.

Le 12 a la craintive timidité d'un daim poursuivi par les chasseurs.

Le 13 joint au sentiment de sa faiblesse la timidité de l'indigence.

La fermeté, la grandeur d'âme leur sont étrangères, et tous ensemble ont un caractère de lâcheté. Il y a une expression de patience et d'humilité dans la 13e de ces figures; la 11e a quelque chose de vain, de fade et de flatteur, qui est incompatible avec la grandeur d'âme.

Avec un visage dont le regard lumineux et profond annonce autant de sang-froid, on ne sent pas vivement, on n'est pas susceptible d'un sentiment noble et généreux. Invariable dans ses desseins, persuadé qu'il pourra les remplir, l'original de ce portrait poursuivra sa route à travers les ronces et les épines; cette route sera pénible, mais sûre; et il parviendra à faire des découvertes, soit dans la mécanique, soit dans la géométrie; mais jamais il n'atteindra l'élégance et le véritable goût.


Pl. 151.



Pl. 152



1. On ne fera point d'entreprise courageuse ou hardie avec un visage semblable à celui-ci; on aura des vertus domestiques, on s'acquittera fidèlement des devoirs de sa charge; mais on ne saurait avoir en partage ni la valeur du guerrier, ni les talens du poète.

2. Son front est trop penché en arrière pour qu'il puisse avoir un degré suffisant de fermeté et de constance. Du reste, à la considérer dans l'ensemble, la forme du visage n'est pas commune. Il est moins capable d'observer par lui-même que de juger avec discernement les observations déjà faites.

Le 3 a beaucoup plus de capacité et de prudence que tous les autres, et le 4 est celui qui en a le moins. Ce dernier s'élèvera difficilement au-dessus des objets sensuels et présens.

Si je devais les désigner d'un seul mot, je dirais du 1 qu'il est timide, du 2 qu'il a du goût, du 3 qu'il est observateur prudent, du 4 qu'il est sensuel.

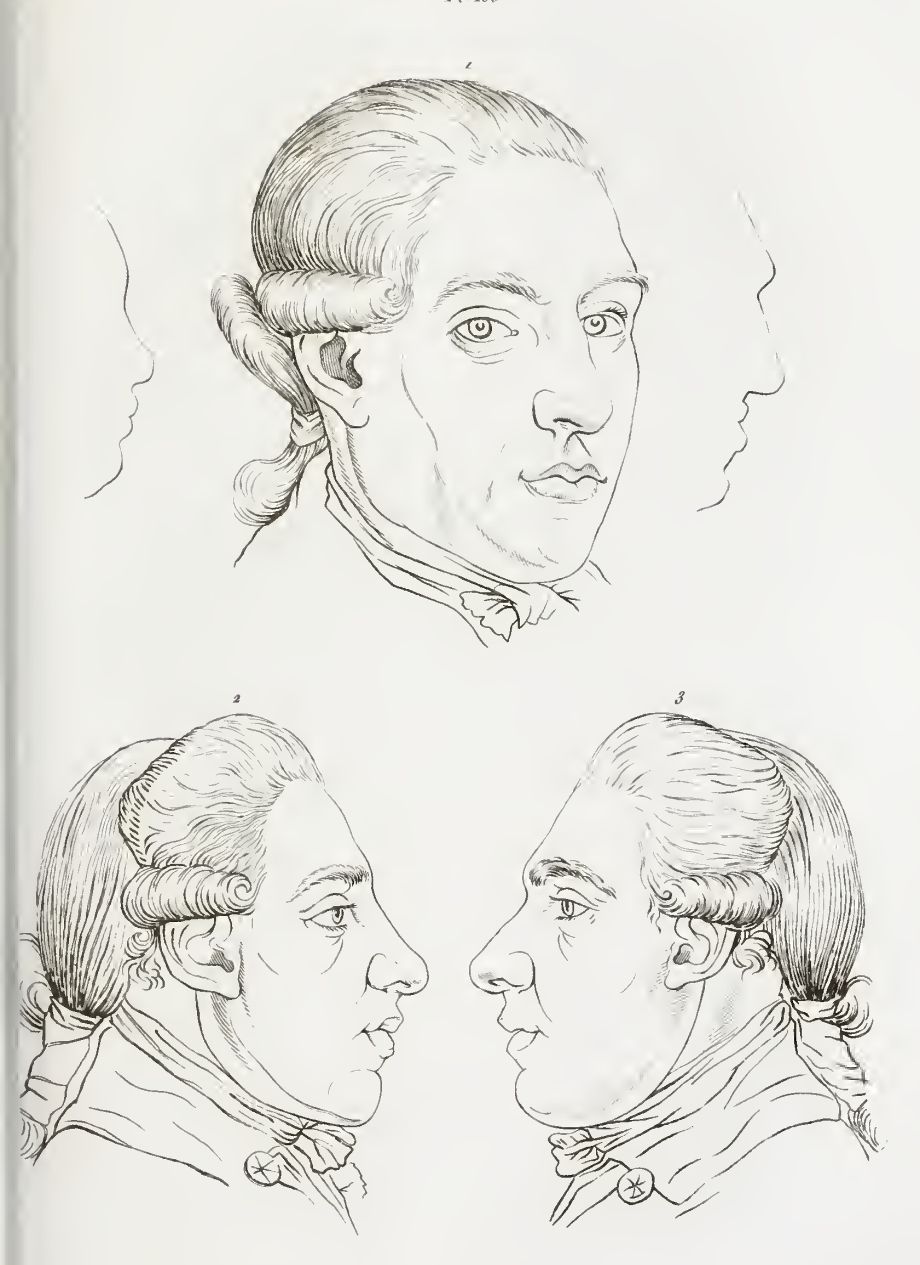
1 ne saurait atteindre au goût qui caractérise 2, ni celui-ci à la prudence du 3; 4 est également incapable d'acquérir l'une ou l'autre de ces qualités.

Réserve, fermeté, assurance, tels sont les caractères distinctifs de ces trois dessins de la même tête. Vous ne risquez rien de prédire que cet homme choisira toujours avec prudence, et que son activité n'embrassera point un grand nombre d'objets. Il est pensif sans être pénétrant et sans avoir des idées clairement développées. S'il aime, son amour sera fidèle, profond, concentré; mais son affection, comme son activité, ne saurait s'étendre sur beaucoup d'objets. Le front et les sourcils dans ces trois visages, surtout dans A et C, annoncent du génie (1), c'est-à-dire, l'aptitude à recevoir certaines impressions, et le talent de les communiquer. L'on voit aussi que cette aptitude est unique dans son espèce. Elle saisit vivement son objet, en jouit, en fait ses délices, et s'identifie avec lui.

Les lèvres B et C expriment un talent poétique qui ne veut pas s'assujettir à la contrainte des règles. D et E n'offrent point un contraste, mais des extrêmes; le premier jouit, et le second enfouit; l'un donne, l'autre vous force d'accepter ses dons.

(1) L'estampe que nous examinons offre l'image imparfaite d'un grand musicien.

Pl. 153



III.

REMARQUES SUR UNE DISSERTATION PHYSIOGNOMONIQUE DE LICHTENBERG (B).

Il y a beaucoup d'esprit dans cette dissertation, et une éloquence qui entraîne agréablement le lecteur. C'est l'ouvrage d'un savant plein de mérite, doué d'une sagacité peu commune et d'un esprit observateur; il paraît avoir bien étudié les hommes. Je crois donc cet écrit très digne d'attention et d'examen. Intéressant, et par le fond des choses et par la manière dont elles sont présentées, il conduit d'ailleurs à plusieurs observations importantes, que nous gardions en réserve, et nous ajouterons beaucoup au prix de notre ouvrage en y insérant les morceaux les plus remarquables de cette dissertation, que nous soumettrons à un examen sévère et impartial.

Je ne prétends nullement me mesurer avec l'auteur. On ne trouvera dans mes réponses ni l'enjouement, ni les saillies, moins encore l'érudition et la sagacité qui le distinguent. Ne pouvant donner à mon style l'élégance et l'agrément du sien, je sens combien j'aurai de désavantage contre un tel adversaire, lors même que la vérité sera pour moi; au moins je ne serai jamais injuste, et, quand il m'arrivera de m'écarter des opinions de cet estimable écrivain, quand je me verrai forcé de rejeter ses principes, je n'oublierai pas néanmoins les

égards dus à ses talens, à ses connaissances et à son mérite.

Je me figure que, placés à côté l'un de l'autre, nous allons parcourir ensemble cet écrit, et nous communiquer réciproquement, avec la franchise qui convient à des hommes et la modération qui convient à des sages, la manière dont chacun de nous envisage la nature et la vérité.

« Assurément, dit notre auteur, on n'a jamais fait autant d'efforts que de nos jours pour violer l'asile des pensées et des plus secrets mouvemens du cœur. »

Débuter de la sorte, c'est choisir, ce me semble, un faux point de vue, qui pourrait faire illusion à l'auteur et au lecteur. Quant à moi, je n'ai jamais eu à me reprocher d'avoir violé l'asile *des pensées et des plus secrets mouvemens du cœur*. On sait que ce n'est pas là mon but; mes recherches ont plutôt pour objet la connaissance du caractère fondamental, des talens, des facultés, des forces, des dispositions, de l'activité, du génie, de la sensibilité, etc., des hommes en général, et non leurs pensées actuelles les plus secrètes. Je consens donc volontiers que l'âme (selon l'expression de l'auteur) continue à rester seule en possession de *ses trésors les plus cachés*, et que le chemin en demeure tout aussi inaccessible qu'il l'a été depuis des siècles.

Je serais le premier à rire du physionomiste qui se vanterait de pouvoir découvrir dans les traits du visage chaque pensée secrète, chaque mouvement de l'âme, quoiqu'il puisse y avoir des cas où ils n'échapperaient point, même au physionomiste le moins exercé.

D'ailleurs, il me semble que les *mouvemens secrets du cœur* appartiennent à la pathognomonique, dont je m'occupe beaucoup moins que de la physiognomonie. En parlant de celle-ci, l'auteur observe, avec plus d'esprit que de justesse, qu'il est aussi superflu de la réduire en théorie, que de composer un art d'aimer.

D'un autre côté, il a raison de dire qu'il faut apporter à l'étude de la physiognomonie beaucoup de précaution et même de défiance.

« Il est très incertain qu'en général la physiognomonie, fût-elle même portée au point de la perfection, puisse conduire à l'amour du prochain. »

Et moi je dis, au contraire, que la chose est absolument certaine, et j'espère que l'estimable auteur en conviendra bientôt avec moi.

Quoi! la physiognomonie dans toute sa perfection, c'est-à-dire, une connaissance parfaite de l'homme, ne nous engagerait point à l'aimer davantage? ou bien, en d'autres termes, ne découvrirait point des perfections sans nombre qui échappent au demi-physionomiste, ou à celui qui ne l'est en aucune manière?

Au moment qu'il tenait ce langage, le judicieux auteur oubliait donc qu'il venait de dire avec tant de vérité: « Que la laideur la plus choquante peut, au moyen de la vertu, acquérir des charmes auxquels personne ne saurait résister. » Et qui donc leur résistera moins, qui les apercevra plutôt que le physionomiste éclairé? D'ailleurs, n'est-il pas naturel que des charmes irrésistibles produisent l'amour plutôt que la haine?

J'ose en appeler à ma propre expérience. A mesure

que mes connaissances physiognomoniques s'étendent et se perfectionnent, je sens que mon cœur se dilate, qu'il en devient plus capable d'aimer, et qu'il aime avec plus de chaleur.

Cette science, je l'avoue, m'occasionne quelquefois des sentimens désagréables; mais, d'un autre côté, c'est précisément la peine que j'éprouve à la vue de certaines physionomies rebutantes, qui me fait paraître d'autant plus précieux, plus sacré, plus attrayant, tout ce que le visage humain m'offre si souvent d'aimable et de noble. Pour peu que je découvre quelque bien, je m'y arrête avec complaisance; c'est un terroir que j'aime à cultiver, dans l'espérance de le trouver plus riche encore. A bien plus forte raison mon estime et mon amour prennent racine et croissent dans un sol d'une vigueur et d'une bonté extraordinaires. Ajoutez à cela que l'aspect des physionomies qui me font souffrir et m'indignent pour un moment contre les hommes, me rend aussitôt plus tolérant à leur égard, parce que je connais à fond la nature et la force des penchans qu'ils ont à combattre.

Toute connaissance de ce qui est, de ce qui agit sur nous, et de ce que nous pouvons opérer; toute vérité, en un mot, est utile, et contribue à rendre les hommes plus heureux. Quiconque oserait nier cette proposition, ne peut et ne doit jamais rien approfondir. Plus nos connaissances sont parfaites, plus elles nous deviennent utiles.

Ce qui est utile contribue au bonheur; ce qui contribue au bonheur contribue aux progrès de la charité.

Des hommes heureux sans charité, où sont-ils? où pourraient-ils exister?

S'il était possible qu'une science, en la supposant parfaite, détruisît ou affaiblît le bonheur de l'homme et l'amour du prochain, la vérité serait en contradiction avec la vérité, et Dieu avec lui-même.

Celui qui soutient sérieusement qu'une science parfaite quelconque nuit à la société, ou qu'elle ne tend pas aux progrès de la charité (sans laquelle on ne peut concevoir de bonheur pour le genre humain); celui, dis-je, qui soutient cette assertion, n'est pas de ceux avec qui notre auteur aimerait à philosopher; et je suis sûr qu'il ne refusera point de m'accorder ce principe :

Plus nous approchons de la vérité, plus nous sommes près du bonheur.

Plus nos connaissances se rapprochent de la toute science de Dieu, plus notre amour ressemble à l'amour divin.

Celui qui sait de quoi nous sommes faits, et qui n'oublie point que nous ne sommes que poussière, est le plus indulgent ami de l'homme.

Je présume que les anges sont meilleurs physionomistes que nous, et plus amis des hommes que les hommes eux-mêmes; cependant ils découvrent peut-être en nous mille défauts, mille imperfections, qui échappent ici-bas à l'œil le plus clairvoyant.

Dieu est le plus tolérant des esprits, parce qu'il possède au suprême degré la connaissance des esprits (C).

Eh! qui nous a laissé un plus bel exemple de patience, de charité, de support, que celui *qui n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage de l'homme, parce qu'il savait ce qui est dans l'homme?*

Cependant, « que des demi-physionomistes, que des sectateurs ignorans de la physiognomonie, s'ils sont accrédités, insinuans, actifs, puissent devenir très dangereux à la société, cela est certain. »

Mais il est certain aussi que mon but et mes efforts tendent à écarter cette espèce nuisible de sectateurs; et il est certain encore que toutes les sciences du monde deviennent dangereuses entre les mains d'un ignorant. S'il en faut juger par les propres principes de l'auteur, il doit être persuadé comme moi, qu'il n'y a que des esprits bornés, des ignorans en philosophie, des ennemis de toute espèce de savoir et d'étude, qui puissent s'opposer à la recherche des règles fondamentales de la physiognomonie, mettre obstacle à ses progrès, et taxer d'entreprise nuisible et téméraire une étude destinée à réveiller l'esprit d'observation, à conduire l'homme à la connaissance de soi-même, et à frayer aux arts une route nouvelle. Accorder tous ces principes, comme le fait notre auteur, et montrer en même temps de l'aigreur contre la physiognomonie et les physionomistes, cela s'appelle *semer l'ivraie parmi le bon grain.*

L'auteur, pour prévenir toute équivoque, à ce qu'il dit, sépare la Physiognomonie de la Pathognomonique. Il fait consister la première « dans le talent de connaître les qualités de l'esprit et du cœur par la forme et la

disposition des parties extérieures du corps, surtout du visage, abstraction faite de tous les signes passagers qui peignent la situation actuelle de l'âme. » Sous le nom de Pathognomonique, il comprend toute la *Séméotique des passions*, ou la connaissance des signes naturels des mouvemens de l'âme, avec leurs divers degrés et mélanges.

J'approuve cette distinction, et je souscris de même aux deux définitions. Maintenant il s'agit de savoir s'il y a une Physiognomonie, s'il y a une Pathognomonique. A l'égard de cette dernière, l'auteur dit fort bien, « que personne n'en a douté encore. Sans elle, que deviendrait l'art du théâtre? Les langues de toutes les nations et de tous les siècles, sont pleines de remarques pathognomoniques. »

Quant à la Physiognomonie, j'ai beau lire et relire ce qu'en dit l'auteur, je ne puis deviner s'il l'admet ou non. Tantôt il dit, « qu'on ne saurait disconvenir que, dans un monde où tout est enchaînement de causes et d'effets, où rien ne s'opère par miracle, chaque partie ne porte l'empreinte du tout. Souvent, ajoute-t-il, nous sommes en état de conclure de ce qui est près de nous à ce qui en est éloigné, du visible à l'invisible, du présent au passé et au futur. C'est ainsi que l'aspect de chaque contrée, la forme de ses collines et de ses rochers, retracent en caractères naturels l'histoire de la terre : chaque petit caillou que rejette la mer en raconterait également l'histoire à l'âme qui serait unie à l'Océan comme la nôtre l'est au cerveau. A plus forte raison l'intérieur de l'homme doit se retrouver dans son ex-

térieur. Le visage, dont il est ici surtout question, nous offre sans contredit des expressions et des traces de nos pensées, de nos penchans et de nos facultés. Combien sont intelligibles les signes que le climat, la profession, impriment sur le corps humain! Cependant qu'est-ce que l'effet du climat et de la profession, comparé à l'influence de l'âme, toujours active, qui vit et opère dans chaque fibre? Cette empreinte du tout dans chaque partie est trop sensible, trop évidente, pour qu'on puisse la méconnaître. »

Après des observations aussi vraies qu'elles sont bien exprimées, j'aurais attendu, de tout autre homme plutôt que de notre auteur, une attaque pareille à celle-ci: « Mais quoi! s'écrie le physionomiste, l'âme de Newton pourrait habiter dans la tête d'un nègre? une âme angélique dans un corps hideux? Verbiage en l'air! déclamations puériles! »

Et cet autre passage: « Les parties solides de la tête n'offrent aucun signe des talens, ni en général des qualités de l'esprit. » Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus en contradiction avec soi-même et avec la nature.

« Si l'on jette une balle de la grosseur d'un pois dans la Méditerranée, des yeux plus perçans que les nôtres, quoique infiniment moins clairvoyans que l'œil de celui qui voit tout, apercevront l'effet qu'elle produira sur les côtes de la Chine. » Ce sont les propres expressions de notre auteur.

Et l'action continuelle de l'âme, « qui vit et opère dans chaque fibre, » n'aurait pas une influence déterminée sur les parties solides qui sont les frontières de

son activité ; parties ci-devant molles, sur lesquelles agissait chaque muscle mis en mouvement, parties qui diffèrent dans chaque individu, qui sont aussi diversifiées que les caractères et les talens, aussi variées que les parties molles de notre corps; serait-il possible, je le répète, que l'action de l'âme n'influât pas sur elles, ou ne les déterminât point? Cependant changeons de ton, pour ne plus nous exposer au reproche de substituer aux faits et à l'expérience de *puériles déclamations;* opposons l'expérience aux déclamations, et les faits aux saillies.

Mais avant tout, relevons une méprise que je n'aurais guère attendue d'un esprit géomètre. « Pourquoi, demande l'auteur, l'âme de Newton n'habiterait-elle pas dans la tête d'un nègre? un esprit angélique dans un corps hideux? Est-ce à toi, faible mortel, à t'ériger en juge des œuvres de Dieu? »

Il ne s'agit nullement ici de ce que Dieu pourrait faire, nous examinons seulement ce qu'on a lieu d'en attendre, d'après la connaissance que nous avons de sa nature et de ses opérations. Dieu, l'auteur et le principe de tout ordre, que fait-il? Voilà ce que nous demandons, et non pas s'il peut transplanter l'âme de Newton dans le corps d'un nègre, un esprit angélique dans un corps hideux. La question physiognomonique se réduirait donc proprement à ceci : Une âme angélique agirait-elle dans un corps hideux comme dans le corps d'un ange? L'âme de Newton, logée dans une tête de nègre, y aurait-elle inventé la théorie de la lumière?

Tel est l'état de la question. Voudriez-vous l'affirmer, vous, l'ami de la vérité? vous, qui parliez tantôt d'un monde « où tout offre un enchaînement de causes et d'effets, où rien ne s'opère par miracle? »

Si j'osais soutenir que la chose est impossible, même par miracle, alors seulement je serais un juge téméraire des œuvres de Dieu; mais il s'agit ici, non de miracles, mais de causes et d'effets naturels.

Le point de la question étant ainsi établi, permettez-moi de vous juger sur vos propres paroles. « Il n'est pas croyable, dites-vous, que Judas ait ressemblé à ce hideux et sale personnage, à ce Juif mendiant que Holbein a peint; ce n'est point là l'extérieur d'un hypocrite qui fréquente les assemblées religieuses, trahit son maître par un baiser, et va ensuite se pendre. Selon moi, Judas devait se distinguer des autres disciples par un air dévot, par un sourire étudié. » Rien de plus vrai et de mieux vu. Mais si j'allais vous demander à mon tour : Est-ce à toi, faible mortel, à t'ériger en juge des œuvres de Dieu? Si je répliquais à votre réflexion si juste et si fine : Commencez par nous expliquer pourquoi l'homme vertueux traîne sa triste vie dans les infirmités? Ne se pourrait-il point, par une raison analogue, que l'homme de bien eût reçu de son créateur une physionomie semblable à celle du juif mendiant de Holbein, ou telle autre que vous voudrez lui prêter? Ce raisonnement serait-il juste, sage et solide? Quelle prodigieuse différence entre la vertu souffrante et la vertu hideuse! Et la supposer hideuse, parce qu'elle est souffrante, est-ce là une bonne logique? Les

souffrances ne sont-elles pas un attribut essentiel de la vertu ? Demander pourquoi l'homme de bien est condamné à souffrir, c'est demander pourquoi Dieu veut que nous soyons vertueux. Par conséquent, y a-t-il autant d'absurdité à dire de l'homme vertueux qu'il souffre, que d'avancer qu'il a l'air d'un fripon ? Dispensez la vertu des combats, des sacrifices, du renoncement à soi-même, elle cessera d'être vertu. Ainsi, il est étrange de demander pourquoi l'homme de bien est appelé à souffrir. C'est la nature des choses qui l'exige ; mais il n'est ni dans la nature des choses, ni dans le rapport de la cause à l'effet, que l'homme de bien ait la physionomie d'un fripon, et le sage celle d'un idiot. Et comment pouviez-vous tenir ce langage, vous l'auteur de ces belles maximes : « Sans la vertu il n'est point de beauté permanente ; par elle la laideur la plus choquante peut acquérir des charmes irrésistibles. Je connais des femmes dont l'exemple est propre à encourager les plus laides de leur sexe. »

Il n'est point ici question de l'homme vertueux dans l'état de maladie ; j'examine tout aussi peu si l'homme de génie peut tomber en démence. Il s'agit uniquement de savoir s'il est possible que l'homme de bien, considéré comme tel, ressemble au vicieux considéré comme tel ; de même si l'idiot, envisagé comme idiot, peut ressembler au sage qui l'est en effet.

Qui pourrait, vous moins que personne, profond observateur des hommes, qui pourrait, dis-je, soutenir que, dans le corps sale et hideux du juif mendiant de

Holbein, que dans son front, etc., aurait pu habiter (sans un miracle) l'âme de saint Jean? que cette âme eût pu agir dans ce corps tout aussi librement que dans un autre? Aimeriez-vous à discuter des questions philosophiques avec celui qui soutiendrait une assertion aussi absurde, et qui répondrait à vos objections, d'un ton cagot : Est-ce à toi, faible mortel, à t'ériger en juge des œuvres de Dieu?

Est-il besoin d'en dire davantage? Non, assurément! Mais où sont, direz-vous, les preuves tirées de l'expérience, les faits? Eh bien! si ce que j'ai dit sur Judas ne vous suffit point, je citerai d'autres exemples, quoique mon ouvrage en soit déjà rempli, et que la suite en doive offrir encore de nouveaux.

Commençons par de simples contours. Nous pourrions même nous en tenir aux silhouettes, si notre auteur, par une raison que je ne puis comprendre, ne les avait presque entièrement passées sous silence. Il suffirait peut-être de lui demander si, en examinant une suite de silhouettes, il oserait, soit en présence de témoins, ou seulement dans le silence du cabinet, énoncer cette assertion qu'il avance sans aucune preuve, et qui d'ailleurs contredit ses propres principes autant que l'expérience : Les talens et les facultés de l'esprit n'ont point de signes dans les parties solides de la tête; c'est-à-dire, en d'autres termes : L'os de ce front est saillant, et cet autre est plat, sans qu'il faille l'attribuer à aucune cause interne; c'est un pur effet du hasard, dans un monde où rien ne se fait par hasard. Un front

angulaire ou arrondi, aplati ou voûté, peut contenir, et au même degré, les mêmes facultés, les mêmes talens. Que répondre à cela, sinon : Voyez, examinez et jugez.

PROFIL D'HEIDEGGER.

Si, après avoir montré par de simples contours, des silhouettes et des profils de toute espèce, par des bustes et des portraits en face, que la signification du visage de l'homme est totalement indépendante du jeu des traits, des mouvemens et des regards, nous faisons voir la confirmation de cette vérité dans des portraits faits après la mort de ceux qu'ils représentent, nous aurons parcouru, ce me semble, tous les genres de preuve qui l'établissent.

Voici le profil assez ressemblant d'un homme qui, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, était doué de talens supérieurs, d'un esprit lumineux et profond, plein de sagacité dans ses recherches, actif, laborieux, et qui suivait son objet avec une patience infatigable. Qu'il nous reste peu de sa physionomie! le front surtout étant presque caché; mais, ce peu qui nous reste, combien il est significatif! Quant à moi, il me suffirait d'avoir vu l'angle que forme la mâchoire depuis l'oreille jusqu'au menton, pour reconnaître un esprit subtil, profond et entreprenant. Il est hors de doute que le contour depuis le sourcil jusqu'au menton, indique moins le génie d'un poète que les talens d'un politique; qu'il suppose plus de solidité que d'imagination, plus de profondeur et de fermeté que de sensibilité et de chaleur.

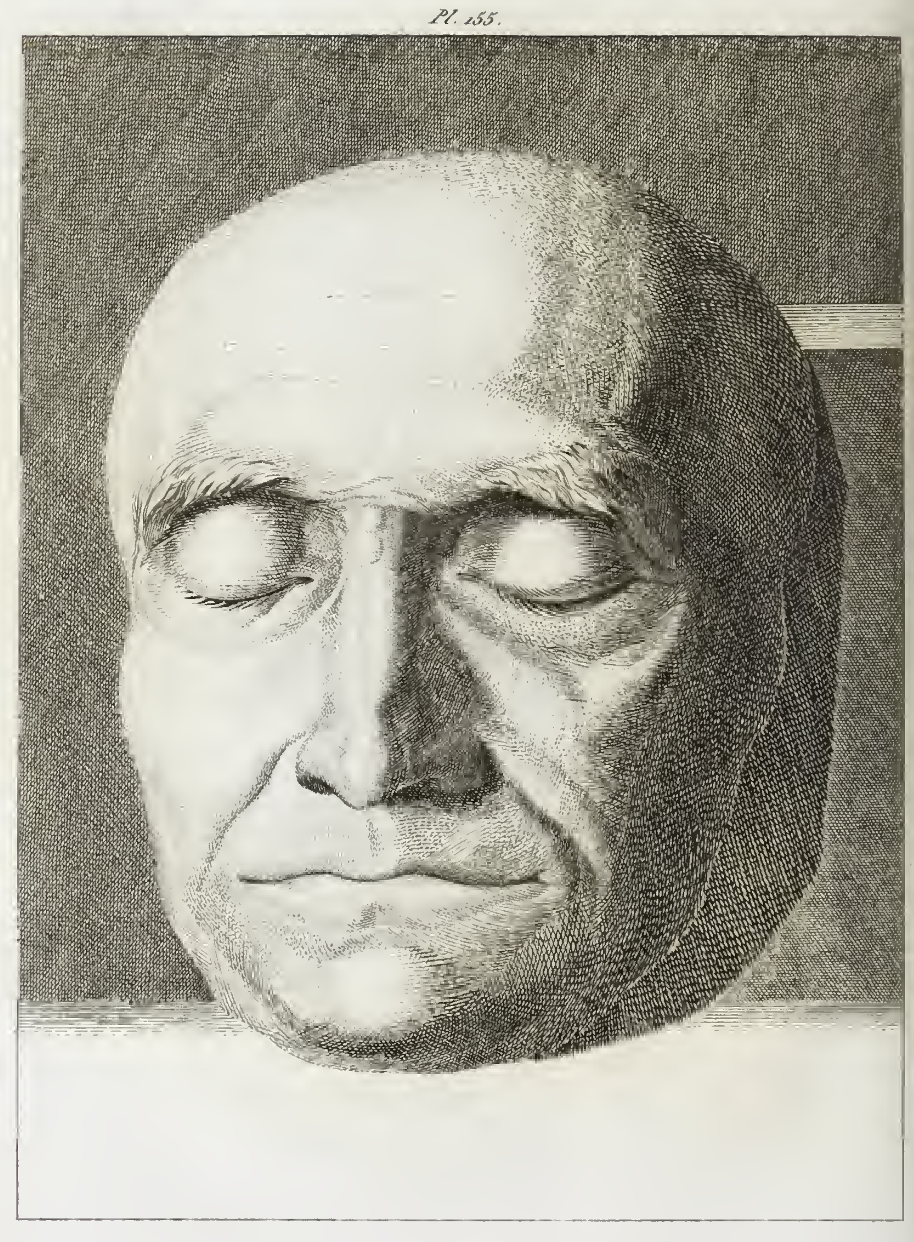
« Tout dépend des yeux, du regard, du sourire de la bouche, du mouvement des muscles; le reste ne signifie rien. » Combien de fois n'a-t-on pas répété cette

Pl 154





Pl. 155.



assertion! et combien de fois ne sera-t-elle pas répétée encore! et cela parce qu'effectivement elle renferme quelque chose de vrai, et que nous n'avons garde de contester. Une erreur ne subsiste et ne se perpétue qu'autant qu'il s'y trouve un mélange de vrai. Jamais un louis faux n'aura cours s'il n'a l'apparence d'un bon louis; c'est-à-dire, si le cuivre qu'il renferme n'est mêlé à beaucoup d'or. Ce qu'il y a de vrai dans l'assertion que nous avons rapportée, se réduit à ceci: « Les regards sont parlans, les mouvemens de la bouche ont une signification très réelle et très variée; le mouvement passager d'un seul muscle peut être infiniment expresssif. » Il faudrait être dépourvu de sens pour le nier; mais cette vérité n'en détruit point une autre, de même qu'en général il n'est point de vérité qui soit en contradiction avec une autre vérité. Que la proposition que nous venons de discuter ne renferme pas une vérité exclusive, c'est ce que démontrent les nombreux exemples que nous avons déja rapportés, et plus évidemment encore, selon moi, ce masque d'un sage que nous avons sous les yeux. Ici tout repose, tout dort; point de regard, point de mouvement des lèvres. Cependant, qui oserait dire après l'avoir examiné: « Ce visage muet ne parle point! excepté l'œil animé et son regard, excepté le mouvement des muscles, il n'est point de traits dont la signification soit décisive? » La sagesse ne repose-t-elle pas sur ces sourcils? et ne semblent-ils pas couvrir de leur ombre une profondeur respectable? Un front voûté comme celui-ci serait-il le siége commun d'un esprit ordinaire et d'un esprit

supérieur? Cet œil fermé ne dit-il plus rien? Le contour du nez, et la ligne qui divise la bouche, et ce muscle creusé en fossette entre la bouche et le nez, et enfin l'harmonie qui règne dans l'ensemble de tous ces traits, n'ont-ils plus aucune expression? Je ne crois pas qu'un homme doué de sens commun puisse répondre négativement à ces questions.

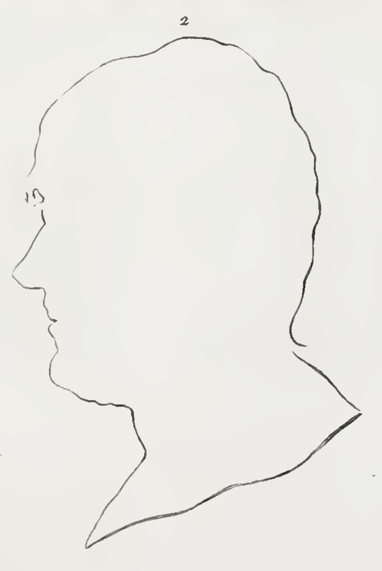
1. Le même visage en petit, mais dessiné avec plus de précision, confirme ce que nous venons d'avancer. On n'y retrouve pas le même degré de finesse, mais plus de fermeté et de force. Le premier semble avoir quelque chose de plus rusé; dans l'autre il y a plus de vérité, d'énergie et de sagesse.

2. Afin de confirmer autant qu'il est possible les derniers exemples que nous avons cités, ajoutons le profil du même visage, dessiné avec plus de vérité que le portrait précédent. Le physionomiste s'y arrêtera de préférence, quoique de tous les contours du visage ce dessin n'en présente qu'un seul, et qu'il est absolument dénué d'action et de vie.

Depuis le sommet de la tête jusqu'au cou, devant et derrière, tout est expressif, tout parle un langage uniforme, tout nous indique une sagesse exquise et profonde; un homme presque incomparable, qui dispose tranquillement ses plans, et qui jamais dans l'exécution ne se rebute, ne se précipite ou ne s'égare; un homme plein de lumières, d'énergie, d'activité, et dont la seule présence arrache cet aveu : Il m'est supérieur. Cet arc du front, cet os saillant de l'œil, ce

1

2



sourcil avancé, cet enfoncement au-dessus de l'œil, la forme de cette prunelle, ce contour du nez, ce menton saillant, les éminences et les creux du derrière de la tête, tout porte la même empreinte et la retrace à tous les yeux.

Remarquez encore qu'une légère courbure dans le contour de la lèvre supérieure, lui donne une forme étrangère au reste du visage, en affaiblit l'expression. Mais observez surtout la proportion des lignes qui sont marquées par des points.

Vous sentez dans ce moment, mon équitable adversaire, oui, j'en suis sûr, vous sentez qu'indépendamment du mouvement des muscles, de l'expression du regard, de la couleur du visage, des gestes, de l'attitude et du langage, il est une physiognomonie des parties solides, des contours, une physiognomonie qui juge des talens, qui pourrait lire sur le visage d'une personne endormie, ou sur le visage d'une personne morte, tout ce qu'elle lirait en la voyant vivante ou réveillée. Pour vous mieux réfuter, que ne puis-je offrir ici votre image dans l'état de sommeil ! Oui, j'en appelle à votre propre visage; car, pour confirmer mes principes, il suffirait de suivre du doigt le contour de votre front depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de l'os de l'œil. Je n'ai pas l'avantage de vous connaître; je n'ai vu ni votre portrait ni votre silhouette, et suis persuadé néanmoins qu'une simple silhouette de votre profil, ou des trois quarts de votre visage, prouverait, sans autre démonstration, à tout observateur attentif,

« que les signes du talent et du génie sont marqués dans les parties solides du visage. »

Je fais voir, en parlant des lignes de la physionomie, qu'on peut déterminer mathématiquement, par les simples contours du crâne, la mesure des facultés intellectuelles, ou du moins les degrés relatifs de capacité et de talent. Si j'étais plus habile en mathématiques, si je possédais cette science aussi parfaitement que notre auteur, il me serait aisé de composer une table de proportion, qui servirait à apprécier les facultés de tous les crânes où l'on retrouverait des dimensions et des contours pareils à ceux dont j'offrirais le dessin. Je ne suis pas encore en état d'exécuter cette entreprise; mais je suis persuadé qu'une tête mathématicienne devrait en venir à bout. Quelques lecteurs trouveront peut-être de la folie dans cette assertion; quoi qu'il en soit, le penchant qui me porte à la recherche de la vérité, m'oblige d'avancer encore : Qu'en formant un angle droit du zénith et de l'extrémité de la pointe horizontale du front pris en profil, et en comparant les lignes horizontale et perpendiculaire, et leur rapport avec la diagonale, on peut en général connaître la capacité du front par le rapport qui se trouve entre ces lignes. Et l'on pourrait arriver, à force d'essais, à quelque chose de plus précis, de plus déterminé et de plus convaincant. Au moment où j'écris ceci, je m'occupe de l'invention d'une machine au moyen de laquelle on pourra, même sans le secours des silhouettes, prendre la forme de chaque front, et déterminer avec assez d'exactitude le degré de sa capacité, et surtout trouver

le rapport qui est entre la ligne fondamentale et le profil du front. Avec une telle machine, nous pourrons espérer bientôt une table de proportion pour toutes les facultés de l'âme; l'usage de cette table deviendra général, et dès-lors le sage ni l'idiot ne révoqueront plus en doute que les talens ont des signes marqués dans les parties solides du corps.

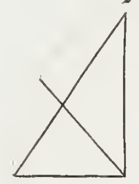
Ami du vrai, que puis-je faire de plus que des recherches, des essais? Animé d'un zèle ardent pour la vérité, pour la religion, pour la gloire de Dieu manifestée dans l'homme, qu'il a créé à son image, je viens vous prier de faire vous-même des recherches. Croyez que des volumes de plaisanteries ne sauraient balancer une seule page, une seule ligne où l'on rend compte d'une expérience, d'un fait bien constaté, et méprisez l'extravagance de ces prétendus beaux esprits, qui, ne daignant point faire eux-mêmes des essais, refusent d'examiner ceux qui ont été faits par d'autres, et se contentent de nous répondre d'un ton moqueur : La chose ne saurait être; ce qui revient à dire qu'une chose qui existe est impossible.

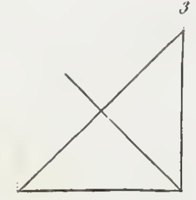
Essayez, et vous verrez bientôt, j'ose le garantir, que le front d'un idiot, né tel, diffère essentiellement, dans tous ses contours, du front d'un homme de génie, reconnu pour tel. Faites des essais, et vous trouverez toujours, « qu'un front dont la ligne fondamentale est plus courte des deux tiers que sa hauteur, est décidément celui d'un idiot. Plus cette ligne est courte, et disproportionnée à la hauteur perpendiculaire du front, plus elle marque de stupidité. Au contraire,

plus la ligne horizontale est prolongée et conforme à sa diagonale, plus le front qu'elle caractérise annonce d'esprit et de jugement. Appliquez l'angle droit d'un quart de cercle sur l'angle droit du front, tel que nous l'avons proposé; plus les rayons, ceux, par exemple, entre lesquels il y a une distance de dix degrés; plus, dis-je, les rayons se raccourcissent dans un rapport inégal, plus la personne sera stupide; et, d'un autre côté, plus il y aura de rapport entre ces rayons, plus ils indiqueront de sagesse. Quand l'arc du front, et surtout le rayon horizontal, excède l'arc du quart de cercle, on peut compter que les facultés intellectuelles sont essentiellement différentes de ce qu'elles seraient si cet arc du front était parallèle, ou enfin s'il était non parallèle avec l'arc du quart de cercle. »

257







Les figures ci-contre peuvent en quelque sorte expliquer mon idée. Un front qui aurait la forme du n° 3, annoncerait bien plus de sagesse que celui qui aurait les proportions du n° 2, et celui-ci serait fort supérieur au front qui se rapprocherait du n° 1; car il faut être né imbécile pour avoir un front pareil.

Nous avons tous les jours sous les yeux une preuve bien frappante de la vérité de ces observations : c'est la forme du crâne des enfans, qui change à mesure que leurs facultés intellectuelles augmentent, ou plutôt se développent; forme qui ne varie plus quand les facultés ont acquis tout leur développement.

Je sais que ce ne sont point là des déclamations, mot qu'on a mis à la mode dans un siècle où le goût des recherches a disparu, et qui sert à déprimer toute vérité qui n'a pas le bonheur de plaire; je sais, dis-je, que ce ne sont point là des déclamations, mais autant de vérités qui découlent des observations que j'ai faites, et qui sont la base de toutes mes décisions physiognomoniques.

Une fois pour toutes, je ne m'arrêterai point à réfuter les objections qu'on pourra faire contre ces observations, à moins qu'elles ne soient fondées sur d'autres observations plus exactes que les miennes, et je regarderai tout ce qu'on opposera à celles-ci comme autant de déclamations. C'est le nom que mérite un étalage de mots qui n'apprend rien; mais proposer avec chaleur des vérités d'expérience n'est pas ce qui s'appelle déclamer. Aussi, je n'attends pas de vous cet injuste reproche, amis de la vérité pour lesquels j'écris. Vous le

voyez, je n'agite pas une question indifférente; et au fond il n'est pas de vérité qui le soit, quelque peu importante qu'elle paraisse. Celle que nous examinons ici n'est-elle pas digne de toute notre attention, puisqu'elle a pour objet la tête de l'homme, et qu'il n'est rien sur la terre qui puisse nous intéresser davantage; puisqu'il est question de déterminer les facultés de l'homme, et qu'il n'est point de détermination plus importante pour nous; puisqu'il s'agit enfin de découvrir les traces de la sagesse divine dans le chef-d'œuvre de la création? L'indifférence et le sang-froid sont-ils compatibles avec une étude aussi sublime? Cette étude doit m'être chère, si elle conduit à la vérité; je sais qu'elle y conduit, et, pour s'en assurer, il suffira de répéter mes essais.

Prenez donc le compas, ô vous qui aimez les vérités mathématiques! et mesurez, selon ma méthode, ou selon telle autre qu'il vous plaira de choisir; mesurez des têtes auxquelles vous attribuez du génie, et des têtes d'imbéciles reconnus pour tel. Je ne puis m'arrêter davantage sur une matière que je me réserve d'éclaircir dans un ouvrage à part, mais j'ai cru devoir en dire un mot en passant. Celui qui voudra s'appliquer avec zèle à la recherche de la vérité la trouvera, et glorifiera le Dieu qui a mis de l'ordre et des rapports dans tout ce qu'il a créé, *παντα γεωμετρουντος Θεου*.

« A des silhouettes choisies parmi les têtes pensantes, continue notre auteur, on devrait en joindre qui fussent choisies parmi les têtes non pensantes et les imbéciles. » Nous l'avons fait et nous le ferons encore. « Ce n'est

pas un savant dont l'éducation a été soignée qu'il faut mettre en opposition avec un rustre pris au village. » Et la raison? je vous prie. Bien au contraire! c'est précisément par des contrastes de toute espèce que nous arrivons à des connaissances exactes.

Des savans, dites-vous, dont l'éducation a été soignée? Est-ce l'éducation, quelque bonne qu'on la suppose, qui pourra voûter le crâne du nègre, et le rendre semblable à celui du philosophe qui calcule le mouvement des astres? Il n'est question que des parties solides, et qu'ont-elles de commun avec l'éducation de ceux qui sont nés avec du génie, ou avec celles des imbéciles de naissance? d'hommes de génie et d'imbéciles qui demeurent tels toute leur vie? je mets à part les accidens extraordinaires. Voilà, je crois, ce qu'on devait mettre, et ce que j'ai mis en parallèle; et dès-lors il fallait bien faire un choix parmi les premiers, puisque chaque tête pensante est en quelque sorte une tête choisie, au lieu qu'on peut prendre au hasard les rustres de village, les têtes non pensantes. Cependant, qu'on choisisse des idiots, qu'on les montre, qu'on les compare tant pour le visage que pour les contours; seulement qu'on n'oublie pas ce que j'ai répété si souvent; savoir, de bien distinguer les parties solides formées par la nature, des parties molles qu'un accident, une maladie, des revers, une passion malheureuse peuvent avoir défigurées; qu'on distingue ce qu'ils étaient autrefois de ce qu'ils sont maintenant; qu'on distingue les imbéciles de naissance de ceux qui sont devenus tels par accident.

« Bedlam, dit notre auteur, est habité par des gens qui inspireraient le respect, si on ne les voyait tout à coup immobiles, et comme pétrifiés, ou bien levant au ciel des yeux parallèles pour sourire aux astres, ou prêter l'oreille aux concerts des esprits célestes, etc. » Donc c'est à la conformation de leurs parties solides qu'il faut attribuer le respect qu'ils nous inspirent encore; donc ils n'étaient pas fous en sortant des mains de la nature, et c'est par accident qu'ils sont devenus si différens de ce qu'ils étaient. Nous en rapporterons des exemples dans la suite, et déjà même nous en avons cité plusieurs. Mais faut-il en tirer avec notre auteur la conséquence suivante? « La physiognomonie est extrêmement trompeuse. » Quoi! elle serait trompeuse, tandis qu'elle retrace les dispositions et les facultés primitives? Car c'est le cas de ces fous dont le visage conserve encore des traits qui inspirent le respect. Elle serait trompeuse, tandis qu'elle désigne encore un état étranger à l'âme, la folie qui n'est qu'accidentelle? On dirait souvent que l'auteur a voulu plaisanter; je le croirais presque d'après toutes les contradictions qui lui échappent, ou bien il faut supposer que nous ne nous entendons pas l'un l'autre. Qu'il me montre de la ressemblance entre des imbéciles de naissance et des personnes que la nature a douées d'un heureux génie; qu'il me montre un idiot né tel, et qui ne l'est pas devenu par un accident extraordinaire, dont le visage ressemble à celui de Newton ou au sien!

Examinons encore quelques passages.

« Nos sens ne nous offrent que des surfaces, et c'est

de là que nous tirons toutes nos conséquences. C'est une faible ressource pour la science des physionomies, et elle ne nous donne rien de fort satisfaisant si elle n'a recours à des déterminations plus exactes ; les connaissances que nous croyons acquérir par les surfaces sont précisément la source de nos erreurs, et nous laissent quelquefois dans une entière ignorance. »

Mais, puisque nous sommes réduits par la nature de notre être à ne lire que des surfaces, et que, dans un monde dont les miracles sont exclus, elles doivent avoir nécessairement un rapport déterminé avec l'intérieur dont elles sont les limites, pourquoi rendre suspectes les connaissances que nous acquérons par cette voie ? Car si elles doivent nous paraître telles, il s'ensuit que tout savoir humain, toute étude, toute découverte, toute expérience faite par des hommes, ne méritent non plus aucune confiance. Les dissections mêmes présentent-elles autre chose que de nouvelles surfaces? Presque toutes les verités que nous connaissons se rapportent à des surfaces; ce n'est donc pas en étudiant celles-ci que nous risquons de tomber dans l'erreur, puisque, sans elles, il n'y aurait plus de vérité pour nous; c'est plutôt en ne les étudiant pas, ou, ce qui revient au même, en les étudiant mal.

« Une balle de la grosseur d'un pois, jetée dans la Méditerranée, cause sur la surface de l'eau une agitation qui se fait sentir jusqu'aux côtes de la Chine. » Si l'un de nous prétendait suivre les effets de la chute de cette balle, il se tromperait sans doute ; mais, en ce cas, d'où viendrait l'erreur? Ce n'est point de ce que nous ne

pouvons lire que sur des surfaces, mais plutôt de ce que nous ne pourrions pas y lire.

« Les connaissances acquises par les surfaces sont une triste ressource pour la physiognomonie, dit notre auteur, et elle doit avoir recours à des déterminations plus exactes. » Et n'est-ce pas précisément ce que nous tâchons de donner à chaque page? Si de bons observateurs ont lieu de croire que nous sommes dans l'erreur, nous désirons qu'ils nous réfutent, mais que ce soit en opposant des faits à ceux que nous rapportons. Notre auteur suppose quelque part, que l'intérieur s'imprime sur l'extérieur. Il semble donc admettre la possibilité de la chose, et, s'il l'admet, la surface offre donc les caractères de l'intérieur, et il y a donc une physiognomonie des parties solides.

« Mais si l'extérieur porte l'empreinte de l'intérieur, s'ensuit-il que cette empreinte soit visible pour nous? »

Est-ce bien là le langage d'un philosophe?

Ce que nous voyons est visible pour nous, que l'objet soit là pour être vu, ou non. La grande question sera toujours : Si en effet nous voyons. Personne, je pense, n'en doutera; et l'auteur lui-même a prouvé par sa dissertation, et par d'autres ouvrages sortis de sa plume, qu'il ne tient qu'à lui de voir quand il veut. Que deviendraient la philosophie et le philosophe, si, à chaque vérité que nous découvrons, ou à chaque nouveau rapport que nous y apercevons, on s'avisait de demander : Etaient-ils faits pour être aperçus de nous?

Que répondrait notre auteur, si heureux en saillies, à celui qui, pour rendre suspectes les connaissances astronomiques, ou pour y jeter du ridicule, lui demanderait si les astres, en supposant qu'ils manifestent l'invisible sagesse de Dieu, ont été placés au firmament pour être contemplés par nous?

« Ne se peut-il pas que tels indices et tels effets, que nous ne cherchons point, cachent ou déguisent ceux que nous cherchons? » Mais les indices que nous cherchons sont pourtant visibles et reconnaissables; sont pourtant des résultats de causes; donc ils sont effets, et par conséquent expression physiognomonique. Le philosophe est observateur; il observe ce qui est, qu'il l'ait cherché ou non. Il voit et il est obligé de voir ce qui est sous ses yeux. L'objet qui s'y présente est l'image de ce qu'il n'est pas à portée d'apercevoir; ce qui est visible pour lui ne saurait lui faire illusion qu'autant qu'il l'aura mal vu. C'en est fait de toutes les sciences, si on veut se conduire d'après ce raisonnement: « Les indices et les effets que nous ne cherchons pas, peuvent cacher ou déguiser ceux que nous cherchons; donc il ne faut chercher ni indices ni effets. » Je ne saurais m'imaginer qu'un savant aussi distingué que l'est notre auteur, voulût sacrifier à sa haine pour la physiognomonie toutes les autres sciences humaines. Sans doute il est possible, et même facile, que le physionomiste se méprenne; c'est une raison de plus d'agir avec prudence, d'observer attentivement ce qui est, de s'attacher aux seuls objets présens, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. Mais vouloir nous détourner,

sous quelque prétexte que ce soit, de voir et d'observer, s'armer contre nous de plaisanteries ou d'invectives, serait le plus ridicule de tous les fanatismes, et un étrange abus du bel esprit, chez un philosophe ennemi du fanatisme. Encore une fois, je suis persuadé que l'intention de mon adversaire n'a pas été de me combattre sérieusement.

« Si nos corps se développaient dans une atmosphère éthérée, s'ils étaient uniquement modifiés par les mouvemens de l'âme, sans être en butte à une force extérieure, la passion dominante et le talent principal produiraient, j'en conviens, une différence dans les formes du visage, selon les différens degrés et mélanges des facultés; de même que divers sels se cristallisent en diverses formes, si rien n'empêche leur adhésion; mais notre corps ne dépend-il uniquement que de l'âme? ou plutôt n'est-il pas soumis à plusieurs puissances, dont chacune lui prescrit des lois souvent contradictoires, et qu'il est pourtant obligé de suivre? C'est ainsi que tous les minéraux ont une forme qui leur est propre, tant qu'ils restent dans leur état primitif; mais les accidens auxquels ils sont exposés, et les anomalies qui résultent de leur mélange, trompent souvent le connaisseur le plus habile qui veut les classer selon leur forme apparente. »

Mais peut-on comparer les sels et les minéraux avec un corps organique et vivifié par un principe intérieur? Comparer un grain de sel, que la millième partie d'une goutte d'eau dissout en un clin d'œil, avec un crâne qui, pendant des années et des siècles, résiste à toutes

les injures de l'air et à des impressions extérieures sans nombre? La philosophie ne rougit-elle pas d'un parallèle aussi étrange? Non-seulement le crâne et les organes de l'homme, non-seulement les animaux, mais les plantes mêmes, qui n'ont ni la résistance intérieure, ni des ressorts semblables à ceux qui se trouvent dans l'homme, ne changent point de forme, quoique exposées sans cesse aux diverses pressions de la lumière et de l'air. A peine les accidens les plus extraordinaires pourraient-ils les rendre méconnaissables, tant qu'elles conservent leur organisation.

« C'est ainsi que notre corps tient le milieu entre l'âme et le reste du monde; c'est un miroir qui représente les effets de l'un et de l'autre. » — Admirablement bien dit! — « Il ne réfléchit pas seulement nos penchans et nos facultés; il porte aussi l'empreinte du climat où nous avons vécu, du genre de vie que nous avons mené, des maladies, des revers de fortune que nous avons essuyés, revers qui ne sont pas toujours la suite de nos mauvais penchans, mais l'effet d'un concours de circonstances, et auxquels le devoir même nous expose quelquefois. » Qui voudrait, qui oserait en disconvenir? Mais l'un empêche-t-il l'autre? Voilà seulement de quoi il s'agit. L'auteur ne dit-il pas lui-même que le corps est un miroir où se retracent et les effets de l'âme, et ceux des causes externes? L'impression des revers de fortune n'est donc pas la seule dont il soit susceptible; et pourquoi n'y lirait-on pas tout aussi distinctement l'énergie ou la non énergie de l'âme? N'est-ce point, supposé que l'auteur parle sérieusement.

n'est-ce point une chicane que de mettre en opposition deux choses qui, de son aveu, se reproduisent l'une et l'autre dans le corps comme dans un miroir? Un observateur aussi sage, aussi éclairé que notre auteur, oserait-il me soutenir en face, qu'il arrive communément que, par des revers de fortune, un front arrondi prenne une forme cylindrique? un front ovale une figure carrée? qu'un menton pointu se retire en arrière? Qui pourrait croire, qui voudrait soutenir sérieusement que des revers de fortune ont changé la forme du visage d'un Charles XII, d'un Henri IV, d'un Charles-Quint? et si jamais mortels ont essuyé des revers, ne sont-ce pas eux qui en ont essuyé? Osera-t-on dire, c'est des parties solides que nous parlons, et non des blessures ou des cicatrices? osera-t-on dire qu'après leurs infortunes, la forme de leur visage annonçait un autre caractère? et que répondre au sage qui affirmerait que l'os du nez de Charles XII avait perdu son énergie à Bender; qu'on en vit disparaître la convexité, et qu'il prit une forme pointue, marque ordinaire d'un caractère efféminé et timide? La nature agit intérieurement sur les os; les accidens et les souffrances opèrent sur les nerfs, la chair et la peau; et si quelque accident attaque les os, l'altération physique qui en résulte est assez marquée, et se distingue d'elle-même. Ces sortes de disgrâces sont plus ou moins fâcheuses; sont-elles légères, la nature les répare; sinon la cause en est trop visible pour que le physionomiste puisse les confondre avec les traits naturels. Je dis le physionomiste, mais je ne donne ce titre qu'à l'observateur im-

partial; lui seul est en droit de porter des jugemens physiognomoniques, lui seul, et non le bel esprit qui refuse de croire aux vérités d'expérience.

« Dois-je toujours mettre sur le compte de l'artiste les défauts que je découvre dans une figure de cire ? Ne peut-elle pas avoir été maniée maladroitement, ou trop exposée aux rayons du soleil ? »

Qu'une figure de cire soit gâtée par l'attouchement d'une main maladroite, qu'elle soit mutilée, ou qu'elle ait souffert par la chaleur du soleil ou du feu, toujours il sera aisé d'y reconnaître le premier travail du maître. Cet exemple prouve absolument contre notre auteur; car, si l'accidentel se fait remarquer dans une substance aussi molle que la cire, nous le distinguerons avec bien plus de facilité dans un corps organique dont l'esquisse fut formée de parties aussi solides que les os. Dans une statue (cet emblème, je crois, eût été beaucoup plus juste que celui d'une figure de cire), on distingue bientôt, pour peu qu'on soit connaisseur, ce qui a été tronqué, ajouté ou refait après coup; et pourquoi ces distinctions ne seraient-elles pas tout aussi frappantes dans l'homme? pourquoi sa forme primitive ne percerait-elle pas à travers les accidens, tandis que la beauté d'une statue, chef-d'œuvre de l'art, se retrouve encore jusque dans ses fragmens ?

« L'âme remplit-elle le corps comme un fluide élastique qui prend toujours la forme du vase ? Et supposé qu'un nez camus annonce de la malice, s'ensuit-il qu'un homme devienne malin quand, par quelque accident, son nez s'aplatit ? »

Que la réponse à cette question soit affirmative ou négative, le critique n'y gagnera rien.

Si l'on dit qu'en effet l'âme remplit le corps comme un fluide élastique qui prend la forme du vase, en conclura-t-on que celui dont le nez s'est aplati par accident, a perdu le degré d'élasticité interne qui rendait ce nez autrefois saillant ?

Si l'on dit au contraire que ces sortes de comparaisons ne servent qu'à éclaircir certains cas particuliers, sans tirer à conséquence, en sera-t-on plus avancé ?

Nous convenons avec notre auteur « qu'il y a de l'extravagance à soutenir que la plus belle âme habite toujours dans le plus beau corps, et l'âme la plus vicieuse dans le corps le plus hideux. » Il est inconcevable qu'après les explications où nous sommes entrés sur ce sujet dans les morceaux qui précèdent, on puisse nous imputer encore une pareille assertion. Nous disons seulement qu'il est une proportion, une beauté du corps, qui annonce plus de vertu, de noblesse et d'héroïsme, que telle autre forme vulgaire et moins parfaite. Nous disons seulement, avec l'auteur, que la vertu embellit, et que le vice enlaidit ; et nous sommes convaincus qu'il n'est point de forme humaine, quelque disgraciée qu'elle soit, où l'honnêteté ne puisse résider, et que le vice peut habiter dans la plus belle.

Nous serons plus difficiles à l'égard du passage suivant : « Nos langues sont très pauvres en observations physiognomoniques ; s'il y en avait de bonnes, les nations n'auraient pas manqué de les consigner dans les archives de leur philosophie. Le nez revient dans une

foule d'expressions proverbiales ou métaphoriques, mais toujours dans un sens pathognomonique, et pour marquer des actions passagères, jamais dans un sens physiognomonique, ni comme marque d'un caractère permanent ou d'une disposition habituelle. » Cependant les anciens ont dit : *Homo obesæ, obtusæ naris ;* mais, quand ils ne l'auraient pas dit, peu importe, dès qu'on peut prouver, *à posteriori*, que le nez a un caractère physiognomonique qui lui est propre.

Je ne suis point assez érudit pour opposer à notre auteur des passages tirés d'Homère, de Suétone, de Martial et de cent autres ; mais je n'en ai pas besoin. Une vérité n'en est pas moins une vérité, que les anciens l'aient connue ou non. L'écolier rapporte tout à leur autorité, le sage voit par ses propres yeux : il sait que chaque siècle a été marqué par de nouvelles découvertes, et que, dans chaque siècle, on a vu déprimer les découvertes échappées aux anciens.

« Je ne demande point, dit l'auteur, ce que l'homme aurait pu être ; je veux savoir ce qu'il est. » Et moi, je veux savoir l'un et l'autre, si la chose est possible. Il est tels scélérats qu'on pourrait comparer à des tableaux précieux gâtés par le vernis. Vous croyez ces tableaux indignes d'attention ; mais si un connaisseur vous avertit « qu'ils ont un mérite réel ; qu'il est possible de les rétablir dans leur premier état, parce que les couleurs en sont si bonnes qu'elles ne craignent point le vernis, et qu'en détachant celui-ci avec soin, on ne risque point d'effacer le fond, » ce conseil vous paraîtra-t-il indifférent ?

Vous suivez attentivement les moindres variations de l'étoile polaire, vous passez des journées à calculer pour savoir après combien de siècles elle se trouvera aussi rapprochée du pôle qu'elle puisse l'être : je n'ai garde de mépriser cette occupation.

Mais pouvez-vous contester l'importance d'un objet qui intéresse les pères, les mères, les instituteurs, les amis, les politiques? Est-il indifférent de savoir ce qu'un homme aurait pu devenir, ou ce qu'on en pourrait faire encore? ce qu'on doit nécessairement attendre de tel jeune homme dirigé et formé de telle manière?

Il en est de quelques fous comme d'une bonne montre dont le cadran s'est dérangé.

Mais, si celle que vous portez est dans ce cas, vous ne ferez, d'après vos principes, nulle attention à sa bonté intrinsèque. Vous n'écouterez point l'habile horloger qui vous dira : L'ouvrage de votre montre était excellent, et je la regarde encore comme un chef-d'œuvre. Il s'agit seulement de la faire nettoyer, de la monter régulièrement, d'en redresser quelques dents qui se sont courbées, et elle vaudra cent fois mieux que cette autre montre garnie de diamans, qui peut-être ira bien pendant quelques mois, mais s'arrêtera ensuite.

Vous serez toujours dans l'idée qu'il importe peu de savoir ce qui aurait pu arriver, et il vous suffira de n'avoir connu de la montre que ce qu'elle est à présent. Vous laisserez reposer un trésor caché, qui, à la vérité, n'a rien rendu jusqu'ici, mais qui vous promet pour l'avenir les plus grands avantages, et vous vous con-

tenterez du modique revenu d'un fonds beaucoup moins considérable.

Vous jugez d'un arbre par le produit d'une seule année, peut-être même par des fruits que l'art a rendus précoces, sans vous mettre en peine de sa qualité naturelle. Cependant il se pourrait qu'en lui donnant quelque soin il vous rapportât des fruits en abondance; diverses circonstances ont pu nuire à sa végétation; le vent du sud aura brûlé ses feuilles, une tempête aura abattu ses fruits, et vous n'examinez point si sa tige est encore saine?

Je me sens fatigué, et je crains que le lecteur ne le soit aussi, surtout s'il est porté à croire, comme je le suis, que l'auteur, dans sa gaieté, s'est quelquefois joué de nous.

Je relèverai cependant encore deux contradictions bien frappantes qui lui sont échappées. D'un côté, il observe avec raison, «que des signes pathognomoniques souvent répétés ne s'effacent pas toujours entièrement, et qu'ils laissent des impressions physiognomoniques. De là vient ce pli de bêtise des badauds extasiés de tout, sans comprendre ce qu'ils admirent; de là viennent ces plis de l'hypocrisie et les fossettes qu'elle creuse dans les joues; les plis de l'obstination et une infinité d'autres. D'ailleurs, l'altération pathognomonique qui accompagne le vice devient souvent plus sensible et plus hideuse encore par les maladies qui en sont la suite. De même aussi l'expression pathognomonique de la bienveillance, de la tendresse, de la candeur, de la dévotion et de toutes les vertus en général, influe

sur le physique, et laisse des traces qui n'échappent point à l'admirateur du beau moral. Telle est la base de la physiognomonie de Gellert, la seule vraie, la seule qui promette à la vertu des avantages réels, et qu'on peut réduire à ces deux mots : La vertu embellit, le vice enlaidit. »

Ainsi, les branches ont une vertu que la tige n'a point ? Les fruits auront une physionomie, et l'arbre même n'en aura pas ? Il est donc possible que le sourire de la suffisance parte immédiatement d'un fonds d'humilité, l'air stupide d'un fonds de sagesse ? Le trait caractéristique de l'hypocrisie n'est donc pas le résultat d'une force ou d'une faiblesse interne ? et tout signe extérieur est donc en quelque sorte un vernis appliqué ? L'auteur veut toujours nous rendre attentifs aux chiffres de la montre, et ne dit rien des propriétés de la montre elle-même. Otez-en le cadran, l'aiguille ne cessera point d'aller ; effacez ces traits pathognomoniques, l'art de dissimuler y parvient quelquefois, le penchant ou la force intérieure qu'ils décèlent n'en seront pas détruits. C'est donc se contredire que d'admettre des traits qui expriment la stupidité, et de nier que la stupidité ait un caractère ; c'est vouloir soutenir qu'une goutte d'eau est visible, mais que la source, mais que l'Océan ne le sont pas.

Autre contradiction. « Il y a une pathognomonique ; mais il serait tout aussi superflu de la réduire en théorie, que de composer un art d'aimer. L'expression réside surtout dans le mouvement des muscles du visage, et dans le regard. Tous ceux qui vivent dans le monde

comprennent ce langage, mais vouloir l'enseigner serait une entreprise pareille à celle de compter les sables de la mer. » Et bientôt après l'auteur commente avec beaucoup d'habileté l'expression pathognomonique de douze visages d'après Chodowiecki; et dans ces observations théoriques, combien n'en est-il pas qui se rapportent à la physiognomonie !

Permettez-moi maintenant, mon estimable adversaire; mais non, je ne vous regarde plus comme tel, mais comme un ami qui vient de se rendre à la vérité; permettez-moi d'enrichir cet ouvrage de quelques morceaux remarquables de votre dissertation, auxquels je n'ai pas eu occasion de m'arrêter, ou que je n'ai pas rapportés en entier.

« Si le jugement que nous portons des physionomies se vérifie quelquefois, c'est qu'il est fondé sur les indices d'actions ou d'habitudes indépendans de la physiognomonie et de la pathognomonique, et auxquels on ne saurait se méprendre. Par exemple, le débauché, l'avare, le mendiant, etc., ont leur livrée particulière, à laquelle on les reconnaît comme un soldat à son uniforme. Une seule faute de langage suffit quelquefois pour déceler une mauvaise éducation; notre chapeau, la manière de le mettre, indiquent souvent la société dont nous sommes, et le degré de notre fatuité. » Et la structure du corps humain n'annoncerait rien des talens et des dispositions de l'homme? « Souvent les fous mêmes ne seraient pas connus pour ce qu'ils sont, s'ils n'agissaient point. Quelquefois aussi l'habillement, le maintien, le premier abord d'un inconnu, le premier quart

d'heure de sa conversation, nous en disent déjà plus sur son compte que nous n'en pourrons apprendre dans la suite.

» La physionomie du plus dangereux des mortels peut nous paraître indéchiffrable : tout s'y cache sous un voile de mélancolie au travers duquel rien ne pénètre. Pour en douter, il faudrait ne connaître que bien peu les hommes. Il est toujours très difficile de démêler un scélérat, si son éducation a été soignée, s'il est ambitieux, et s'il a fréquenté autrefois la bonne compagnie.

» Un homme lâche, frivole, oisif et dominé par l'amour du plaisir, ne porte point sur son visage (c'est-à-dire pas toujours) le caractère odieux du mal qu'il fait à la société. Et, au contraire, un homme de mérite, ferme à défendre ses droits, et qui s'estime à sa juste valeur, s'annonce souvent sous un extérieur dont on se défie, surtout si sa bouche se refuse au sourire.

» Il est sûr, malgré les argumens sophistiques que la sensualité peut opposer à cette maxime, il est sûr que, sans la vertu, il n'est point de beauté permanente, et que par elle la laideur la plus choquante peut acquérir des charmes irrésistibles. Sans doute ces cas sont rares dans l'un et l'autre sexe; mais il n'est pas moins rare d'y trouver la candeur dans toute sa pureté; une déférence modeste sans lâche complaisance; une bienveillance universelle qui ne cherche point à imposer des obligations; l'amour de l'ordre sans affectation puérile; de la propreté dans l'habillement sans aucune

vaine recherche; et c'est l'ensemble de ces qualités qui produit des charmes irrésistibles. »

Rien de mieux vu ni de mieux exprimé.

« Le vice pareillement dérange et défigure les traits, lorsqu'il s'empare d'un caractère flexible, surtout si, gâté déjà par une mauvaise éducation, le vicieux n'a pas même l'idée de ce qui forme sur le visage l'expression du beau moral, ou s'il se met peu en peine de l'acquérir, et ne cherche pas même à corriger les défauts de son extérieur.

» Qui n'aimerait à prêter l'oreille aux discours qui partent d'une bouche d'accord avec tous les traits du visage, et qui ne craint pas d'en être démentie? Nous l'écouterons volontiers, quelle que soit la science dont elle nous annonce les expériences et les vérités. Si cette bouche est celle d'un médecin, quelle confiance ne doit-il pas inspirer?

» Quelqu'un a dit qu'une femme laide, vieille et vicieuse, est l'objet le plus hideux de la nature. Mais on peut dire aussi qu'une matrone dont le visage annonce encore une âme douce et pure, est un des objets les plus respectables qui soient au monde. L'âge n'enlaidit point le visage d'une personne dont l'âme peut se montrer sans masque. Il enlève seulement le vernis imposteur qui cachait autrefois la coquetterie, les caprices et la méchanceté; et l'observateur impartial aurait aperçu déjà dans la jeune fille la laideur du visage décrépit d'une vieille méprisable. Si les hommes agissaient toujours par conviction, au lieu de confier au hasard leurs intérêts les plus chers, les mariages heu-

reux seraient moins rares qu'ils ne le sont, et, comme l'a dit Shakespeare, le lien qui doit unir les cœurs ne servirait pas si souvent à étrangler le bonheur temporel. »

Ce langage est celui de mon cœur. C'est sous les yeux d'un observateur pareil que j'aurais voulu écrire mes essais. Quels services essentiels la physiognomonie ne pourrait-elle pas attendre d'un homme qui joint à un esprit géomètre le talent plus rare encore de l'observation ?

Note. Il est difficile de savoir ce que Lavater entend par *esprit géomètre.* Il y a ici ou défaut de construction, ou défaut de goût. La géométrie est une science qui enseigne à mesurer toutes sortes de longueurs ou de distances. Celui qui fait des applications de cette science est un géomètre; mais on ne dit point un esprit géomètre. C'est *esprit d'ordre* qu'il aurait fallu dire.

J.-P. M.

NOTES.

(B) *Page* 183. Lichtenberg, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs, était un savant professeur de Goettingue, aussi remarquable par l'étendue et la variété de ses connaissances, que par la piquante originalité de son esprit, dont les traits ne peuvent être comparés qu'aux saillies piquantes de Swift, de Rabelais, de Montaigne et de Voltaire.

Ce genre, sur la poésie particulière duquel on trouve d'excellentes réflexions dans les Archives littéraires de l'Europe (1), est désigné par les Anglais sous le nom d'*humour*, et par les Allemands sous celui de *laune*. Lichtenberg y a excellé. Il pouvait à peine ne pas le faire entrer dans les ouvrages les plus sérieux ; il l'employa surtout dans ses querelles littéraires avec Lavater, et le porta quelquefois trop loin.

Lichtenberg a enrichi la littérature allemande de plusieurs ouvrages estimés. On vante beaucoup son Commentaire d'Hogarth, en 5 volumes. Il a rédigé pendant long-temps l'Almanach de Goettingue, où il a fait insérer un grand nombre d'articles importans.

Lichtenberg fut tourmenté une partie de sa vie par des symptômes d'hypocondrie, dont il se plaint, et qu'il a décrits dans des momens de repos avec autant de courage que de sagacité. « Mon hypocondrie, dit-il, est proprement la faculté d'extraire, pour mon propre usage, la plus grande quantité possible de poison de chaque événement de la vie....

» Je me suis souvent désolé de n'avoir pas éternué trois fois de suite depuis vingt ans.

» Pusillanimité est le véritable nom de ma maladie ; mais comment en guérit-on?....

(1) On attribue ces réflexions à M. Stapfer, dont nous avons eu si souvent l'occasion de parler, et que nous regardons comme l'un des savans qui connaissent le mieux l'histoire littéraire et philosophique du Nord.

» Ah ! si je pouvais prendre une bonne fois la résolution de me bien porter !....

» J'étais un jour au lit à onze heures du soir. Tout-à-coup il me prit une peur du feu, dont je pus à peine me rendre compte. Je croyais sentir à mes pieds une chaleur aussi forte que s'ils eussent été proches des flammes. Cette chaleur me semblait augmenter par degrés. Tout d'un coup, le tocsin sonna; le feu avait pris dans une maison assez éloignée.....

» Lorsque j'ai pris beaucoup de café, je m'effraie de tout, et même de certains bruits avant de les entendre. Nous avons donc d'autres organes de l'ouïe que les oreilles. »

Cette disposition physique n'empêcha point Lichtenberg de se livrer à des études variées et profondes.

L'auteur des remarques dont nous avons parlé a donné, dans les Archives littéraires, la traduction d'un article assez piquant de Lichtenberg, ayant pour titre : *Le dix-huitième siècle au dix-neuvième.*

Je crois que l'on pourrait trouver la vertu et le bonheur à la même source : à cette indulgence qui tient à la force, qui est voulue, calculée, et que la nature ne désavoue pas, comme elle le fait du stoïcisme, qui ne lui coûte pas autant et qui est bien plus féconde.

On aurait désiré que Lichtenberg eût mis moins d'amertume et d'âcreté dans ses critiques de la physiognomonie. Lui-même parut regretter dans la suite d'avoir aussi maltraité un homme qui méritait beaucoup plus d'égards; il avoua, en le voyant, que son entretien et sa douce physionomie l'avaient réconcilié avec ses ouvrages.

(C) *Page* 188. Rien n'est plus sage que cette idée d'arriver à une indulgence aimable et à une tolérance philosophique, par l'habitude de chercher les divers motifs d'une action, pour la juger; de considérer toutes les faces, toutes les circonstances de cette action, et de sonder les profondeurs du cœur humain, avec le dessein de trouver dans cette étude une grande élévation de

pensée et une grande modération de sentiment. Il faut laisser la colère, la haine à l'ignorance, et l'envie à la médiocrité.

L'apathie, la nullité, le défaut de courage, peuvent seuls, dira-t-on, rendre indifférent à l'offense..... Cela se peut, quand on se croit offensé; mais, si nous nous plaçons assez au-dessus de l'offense pour qu'elle ne puisse nous atteindre, l'indulgence n'a plus rien que d'honorable; elle annonce plutôt l'élévation que la faiblesse, et il y a quelque chose de sublime dans l'opinion qui rattache l'indulgence à la puissance et au savoir...... Mais c'est la science surtout, et la science si peu cultivée de l'homme, qui préserve l'âme du trouble des sentimens haineux et de l'*agacement* des petites passions.

IV.

REMARQUES SUR PLUSIEURS PHYSIONOMIES DONT L'EXPRESSION EST DIFFÉRENTE ET DÉCISIVE.

1. Bonté, simplicité, faiblesse. La proximité du nez et de la bouche est une marque d'imbécillité dans les visages de la forme de celui-ci. Le derrière de la tête annonce beaucoup de capacité, et ne correspond pas au profil.

2. Le haut du visage a quelque chose de noble et de spirituel; le bas est dénué d'expression.

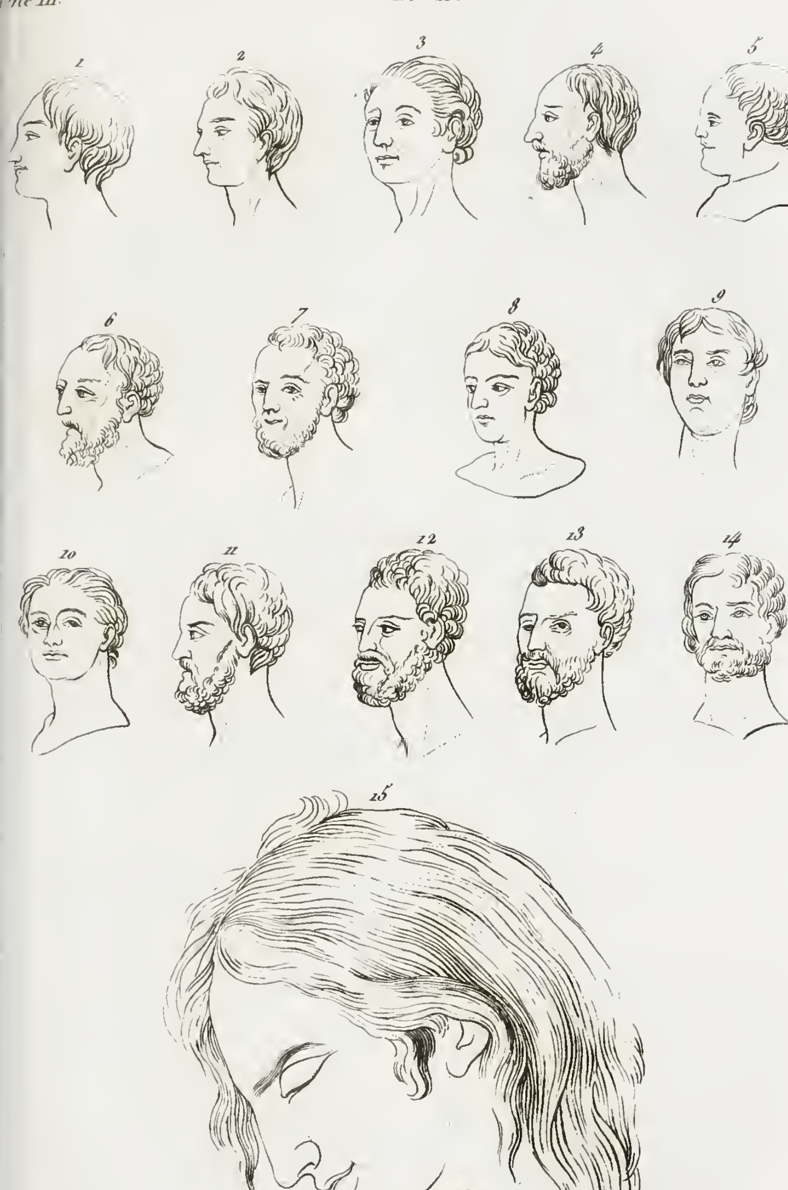
3. Candeur, bonhomie; caractère pacifique, modeste, sincère, exempt de passions, mais faible.

4. Timidité, inquiétude, étourderie, avec une capacité des plus médiocres et peu de talens.

5. Ce visage annonce un peu plus d'esprit, et inspire plus de confiance que le précédent. Ce petit nez camus et cette bouche entr'ouverte ont une expression de timidité; ce grand menton et tout le reste indiquent un caractère honnête et sans défiance.

6. Le front caractérise un jugement médiocre; l'œil, des passions nobles et une sorte de grandeur; mais le nez est commun, et cette bouche de travers, dont le dessin n'est pas exact, indique de la faiblesse.

7. Tête manquée d'un homme de génie. La nature l'avait bien formée et bien dessinée; et si elle n'est point


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15

ce qu'elle devrait être, c'est aux circonstances qu'il faut s'en prendre; voilà au moins ce que la bouche semble indiquer. C'est surtout à l'œil droit, et au sourcil du même côté qui est placé trop bas, qu'on reconnaît que cette tête est manquée.

8. Le haut est presque grand. Le milieu et le bas sont faibles, mais avec une expression de bonté et de candeur.

9. On reconnaît aussitôt dans toute la partie inférieure du visage, depuis les yeux jusqu'à l'extrémité du menton, un personnage sensuel, exempt de malice et imbécile de naissance, mais qui n'est pas entièrement dépravé.

10. Le front et la bouche ont encore l'empreinte du bon sens; mais on ne peut méconnaître l'imbécillité dans le nez, dans l'œil et le sourcil droit.

11. Le front et le nez sont communs. L'œil vaut beaucoup mieux; la lèvre d'en haut est niaise et grossière, la barbe sensuelle.

12. Tempérament vigoureux. Le haut de la tête a de la noblesse, mais la lèvre inférieure donne un air de bêtise au bas du visage.

13. Caractère ferme, loyal, invariable, et tout à la fois noble et inflexible. C'est par la faute du dessinateur que ce visage a néanmoins quelque chose de faible.

14. Abstraction faite du nez, dont le dessin est encore

manqué, ce visage est ferme, sec, mâle, renfermé, difficile à émouvoir.

15. Cette tête porte l'empreinte d'une vénération religieuse; mais le front est trop élevé, le bout du nez trop arrondi, la lèvre d'en bas et le menton sont trop peu significatifs et trop émoussés, pour que l'expression de l'ensemble atteigne au sublime.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

1. Visage d'un homme sérieux, prudent, modéré, porté au soupçon, difficile à tromper, et qui néanmoins pourrait passer aisément de la raison à la folie.

2. Caractère où règne la bonté, la douceur, la noblesse et l'innocence, mais trop facile à séduire pour se refuser à des complaisances, sinon criminelles, au moins dangereuses.

3. Caractère d'un homme violent, dur et fier, exact, ponctuel, prudent jusqu'à la défiance, sans que la vraie raison soit toujours son guide.

4. Visage d'un homme plein de finesse, adroit à pénétrer des secrets, et qui sait parvenir à son but par des voies détournées, sans néanmoins être faux ou méchant; il est judicieux, serviable, et trop habile pour s'en laisser imposer.

5. Ces deux têtes sont d'un caractère très différent; elles ne sont communes ni l'une ni l'autre. Celle qui est en arrière exprime plus de complaisance; l'autre plus de fermeté et de résolution. Le regard perçant de celle-ci, cet œil fortement prononcé, ce nez large, cette bouche et ce menton, désignent un homme plein de probité et d'énergie, mais un peu fier, et qui n'entend pas aisément raillerie. Le profil dont le front est couvert indique de la finesse, de l'éloquence, de la bienveillance, avec une légère teinte de vanité.

6. Mélange singulier de sagesse et de faiblesse. La forme de la tête, la position du front, le nez, semblent

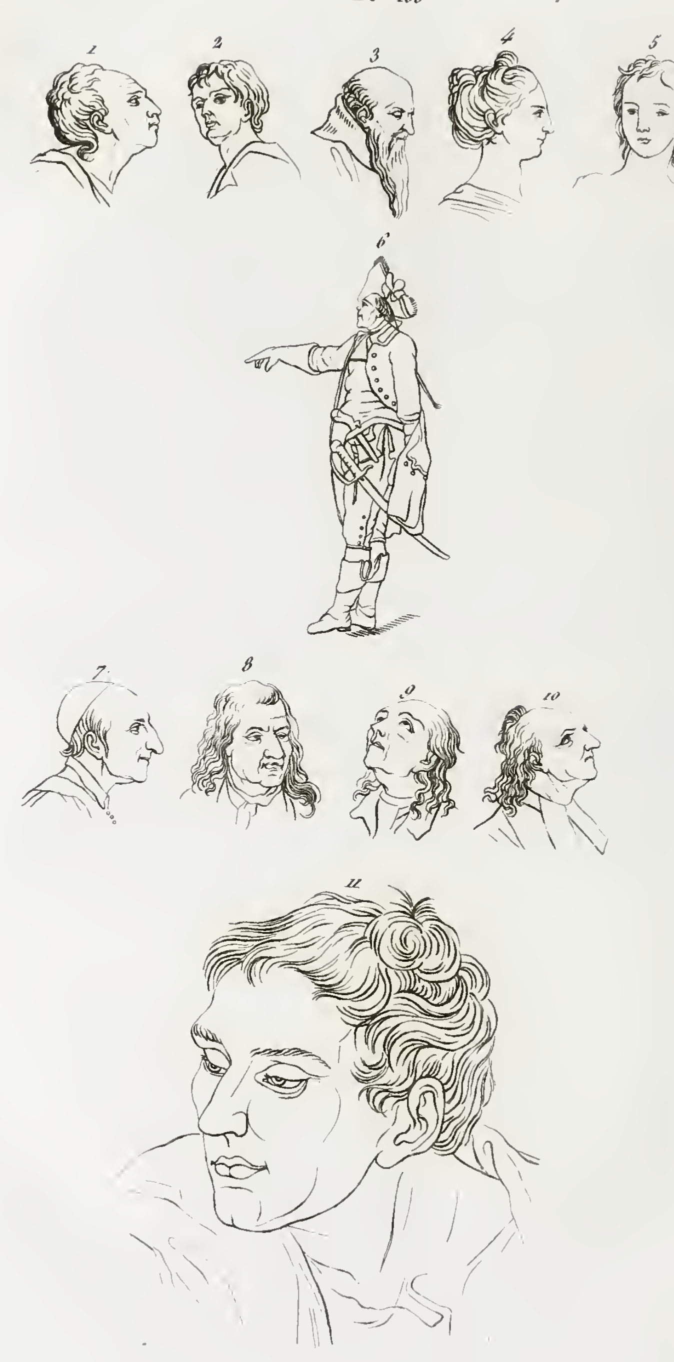
indiquer un caractère sage; et cependant nous ne saurions accorder à ce visage l'estime qu'on ne peut refuser à la sagesse.

7. Ce visage baissé, si l'on fait abstraction du contour inférieur du nez, exprime une attention fortement soutenue, et bien plus de sagesse que la figure précédente.

8. Ce visage commun et sensuel n'était pas naturellement stupide, mais il a été négligé et laissé sans culture. Il y a quelque chose dans la bouche et dans l'œil, qui fait présumer des talens naturels.

9. Le haut n'est pas absolument commun, mais le bas désigne un caractère faible, une âme froide, incapable de tendresse.

10. Quelle noblesse dans cette figure d'homme d'après Raphaël! Quelle simplicité dans son air attentif! Le front, le nez, la bouche et l'œil, la mine, l'attitude; tout exprime un caractère sage et réfléchi, qui cependant n'atteint pas au sublime.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11

1. C'EST la tête d'un homme de génie à demi fou. Si le nez était plus saillant, la lèvre supérieure plus avancée, le menton moins arrondi et plus tendu, ils seraient mieux assortis au front et au derrière de la tête, qui portent la marque infaillible du génie.

2. Cette tête, qui d'ailleurs n'est pas ordinaire, conserve un certain air enfantin, et décèle de l'enjouement et de la malice.

3. C'est un vrai visage de capucin, et du bon genre. Le nez n'est pas commun, et toute la tête en général indique, non de la grandeur, mais un caractère ferme et de l'habileté.

4. Il y a ici une expression de faiblesse d'autant plus difficile à déterminer, que ce profil n'est pas ordinaire, et qu'on ne saurait lui refuser de la noblesse, de la probité, du courage et de la fermeté.

5. Voici un de ces visages dont la simplicité s'élève presque au sublime. On y reconnaît un jugement droit et sain, mais non pas la sagacité proprement dite, ni l'esprit d'analyse; il indique aussi de la bonne foi et de la solidité dans le caractère.

6. Dans cette figure, faiblesse, prétention et insensibilité, mais elle n'a pas besoin de commentaire.

7. Caricature d'un visage fin, rusé, avide, froid, indifférent, et néanmoins curieux et présomptueux. Il n'a cet air de folie que parce que le dessin est manqué.

8. De petits yeux, avec un nez aussi grand et aussi large, et une bouche de travers, supposent un homme très borné et un esprit peu susceptible de culture.

9 et 10. Morne contemplation sans force et sans objet. Tous deux annoncent des dispositions naturelles, et l'emportent à cet égard sur les deux précédens. 9, sans être grand, n'est pas un homme de la dernière classe.

10. Le haut du visage a presque de la grandeur, ou du moins de la noblesse; le bas indique un bon naturel, et en même temps de la petitesse.

11. Cette tête avait été formée pour la sagesse, mais elle ne fut pas achevée. Le front a presque l'empreinte du génie. Les sourcils et le haut du nez, l'œil gauche, la bouche considérée en elle-même, le contour depuis l'os de la joue droite jusqu'à l'extrémité du menton; tout cela promet une prudence consommée, un profond jugement; mais il n'en est pas ainsi de la pointe du nez, de la paupière supérieure, et d'un je ne sais quoi dans la bouche qu'on ne saurait définir, et qu'il faut attribuer peut-être à sa position trop oblique relativement au reste du visage.

Pl. 261.



1. Basse superstition, penchant à l'intolérance; ce personnage, sans être des plus bornés, n'est cependant pas capable d'acquérir de grandes lumières.

2. Visage rusé, mais calme, et qui a presque une expression de bonté. Aux visages de cette espèce est joint ce tact qui sert à deviner l'hypocrite sous son masque.

3. Effroi d'un homme faible et tombé en démence, mais qui naturellement ne manquait pas de sens.

4. Visage d'un imbécile de naissance, doué d'un bon naturel. Abstraction faite des autres traits, je trouve déjà dans le front et dans le contour extérieur, depuis le bout du nez jusqu'au bas du cou, l'empreinte de l'imbécillité.

5. Mélange de rudesse, de méchanceté et de puérilité. Celle-ci siége dans le contour du front; la méchanceté dans l'œil et la bouche; la rudesse dans la lèvre inférieure et le menton.

6. Ce profil, dégradé par la main d'un artiste peu habile, est celui d'un visage distingué, capable de former et d'exécuter de grandes entreprises. L'œil et le nez, qui indiquent une habileté peu commune, exigeaient un front moins court et plus ferme, et moins de mollesse dans le bas du visage.

7. Physionomie d'un homme honnête, courageux, et auquel on peut se fier; mais physionomie ordinaire, dépourvue de sagacité et d'élévation. C'est surtout dans le bout du nez que le manque de grandeur est sensible.

8. Visage d'un être rampant, sordide et rusé. Quoiqu'il soit maintenant très borné, ses dispositions naturelles le rendaient capable de beaucoup d'instruction. Sans être méchant, il est devenu méprisable par faiblesse et par défaut de culture; et, dans l'état où nous le voyons, il est sans honneur et sans ressort.

9. Coquetterie impuissante. L'œil exprime beaucoup de passions; la bouche une faiblesse qui touche à la folie.

10. Ce visage n'est ni grand, ni énergique; mais il indique un homme plein de talens, susceptible d'instruction et de goût, capable de réflexion, sans atteindre à la profondeur.

11. Le front, si j'ose m'exprimer ainsi, n'a pas encore toute sa maturité, et, relativement à la bouche, il est trop peu sillonné, trop enfantin. Je n'ai pas besoin d'observer que ce profil est celui d'un imbécile indolent et d'un bon naturel; l'imbécillité réside en particulier sur la lèvre d'en bas, qui est beaucoup trop avancée.

12. Voici une tête d'après Holbein, qui exprime la douleur profonde et concentrée d'une âme sensible, généreuse et pleine d'énergie. C'est surtout le front et le nez qui caractérisent le penseur.

V.

DE L'HARMONIE ENTRE LA BEAUTÉ MORALE ET LA BEAUTÉ PHYSIQUE.

Découvre-t-on un rapport, une harmonie sensible entre la beauté morale et la beauté physique, entre la dégradation morale et la difformité corporelle? Ou bien, et en d'autres termes, la beauté morale et la difformité physique peuvent-elles jamais s'associer? La dégradation morale et la beauté corporelle ne sont-elles pas sans rapport, sans liaison?

Il importe de décider cette question; des millions de voix dans la nature y répondent affirmativement; il faut néanmoins rassembler des faits et des preuves.

Puisse le lecteur *peser*, écouter ce que je vais dire sur cet important sujet, avec autant de patience que j'en mettrai à recueillir mes moyens de démonstration! mais j'espère, j'oserais même prédire qu'il viendra un temps où les enfans riront de me voir prendre le soin de prouver des vérités aussi évidentes; où l'on trouvera ridicule, où l'on s'affligera peut-être de ce qu'il y eut un siècle où de pareilles preuves avaient besoin d'être démontrées aux hommes.

Toutefois la vérité est toujours vérité, soit qu'on l'adopte, soit qu'on la repouse. Ce n'est pas mon assertion quirend vraie la chose dont je parle; mais c'est parce que cette chose porte le sceau de la vérité, que je l'affirme.

En supposant que nous sommes l'ouvrage d'une sagesse suprême, n'est-il pas d'abord infiniment probable qu'il existe une harmonie entre la beauté morale et la

beauté physique? n'est-il pas vraisemblable que l'auteur de toute perfection morale ait marqué qu'il se complaît en elle, en unissant par des liens naturels le beau physique au beau moral? Supposons que le contraire ait lieu, qui croirait alors à une sagesse, à une bonté infinie, et pourrait-on soutenir cette pensée: Que ce n'est point l'effet du hasard, ou du concours accidentel de certaines circonstances, mais l'ordre naturel des choses, l'arrangement invariable et général; que le plus haut degré de perfection morale se trouve réuni au plus haut degré d'imperfection physique; que l'homme le plus vertueux est en même temps le plus laid; que le bienfaiteur de l'humanité est aussi l'être le plus rebutant par son extérieur; que Dieu refuse à la vertu toute espèce de beauté, de peur de lui attirer l'amour; et que la nature entière est tellement disposée qu'elle imprime en quelque sorte le sceau de la disgrâce sur ce qui est le plus cher à la Divinité, et le plus aimable en soi-même? O vous, amis de la vertu! qui adorez avec moi une sagesse, une bonté suprêmes, pourriez-vous supporter ce langage, je dirais presque ce blasphème?

Supposez encore la même disconvenance entre les facultés intellectuelles et l'extérieur de l'homme. Trouveriez-vous qu'il fût digne de la sagesse éternelle d'avoir empreint un caractère de stupidité sur les créatures, à proportion du degré d'intelligence dont elles seraient douées? Non, vous n'en conviendrez jamais. Et cependant cette harmonie est bien moins importante que celle dont je parlais plus haut, parce que le

sage auteur de la nature doit avoir bien plus à cœur le développement et la perfection de nos facultés morales, que le développement et la perfection des intellectuelles.

De plus, trouverait-on convenable et conforme à la suprême sagesse, d'avoir donné la forme et l'extérieur d'un corps robuste à un corps très délicat, ou l'apparence d'un corps faible à celui qui aurait la force en partage ? (Je ne parle ni des accidens, ni des exceptions, mais uniquement de l'ordre général qui subsiste dans toute la nature). Et néanmoins cet étrange contraste, cette discordance si choquante, seraient encore pleins de sagesse, en comparaison d'un arrangement qui produirait dans toute la nature une disconvenance visible entre la beauté morale et la beauté physique.

Cependant j'accorderai, si l'on veut, que ces sortes de présomptions, de conjectures métaphysiques, quelque lumineuses qu'elles paraissent, et quelque poids qu'elles dussent avoir, au moins sur certains esprits, ne sont pas assez concluantes. C'est la réalité du fait qu'il s'agit de constater, et par conséquent tout dépend ici de l'observation et de l'expérience.

Je suppose d'abord, ce que personne ne saurait nier, pour peu qu'il ait observé son propre visage ou celui d'autrui, que chaque état de l'âme, chaque perception ou sensation s'exprime sur le visage d'une manière particulière. Des situations différentes de l'âme n'ont pas les mêmes expressions sur la physionomie, et les situations semblables n'ont pas des expressions différentes.

Je suppose encore, ce qu'aucun moraliste ne pourra nier qu'il est certaines situations de l'âme, certaines inclinations, certaines manières de sentir, qui sont belles, grandes, généreuses, qui inspirent à tous les cœurs sensibles des sentimens de bienveillance, d'estime, d'amour et de joie; qu'il en est d'autres, au contraire, qui sont et produisent l'opposé de celles-ci; on les trouve méprisables, effrayantes, odieuses.

Je suppose enfin, ce qui ne saurait échapper à tout œil clairvoyant, quelque novice qu'il soit d'ailleurs, qu'il y a des beautés et des difformités dans les traits du visage (je ne parle actuellement que de ceux-ci); il y en a, dis-je, malgré les singulières objections qu'on a faites sur l'existence d'une beauté physique, généralement reconnue pour telle : objections qui attaquent des principes sûrs et invariables. Plaçons l'homme le plus beau à côté de l'homme le plus laid, et personne ne dira du premier qu'il est laid, et de l'autre qu'il est d'une beauté ravissante. Que cet homme si beau se défigure en grimaçant, et ceux qui le verront, fussent-ils rassemblés de toutes les nations du globe, s'écrieront d'une voix unanime : Ce visage est laid, désagréable, hideux! et, quand il aura repris sa forme naturelle, on dira qu'il est beau, agréable, gracieux, etc. La plupart des objections contre une beauté réelle et indépendante d'un goût arbitraire, viennent des idées opposées et souvent très extraordinaires que divers peuples se sont faites de la beauté du corps humain. Mais, puisqu'il n'y a précisément que les seuls individus d'une certaine nation, qui por-

tent un jugement singulier sur la beauté ou la laideur d'un objet donné, et qu'il n'est point admis par d'autres; puisque, à la réserve des nègres, personne n'admire un nez écrasé, et qu'à l'exception d'un seul petit peuple, il n'en est aucun qui regarde les goîtres comme un ornement, il est clair que c'est la tyrannie d'un ancien préjugé national et héréditaire qui a su éteindre ou altérer ainsi le sentiment naturel du beau.

Et cependant ces mêmes hommes s'accorderont avec le reste des habitans de la terre, à juger sainement de la beauté ou de la difformité, dans tous les cas bien marqués et bien frappans, et manifesteront le même sentiment du beau et du laid, toutes les fois qu'ils ne seront pas aveuglés par des préjugés nationaux. C'est à dessein que je parle de cas bien décidés, d'extrémités bien marquées du beau et du laid; car, plus les objets s'écartent des extrêmes du laid et du beau, plus il faut que l'œil soit pénétrant et exercé pour en fixer le caractère; et on ne peut guère s'attendre à trouver ce degré de finesse chez un peuple grossier.

D'ailleurs, les méprises qu'on peut faire au sujet de ces degrés mitoyens du beau, n'affaiblissent point la distinction qui existe entre la beauté et la laideur, par la même raison que dix lignes ne paraissent point différer en grandeur, quoique chacune d'elles excède l'autre d'un point; c'est que les différences en sont trop peu frappantes pour ne pas échapper à un observateur ordinaire.

Reprenons.

Ce qui se passe dans l'âme s'exprime sur le visage. Il est des beautés et des difformités morales, des dispositions de l'âme qui attirent la bienveillance, et d'autres qui inspirent le contraire.

Il est des beautés et des difformités physiques dans les traits du visage humain.

Mais il me reste encore une question à résoudre : L'expression des beautés morales est-elle aussi physiquement belle ? celle des difformités morales est-elle de même physiquement laide ? Ou bien la laideur est-elle l'expression des beautés morales, et la beauté celle des difformités morales ? Ou bien encore l'expression des qualités et des situations morales n'est-elle ni belle ni laide ? ou tantôt l'une et tantôt l'autre, sans raison suffisante ?

Examinons, et prenons pour exemple l'expression immédiate de plusieurs grandes passions de l'âme. Qu'on dessine en présence d'un enfant, d'un villageois, d'un connaisseur, du premier venu, le visage d'un homme en qui la bonté domine, et celui d'un homme vil et méprisable ; celui d'un homme plein de candeur et celui d'un fourbe. Montrez-leur aussi le visage de la même personne dessiné au moment où elle exerçait une noble bienfaisance et tandis qu'elle se trouvait dans un accès de basse jalousie : demandez-leur ensuite auxquels de ces visages ils donnent la préférence.

Et l'enfant, et le villageois, et le connaisseur s'accorderont à dire, des mêmes visages, que les uns sont beaux et les autres laids (1).

(1) Seulement il faudra s'exprimer avec plus de précision, en

Je demanderai ensuite de quelles passions, de quels états de l'âme ces visages présentent l'expression ; et il se trouvera que les expressions les plus désagréables se rapporteront aux habitudes, aux inclinations les plus vicieuses.

Comparez d'ailleurs certains traits pris séparément, des bouches, des yeux, des nez, des fronts : demandez où sont les lignes délicates dont la continuité est presque imperceptible ; qui se prolongent et se perdent insensiblement, les lignes régulières, les belles lignes, belles en elles-mêmes, sans que l'expression y ait aucune part, et d'un autre côté, où sont les lignes grossières, inégales, désagréables et laides en elles-mêmes ; non, il n'est point d'enfant, point de villageois qui puisse s'y méprendre.

Si l'on observe toutes les nuances qui se trouvent depuis le plus haut degré de bonté jusqu'au dernier excès de méchanceté et de fureur, et qu'on dessine, par exemple, les contours des lèvres ; on trouvera en avançant, que la ligne la plus belle et la plus délicate, dégénère en une ligne moins flexible et moins gracieuse, et devient par degré irrégulière, choquante, difforme et hideuse, en sorte qu'on voit l'harmonie et la beauté des traits s'altérer et s'effacer progressivement, à mesure que la passion devient plus odieuse. On en trou-

s'adressant au connaisseur. Je ne demande pas, lui dirai-je, quels sont les visages les mieux dessinés, laquelle de ces expressions est la plus vraie, la plus belle d'après les règles de l'art ; mais je veux savoir lesquels de ces visages sont beaux ou laids en eux-mêmes, abstraction faite de l'art du dessinateur.

vera la preuve dans cet ouvrage; et cette remarque est applicable aux mélanges et aux combinaisons sans nombre de tous les caractères moralement beaux et moralement laids : on trouve dans leurs expressions la même variété et les mêmes nuances.

Jusqu'ici, ce me semble, la matière offre peu de difficultés; peut-être même quelques-uns de mes lecteurs me reprochent déjà des détails superflus.

Le second pas que nous allons faire ne doit pas rencontrer plus d'obstacles. Un mouvement, une direction des traits souvent répétés, produisent enfin une impression durable sur les parties molles du visage, et influent même dès l'enfance sur les parties osseuses, comme nous le démontrerons dans la suite. Une impression gracieuse mille fois réitérée se grave et forme sur le visage un beau trait permanent. De même, une impression désagréable souvent répétée laisse enfin sur le visage un trait difforme et habituel. Plusieurs de ces traits agréables, réunis dans la même physionomie, produisent ensemble (toutes choses d'ailleurs égales) un beau visage; et la réunion de plusieurs traits désagréables rendra un visage laid.

J'observerai encore qu'il n'est point de situation de l'âme dont l'expression soit renfermée absolument et exclusivement dans un seul trait du visage. Quand cette expression serait plus sensible, quand elle produirait des altérations plus frappantes dans certains traits que dans d'autres, il n'en est pas moins vrai que chaque mouvement de l'âme fait éprouver un changement à toutes les parties molles du visage : quand l'âme

se trouve dans une mauvaise disposition, on leur voit prendre une forme désagréable, et, tout au contraire, cette forme devient gracieuse quand l'âme est bien disposée.

Ainsi l'ensemble du visage exprime toujours la disposition morale actuellement dominante.

La même situation d'esprit produit, dans toutes les parties du visage, à proportion de ce qu'elle est plus ou moins répétée, des impressions permanentes, gracieuses ou désagréables.

Certaines situations d'esprit souvent répétées, produisent des penchans : les penchans deviennent habitudes, et de celles-ci naissent les passions.

Déduisons maintenant de toutes ces propositions particulières une proposition générale.

« La beauté et la laideur du visage ont un rapport étroit avec la constitution morale de l'homme : ainsi plus il est moralement bon, plus il est beau ; plus il est moralement mauvais, plus il est laid. »

Mais combien d'objections s'élèvent ! Je les vois se précipiter comme en torrent, et menacer de détruire l'édifice que j'avais construit avec tant de complaisance. Cependant je ne crains rien pour lui : ce n'est point une frêle chaumière bâtie sur le sable, c'est un solide palais fondé sur le roc. Ces vagues redoutables ne produiront que de l'écume ; leur vaine fureur va se calmer au pied du rocher, ou, si elles continuent à mugir, et le rocher et l'édifice n'en seront pas moins inébranlables. Qu'on me pardonne le ton que j'ose prendre ; mais la confiance n'est pas de l'orgueil ; et

je consens à m'humilier dès qu'il sera prouvé que j'ai tort.

On s'écriera de toute part que je contredis l'expérience, qu'on voit tous les jours des vicieux avoir la beauté en partage, comme on voit la laideur s'allier avec la vertu. Mais en quoi consiste la beauté de ces vicieux ? Ont-ils de belles couleurs, de belles chairs, ou de beaux linéamens ? Cependant je ne veux point anticiper, et je prie mes lecteurs d'écouter ma réponse.

1° J'observerai que cette difficulté ne tombe pas directement sur ma proposition ; car je dis simplement que la vertu embellit, et que le vice enlaidit, et je suis loin d'affirmer que la vertu est la cause unique de la beauté du visage, et que la laideur ne peut être que l'effet du vice ? Qui pourrait nier qu'il est des causes plus prochaines, des causes immédiates, qui influent sur la beauté ou la laideur du visage ?

N'est-il pas évident que les facultés de l'esprit et plus encore la conformation que nous avons reçue dans le sein de nos mères ; l'éducation, dont nous sommes si peu les maîtres ; les différentes conjonctures de la vie ; les maladies, les accidens, la vocation, le climat, etc., sont ou peuvent devenir autant de causes secondaires de la beauté et de la laideur des hommes ? Mon assertion a beaucoup d'analogie avec la proposition suivante, qui est incontestable : « La vertu contribue à la félicité temporelle, et le vice la détruit. » Sera-t-elle renversée par cette objection ? « Nombre de gens vertueux sont ici-bas dans l'infortune, tandis que nombre de vicieux

ont le bonheur en partage. » Mais la première assertion peut être commentée ainsi : « Indépendamment de la vertu et du vice, il est d'autres causes coopérantes, qui influent sur le bonheur ou le malheur de l'homme ; mais son état moral n'en est pas moins au rang des causes et des moyens les plus efficaces, qui conduisent au malheur ou à la félicité. »

Il en est précisément ainsi de l'objet de notre question : « La vertu embellit, le vice enlaidit ; mais ces qualités opposées ne sont pas les causes uniques d'où dépendent la beauté et la laideur. »

2° Il y a une objection à faire contre cette expérience qu'on prétend nous opposer. Peut-être même y trouverons-nous de quoi confirmer notre assertion. Ne nous arrive-t-il pas souvent de dire : « Voilà une belle femme, je ne saurais en disconvenir, cependant elle ne me plaît pas ? » Ou même : « Je ne puis la souffrir. » D'un autre côté, nous disons quelquefois : « Cet homme est laid ; cependant, malgré toute sa laideur, il a fait sur moi, au premier abord, une impression agréable, et je me sens prévenu en sa faveur, etc. » Et il se trouve à l'examen que cette beauté que nous ne pouvions souffrir, et cet homme dont la laideur nous paraissait aimable, produisaient en nous l'antipathie et la sympathie, par les mauvaises ou les bonnes qualités dont leur visage porte l'empreinte.

Et puisque les traits agréables que l'on découvre sur le visage laid, ainsi que les traits déplaisans qui se trouvent sur le beau visage, sont si saillans qu'ils font sur nous une plus forte impression que tout le reste, n'est-ce

pas une preuve que les linéamens qui les forment sont plus subtils, plus expressifs que ceux qu'on pourrait nommer purement matériels?

Qu'on ne dise point que la sympathie et l'antipathie ne se développent que par degrés, à mesure que nous découvrons des vertus ou des vices dans celui qui en est l'objet. Combien de fois n'arrive-t-il point qu'elles naissent au premier coup d'œil!

Qu'on ne dise pas non plus que nous concluons de l'extérieur au moral, parce que nous avons remarqué précédemment, dans des cas semblables, que les personnes chez qui de pareils traits se trouvent joints à la laideur ont l'âme belle, et que d'autres qui unissent à la beauté certains traits rebutans, sont d'un caractère méprisable. Je conviens du fait, mais il n'infirme point notre assertion, et l'un et l'autre peuvent marcher de pair. Pour sentir que cette objection a peu de force, examinez ce qui se passe chez les enfans. Ils n'ont pu acquérir une telle expérience, et cependant on les voit attacher des regards affectueux sur un visage qui ne saurait passer pour physiquement beau, ni même pour joli, mais qui annonce une belle âme; tandis que, dans le cas opposé, leur aversion s'exprime quelquefois par des cris.

3° Il importe de bien fixer le sens des termes.

Si pour énoncer ma thèse, on disait sans restriction que l'homme vertueux est physiquement beau, et le vicieux physiquement laid, il est certain qu'elle pourrait souffrir presque autant de contradictions qu'il y a d'idées différentes attachées aux mots vertueux et vi-

vicieux. Les gens du monde, qui appellent vertueux tous ceux qu'ils n'osent qualifier de vicieux; le cagot, qui regarde comme vicieux tous ceux qui ne réalisent point le fantôme qu'il s'est formé de la vertu; le militaire, qui estime vertueux tout homme de cœur, et tout soldat qui fait bien son service; le peuple, qui ne reconnaît pour vicieux que celui qui pèche contre la lettre des commandemens qui défendent les vices grossiers; le paysan, réputé vertueux, tant qu'il n'est point appelé en justice devant le bailli; le moraliste sévère, qui n'appelle moralement bon que les vertus acquises au prix des combats et des sacrifices les plus pénibles, et pour qui la vertu n'est que le stoïcisme : tous ensemble se révolteront contre une proposition énoncée d'une manière si vague, si indéterminée, si paradoxale. Cependant on a pu remarquer, d'après ce que j'ai dit plus haut, que je prends ici les mots *vertu* et *vice*, dans le sens le plus général et le plus étendu. J'entends par l'une tout ce qui est bon, noble, honnête, bienfaisant, tout ce qui tend et concourt à une fin utile, et je n'examine point quel en est le principe. J'entends par l'autre tout ce qui tend à nuire, tout ce qui est bas, vil et méprisable, quelle qu'en soit la source.

Il peut donc arriver qu'un homme soit né avec d'excellentes dispositions, qu'il les ait cultivées avec soin pendant long-temps, mais qu'ensuite il se soit tellement livré à une passion condamnable, que tout le monde le place au rang des vicieux, et avec raison, d'après le sens ordinaire qu'on attache à ce mot. Me dira-t-on alors : « Voyez cet homme ! en est-il moins beau pour

être vicieux? Que signifie donc cette prétendue harmonie entre la vertu et la beauté?»

Mais n'avons-nous pas supposé que cet homme était heureusement né, qu'il a cultivé long-temps ses bonnes dispositions naturelles, et s'est affermi dans le bien.

Il avait donc, et il lui reste encore des qualités estimables dont l'empreinte est forte et profonde sur son visage, par cela même que ses vertus lui étaient naturelles, et qu'un long exercice les avait confirmées. On distingue toujours les racines et le tronc, malgré les branches sauvages entées sur l'arbre; et le terroir n'en est pas moins fertile, quoique l'ivraie s'y mêle au froment. Il est donc aisé de comprendre comment la physionomie peut conserver sa beauté, malgré les vices qui souillent la personne, et notre proposition n'en demeure que plus vraie.

D'ailleurs, avec des yeux un peu exercés, on ne pourra disconvenir que la physionomie de l'homme dont nous parlons, était bien plus belle avant qu'il se fût soumis au joug des passions; qu'elle est devenue bien moins agréable, moins attrayante, quoique peut-être il ne soit point encore parvenu au degré de dépravation désigné dans cette strophe d'un cantique de Gellert (1)

O toi! dont l'aspect épouvante,
Que ta jeunesse fut brillante!
Je cherche en vain ses traits charmans.

(1) Il a été traduit en français par madame Reclam.

La triste vieillesse, avant l'âge,
Accourt sillonner ton visage,
Et dire tes égaremens.

J'ai connu des jeunes gens d'une très belle figure et d'un bon caractère, qui, dans un court espace de temps, ont altéré leur beauté par l'intempérance et la débauche : ils passaient encore pour beaux, et l'étaient en effet; mais, grand Dieu! combien n'étaient-ils pas déchus de leur ancienne beauté!

D'un autre côté, supposons un homme porté par son penchant naturel à des passions déréglées, qui ont été fomentées encore par une mauvaise éducation; il fut l'esclave de ses vices pendant une longue suite d'années, et ils ont imprimé sur sa physionomie des traits désagréables et rebutans. Mais s'il commence à travailler sérieusement à devenir meilleur, s'il combat ses passions avec succès, et remporte sur elles des victoires signalées; si, dans l'intention la plus droite, il en réprime au moins les mouvemens les plus impétueux, il sera véritablement et dans le sens le plus propre, un homme vertueux, et même ses vertus seront plus éminentes que celles d'un homme naturellement bon. Et cependant c'est lui qu'on citera comme un exemple de la vertu jointe à la laideur. Soit; mais celle-ci est l'expression fidèle des passions impures qui souillaient son âme et s'y étaient enracinées. D'ailleurs, avant les efforts héroïques qu'il a faits pour en secouer le joug, la laideur de son visage était bien plus frappante; qu'on examine, et l'on verra combien il a gagné depuis cette

époque. L'exemple de Socrate, mille fois cité par tous les physionomistes et par tous leurs adversaires, serait ici tout-à-fait à sa place; mais nous avons dessein d'en parler dans un fragment à part.

Une autre considération se présente. Il est nombre de goûts, de caprices, de travers, de taches, de défauts dans les manières, l'humeur et le caractère, tous différens entre eux, mais tous désagréables, bas et choquans, qui, pris séparément ou ensemble, ne sont pas encore qualifiés de vices, mais dont plusieurs réunis abaissent, avilissent et corrompent celui qui en est atteint. Cependant, s'il conserve de la probité dans le commerce de la vie, s'il s'abstient des vices capitaux, et qu'il remplisse d'ailleurs les devoirs extérieurs de la piété, il aura la réputation d'un brave homme, même d'un très honnête homme exempt de tout reproche. Il est certain que beaucoup d'honnêtes gens de cette espèce ne laissent pourtant pas d'être laids.

4° Il s'agit de reculer un peu le point de vue d'où nous considérons l'harmonie entre la beaute morale et la beauté physique, et nous verrons tomber encore une grande partie des objections, tandis qu'envisagée ainsi, la question n'en deviendra que plus intéressante

Nous ne considérons pas seulement les effets les plus immédiats de la vertu et du vice par rapport à la beauté du visage, mais aussi les suites immédiates qui en résultent relativement à la beauté ou à la difformité du genre humain. Je me trouve au milieu d'une foule; j'examine le peuple; je parcours des villages, de petites et de grandes villes, et chaque lieu me présente les

gens les plus vils, soit dans le premier, soit dans le plus bas étage de la société, partout je découvre un ravage horrible, un nombre prodigieux de mauvaises physionomies, des caricatures de toute espèce.

Tant de laideur afflige et blesse mon âme, et mes yeux se détournent quand je me sens poursuivi, je ne dirai pas de l'idéal exagéré d'une belle figure humaine, mais seulement de l'image d'un homme passablement beau; je crois pouvoir appeler poursuite ou persécution, l'image toujours présente d'un bonheur dont on pourrait être en possession, et dont, hélas! on est si éloigné.

Il est un moment de ma vie que je n'oublierai jamais, il a laissé dans mon cœur une plaie trop profonde. J'étais dans un jardin, au plus beau mois de l'année, devant un parterre orné des plus brillantes fleurs. Mes yeux, pleins d'une douce ivresse, s'arrêtèrent quelque temps sur ce bel ouvrage du Créateur, puis, dans ce délicieux sentiment, mon âme se représenta des beautés animales plus vivantes encore, et je montais par degrés jusqu'à l'homme, l'être le plus élevé auquel mes sens pouvaient atteindre, être bien plus perfectible que les fleurs; enfin l'image d'un homme accompli venait s'offrir à ma pensée, et pénétrait mon cœur d'une sublime joie. Je suis interrompu par le bruit de quelques passans, je détourne la vue : Dieu! quelle pitié mêlée d'horreur j'éprouve à cet aspect! c'étaient trois hommes d'une figure hideuse, l'idéal de trois brigands.

Depuis lors, je me suis souvent demandé comment il arrive que des individus de la plus noble espèce des

créatures de la terre, de celle qui a été douée des facultés les plus admirables, aient pu dégénérer au point d'offrir sous tant de formes différentes des objets de dégoût, d'aversion et d'horreur. Plus j'y réfléchis, et plus je trouve que la faute en doit être imputée à l'homme seul, à son espèce et à chaque individu pris séparément; je trouve que cela même tient à la perfectibilité dont l'homme est susceptible; je me persuade aussi de plus en plus que toutes les nuances de la vertu et du vice ont leur expression dans l'extérieur de l'homme, et que leurs suites naturelles, même les plus éloignées, s'y font sentir d'une manière palpable.

D'abord, tout déréglement moral influe plus ou moins sur le physique, l'altère, l'énerve et le dégrade; tout au contraire, l'énergie, l'activité morale, préviennent cette dégradation, et disposent à tout ce qui est beau et honnête; par conséquent elles créent aussi l'expression des beautés de toute espèce.

Le déréglement s'accroît de degrés en degrés, et produit alors des caricatures variées entre elles selon la nature du vice dominant. Et cet effet a toujours lieu, à moins que le mal ne soit contre-balancé par un désir ardent de rentrer dans le chemin de la vertu.

D'un autre côté, si c'est, par exemple, la vraie bonté qui règne dans le cœur, combien, sans même avoir égard à l'expression gracieuse qui en résulte immédiatement, combien de délicatesse et d'agrémens durables n'ajoute-t-elle point à l'extérieur! Celui qu'elle anime est poli, doux, serviable; il n'est ni indolent, ni brusque, ni fantasque, et c'est ainsi qu'on lui reconnaîtra

cent autres qualités de tout genre, qui embellissent la physionomie à proportion que cette vertu principale, cette âme de toutes les vertus, a été excitée, nourrie, fortifiée chez lui de bonne heure et dans ses premières années.

5° Enfin, et c'est ce qui va contribuer le plus à éclaircir cette matière, et à résoudre la plupart des objections, la vertu et le vice, les bonnes et les mauvaises mœurs, dans le sens le plus étendu, ont, à bien des égards, une influence médiate sur la beauté ou la laideur des enfans. Cette considération peut servir de réponse à la question suivante : Pourquoi ce jeune homme, élevé dès sa première enfance avec le plus grand soin, devenu si docile, si vertueux, si supérieur à son père, enlevé par une mort prématurée, pourquoi, dis-je, a-t-il dans la physionomie quelque chose de si rebutant et de si désagréable ? D'où vient l'a-t-il conservée telle ? fallait-il demander; ou plutôt encore, pourquoi en a-t-il hérité, ou l'a-t-il reçue dans le sein maternel ?

Je connais peu d'erreurs plus grossières et plus palpables que celle-ci, quoique soutenue par de bons esprits, même encore de nos jours. Tout dépend, chez l'homme, de l'éducation, de la culture, de l'exemple, et non de l'organisation et de la formation primitive; celles-ci sont partout les mêmes.

Helvétius, dans son aimable enthousiasme pour la réformation du genre humain, par conséquent aussi pour celle de l'éducation, etc., a défendu si sérieusement cette opinion insultante pour l'humanité, et sans

cesse démentie par l'expérience, qu'en le lisant j'avais peine à en croire mes yeux.

Nous aurons plus d'une occasion, dans la suite de ces fragmens, de traiter en détail diverses propositions qui ont trait à cette matière.

Bornons-nous pour le moment à ce qui se rapporte directement à notre but.

Autant il est impossible de trouver deux hommes qui aient entre eux une ressemblance parfaite, autant l'est-il de trouver un enfant qui, dans la première heure de sa vie, ressemble parfaitement à un autre né en même temps que lui.

Qu'on enlève à une mère qui n'est point dénuée de sentiment, l'enfant qu'elle vient de mettre au monde; pourvu seulement qu'elle ait pu le fixer avec attention pendant deux minutes, elle saura bientôt le retrouver, l'eût-on mêlé parmi cent enfans nouveau-nés de la même ville ou de la même contrée, quelque ressemblance qu'il y ait alors entre eux.

De plus, c'est un fait connu que les enfans nouveau-nés, ainsi que ceux qui sont plus avancés en âge, ont une ressemblance frappante avec leur père ou leur mère, quelquefois même avec l'un et l'autre, tant pour la formation que pour certains traits particuliers (1).

(1) Il serait curieux d'examiner dans un fragment particulier sur les physionomies de famille, comment elles se conservent d'une génération à l'autre, et se reproduisent toujours avec une ressemblance si distincte, qu'après avoir mêlé plusieurs portraits de famille parmi un grand nombre d'autres pris au hasard, on peut les retrouver sans peine.

L'expérience constate également qu'il y a une ressemblance pareille entre le caractère moral des enfans, surtout des cadets, et celui du père ou de la mère, et quelquefois de tous les deux en même temps.

N'arrive-t-il pas souvent que nous retrouvons trait pour trait dans le fils, le caractère, le tempérament et la plupart des qualités morales du père ? Et combien de fois le caractère de la mère ne reparaît-il pas dans la fille, ou bien dans le fils, et celui du père dans la fille ?

Une preuve que cette ressemblance ne provient ni de l'éducation, ni des circonstances, c'est que des frères et sœurs élevés avec le même soin et placés dans la même situation, ont souvent néanmoins des caractères tout-à-fait opposés. Et cet écrivain qui avait tant à cœur de perfectionner l'éducation, qui accordait si peu aux dispositions et aux qualités naturelles des enfans, n'a-t-il pas supposé lui-même, en établissant des principes, en indiquant des règles pour diriger de la manière la plus avantageuse les bons ou mauvais penchans qui s'annoncent dans la première jeunesse, n'a-t-il pas supposé, dis-je, que les dispositions morales ne sont pas les mêmes dans les individus, et qu'elles varient dans chaque enfant ?

Quoiqu'il soit possible, au moyen de l'éducation, de donner une direction favorable, soit au tempérament, soit aux dispositions morales, et qu'on puisse espérer de tirer un parti avantageux de celles même qui semblent du plus mauvais présage, il est cependant incontestable que, parmi ces dispositions originelles, les unes sont meilleures, les autres plus mauvaises, les unes

plus flexibles, les autres moins susceptibles de correction. Au reste, il n'est pas du tout question ici de la moralité de l'enfant, et, fût-il né avec les plus malheureuses dispositions, aucun homme sensé ne l'en jugera responsable.

Maintenant nous sommes venus au point que nous cherchions.

Les traits et les formes se transmettent par la naissance.

Les dispositions morales se transmettent de même.

Pourrait-on nier encore, après les propositions établies jusqu'ici, qu'il y a du rapport entre les traits de la figure et les dispositions morales dont les enfans ont hérité de leurs parens ?

Je connais deux époux (et les exemples de ce genre ne sont pas rares); l'un, c'est le mari, est d'une vivacité effrayante, ardent, impétueux, emporté, et qui plus est, esclave des voluptés les plus grossières : son teint annonce en effet ce mélange d'impétuosité et de sensualité; l'enflure de ses traits, leur grossièreté, leur vacillation perpétuelle, l'inquiétude de ses mouvemens, tout en lui décèle le trouble qui l'agite et les désirs qui le tourmentent. Sa femme, au contraire, d'un tempérament moitié sanguin, moitié mélancolique, a l'âme noble, et ornée des vertus douces de son sexe; elle a le teint beau, les traits réguliers et gracieux, et son air affable et serein est l'expression modeste du contentement intérieur dont elle jouit. Ces époux ont deux fils en bas âge, dont l'un a autant de conformité morale avec le père que l'autre avec la mère. On en a eu déjà des

preuves réitérées ; on vous en prévient, et l'on vous présente ces deux enfans. Dans l'un vous observez un regard farouche, des traits plus grossiers, des sourcils plus épais, une bouche insolente, un teint basané; l'autre a le regard doux, le teint blanc, en un mot, c'est l'image de sa mère. Et croirez-vous alors que celui-ci ressemble au père, quant au moral, et que le premier, à cet égard, ressemble à la mère? Ou bien direz-vous : J'ai peine à le deviner; mais il est possible après tout que l'enfant dont le visage m'offre les traits du père, ressemble à la mère quant aux qualités de l'âme? Qui n'apercevrait ici une absurdité manifeste? ou plutôt qui ne sentirait pas la vérité du contraire?

Si ce raisonnement est juste, s'il est vrai que les difformités de l'âme combinées avec celles du corps, et la beauté corporelle jointe à celle de l'âme peuvent passer d'une génération à l'autre, voilà ce qui explique pourquoi tant de gens, que la nature avait doués d'une figure agréable et qui viennent à se pervertir, ne sont pas cependant aussi laids que d'autres; et pourquoi tant de personnes, au contraire, à qui la nature avait refusé la beauté, et qui, parvenues à se perfectionner considérablement, et à devenir très vertueuses, restent néanmoins bien inférieures, du côté de la figure, à d'autres qu'elles égalent ou surpassent en vertus.

On voit par ces divers exemples que l'harmonie entre la beauté morale et la beauté physique est établie sur une base solide et inébranlable.

Choisissez des hommes d'une beauté accomplie, supposez que ces hommes et leurs enfans contractent

de mauvaises mœurs, se livrent à des passions déréglées, et se dépravent de plus en plus, jusqu'à tomber dans les excès du vice; combien leurs physionomies se dégraderont-elles de génération en génération ! bientôt on ne trouvera plus dans leurs familles que des visages grossiers, charnus, défigurés, bouffis, ou d'une maigreur excessive, en un mot, les plus hideuses caricatures. Combien d'enfans ne voit-on point, qui déjà sont l'image parfaite de parens entièrement corrompus, et dont la mauvaise éducation augmente encore les vices naturels !

Dieu ! jusqu'à quel point l'homme ne déchoit-il pas de la beauté dont ta main libérale l'avait pourvu ! Créé à ton image, il se dégrade au point d'être un sujet de douleur et d'effroi pour l'ami de l'humanité.

Vices et passions, sensualité, intempérance, débauche, paresse, avarice, méchanceté, que d'horreurs vous présentez à mes regards ! combien vous défigurez mes frères !

Ajoutez à cela une considération qui en est inséparable, et que nous tâcherons de développer dans la suite; c'est que tout le système osseux avec ses chairs, tout l'ensemble du corps, figure, couleur, voix, démarche, odeur, tout, en un mot, est en rapport avec le visage, et sujet à s'altérer ou à s'embellir en même temps que lui. Parcourons un hôpital, une maison de force, dont les habitans forment un assemblage de gens vicieux, fainéans, libertins, adonnés à l'ivrognerie, et couverts de haillons; comparons-les avec une con-

frérie plus honnête, quels que soient d'ailleurs ses imperfections et ses défauts; comparons-les avec une assemblée de frères Moraves ou de Mennonites, ou seulement avec une communauté d'artisans laborieux, et vous serez pleinement convaincu de la vérité de mon assertion. Bien plus, cette conviction ne sera point stérile, elle excitera chez vous des sentimens tristes, à la vérité, mais salutaires; et c'est là le but que je me propose d'atteindre.

Mais, si d'un côté l'homme est sujet à des chutes, il peut aussi s'en relever, et même atteindre ensuite un degré supérieur à celui dont il était descendu. Choisissez parmi les enfans des parens les plus laids ceux qui déjà sont leur vivante image; qu'ils soient élevés loin de leurs parens dans une école publique bien ordonnée, et vous serez frappé de voir combien leur laideur sera diminuée. Placez-les, lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de raison, dans des circonstances qui ne leur rendent pas la pratique de la vertu trop difficile, et où ils ne soient point exposés à des tentations extraordinaires, et qu'ils se marient entre eux. Supposons qu'ils aient tous conservé, au moins jusqu'à un certain point, le goût du bon et de l'honnête, et qu'ils aient pris soin de transmettre à leurs enfans les principes qu'ils ont reçus; supposons encore que ceux-ci s'unissent par le mariage (à moins qu'il ne fût survenu des événemens tout-à-fait extraordinaires); combien on les verrait s'embellir de génération en génération, non-seulement quant aux traits du visage et à la conformation des

parties solides de la tête, mais quant à l'ensemble de la figure, et à tous égards! Car il est certain qu'associés à d'autres qualités louables et au contentement d'esprit, l'amour du travail, la tempérance, la propreté, ne sauraient manquer de produire de belles chairs, un beau teint, une taille bien conformée, un maintien libre, un air serein, tandis que les difformités qui sont la suite des maladies et des infirmités, doivent être plus rares, puisque les vertus dont nous venons de parler contribuent à entretenir la santé et à donner au corps une bonne constitution. En un mot, il n'est chez l'homme aucune espèce de beauté physique, ni aucune des parties de son corps qui ne puisse recevoir de la vertu et du vice, pris dans le sens le plus général, une impression bonne ou mauvaise.

Quelle heureuse perspective s'offre ainsi à l'ami de l'humanité, ému du seul espoir d'un avenir aussi consolant! Quel attrait irrésistible un beau visage, une belle figure humaine, n'ont-ils point pour le cœur de l'homme! Dites-nous ce que vous éprouvez, âmes sensibles, en contemplant ces superbes modèles de l'idéal que l'art des anciens nous a transmis? en arrêtant vos regards sur ces admirables figures d'hommes ou d'anges sorties du pinceau d'un Raphaël, d'un Guide, d'un West, d'un Mengs, d'un Füesli? Dites, n'êtes-vous pas animées du plus ardent désir de travailler à embellir, à perfectionner notre nature dégénérée?

O vous! artistes, protecteurs, amateurs des beaux-

arts, depuis le génie créateur qui produit des chefs-d'œuvre jusqu'au riche qui se fait un mérite de leur acquisition, écoutez cet avis important : « Vous aspirez à tout embellir; soit, nous vous en savons gré; mais, en même temps, voudriez-vous enlaidir l'homme, le plus beau de tous les objets? non, vous ne sauriez le vouloir. Ne l'empêchez donc pas de devenir bon, ou ne vous montrez pas indifférent à cet égard; que le pouvoir divin attaché à vos arts serve à le rendre meilleur, et vous l'embellirez.

» L'harmonie entre le bon et le beau, entre le vice et la laideur, ouvre à vos arts un vaste et noble champ. Mais ne croyez point pouvoir embellir l'homme sans travailler à le rendre meilleur. Si vous formez son goût aux dépens de son cœur, vous le corromprez, et dès-lors vous aurez beau faire, il s'enlaidira; et le fils, et les descendans du fils, si l'on poursuit de la sorte, seront plus laids encore; ainsi vous aurez totalement manqué votre but.

» Artistes, cessez d'employer vos talens à de frivoles jeux, sinon vous ressemblerez à celui, qui, pour construire un palais magnifique, en remettrait l'entière exécution au sculpteur ou au doreur. »

Mais nous reviendrons plus d'une fois sur cette matière.

Je finis par une parole bien consolante, et pour moi et pour tous ceux qui, mécontens de quelques défauts,

peut-être incorrigibles, de leur physionomie et de leur figure, s'efforcent néanmoins à perfectionner l'homme intérieur :

Nous semons en corruption, et nous ressusciterons incorruptibles.





ADDITION

DES ÉDITEURS.

Vouloir refuser d'admettre les rapports de la beauté morale et de la beauté physique, c'est véritablement nier la puissance de l'expression, et le charme qui se développe sur un visage au moment où, quelle que soit d'ailleurs sa forme habituelle, il peint des sentimens généreux.

Le Kain, qui n'avait rien de beau, ni même de noble dans le repos, devenait, comme on sait, d'une beauté ravissante, lorsque l'expression changeait en quelque sorte tous ses traits, et n'y laissait plus voir que les mouvemens de l'âme et les signes des passions.

Jusqu'à quel point l'expression fréquente et habituelle des affections les plus douces et les plus distinguées peut-elle modifier la physionomie et ajouter à la beauté, ou rendre la laideur aimable? Telle est la question que présente l'examen des rapports de la beauté morale et de la beauté physique. Lavater l'a peut-être un peu longuement traitée, sans la décider entièrement.

Nous joindrons quelques remarques à ces considérations.

En admettant l'harmonie de la beauté morale et de la beauté physique, ce n'est point prétendre que la vertu peut donner la beauté, mais bien que la vertu donne un charme secret à la laideur sans difformité,

tandis que le vice bouleverse et enlaidit à la longue les plus beaux visages.

Pour donner une juste idée de ces rapports, l'auteur d'un ouvrage périodique, très estimé en Allemagne, fit exécuter une suite de gravures dans lesquelles on pouvait reconnaître, aux différentes époques de la vie, les altérations du vice, opposées aux charmes et au perfectionnement déterminés par une conduite sage et des habitudes libérales.

On voyait dans cette double galerie le même homme et la même femme, représentés à quinze, vingt, trente, cinquante et soixante ans; d'une part avec tous les caractères des sentimens méprisables et des penchans déformateurs, et d'une autre part avec l'expression des sentimens généreux et des vertus qui avaient embelli chacun de leurs âges.

Ces gravures, quoique assez mal exécutées, rendent ce contraste décisif, relativement à la question qui nous occupe en ce moment; et il serait à désirer peut-être que l'un de nos meilleurs peintres voulût traiter le même sujet; il mériterait bien de la morale et des beaux-arts : on dirait de lui comme de Greuze, qu'il n'a pas dédaigné de se faire *prédicateur* de bonnes mœurs, et de parler efficacement de vertu avec le pinceau....

« Chacun des mouvemens de l'âme vient se peindre sur le visage, dit le philosophe Diderot, en caractères clairs, évidens, auxquels nous ne pouvons nous méprendre.

» Sur son visage? que dis-je? sur sa bouche, sur

ses joues, dans ses yeux, en chaque partie de son visage ! l'œil s'allume, s'éteint, languit, s'égare, se fixe ; et une grande imagination de peintre est un recueil immense de toutes ces expressions, et est la base du jugement que nous portons de la beauté. Remarquez-le bien, interrogez-vous à l'aspect d'un homme et d'une femme, et vous reconnaîtrez que c'est toujours l'image d'une bonne qualité, ou l'empreinte plus ou moins marquée d'une mauvaise, qui vous attire ou vous repousse.

» Quel que soit le caractère d'un homme, si la physionomie habituelle est conforme à l'idée que vous avez d'une vertu, il vous attirera ; si sa physionomie habituelle est conforme à l'idée que vous avez d'un vice, il vous éloignera.

» Si l'âme d'un homme, ou la nature, a donné à son visage l'expression de la bienveillance, de la justice ou de la liberté, vous le sentirez, parce que vous portez en vous-même des images de ces vertus, et vous accueillerez celui qui vous les annonce. Ce visage est une lettre de recommandation écrite dans une langue commune à tous les hommes....

» Et qu'est-ce que la sympathie ? J'entends cette impulsion prompte, subite, irréfléchie, qui presse et colle deux êtres l'un à l'autre à la première vue, au premier coup, à la première rencontre ; car la sympathie même, en ce sens, n'est point une chimère ; c'est l'attrait momentané et réciproque de quelque vertu. De la beauté naît l'admiration, de l'admiration l'estime, le désir de posséder, et l'amour.

» C'est surtout chez les Grecs, et dans l'influence de leur mythologie, consacrée par les chefs-d'œuvre des beaux-arts, que l'on trouve des preuves multipliées des effets que produit l'association des idées morales aux impressions des formes physiques, dans la contemplation de la beauté.

» Je rajeunis de dix mille ans, dit le philosophe que nous venons de citer, pour vous exposer comment, dans les temps anciens, les artistes influaient les uns sur les autres, comment ils influaient sur la nature même, et lui donnaient une empreinte divine. Homère avait dit que Jupiter ébranlait l'Olympe d'un seul mouvement de ses noirs sourcils. C'est le théologien qui avait parlé, et voilà la tête que le marbre exposé dans un temple avait à montrer à l'adorateur prosterné.

» Le poète avait consacré les beaux pieds de Thétis, et ces pieds étaient des articles de foi; la gorge ravissante de Vénus, et cette gorge était article de foi; les épaules charmantes d'Apollon, et ces épaules étaient des articles de foi....

» Le peuple s'attendait à retrouver sur les autels ses dieux et ses déesses, avec les charmes caractéristiques de son catéchisme; le théologien ou le poète les avait désignés, et le statuaire n'avait garde d'y manquer...

» Il y avait ainsi chez les Grecs, dans le tribut d'admiration qu'ils rendaient à la beauté, une teinte mêlée de sacré et de profane, je ne sais quel mélange bizarre de libertinage et de dévotion. Un voluptueux qui tenait sa maîtresse entre ses bras, l'appelait ma reine, ma souveraine, ma déesse! et ces propos, fades dans notre bouche, avaient bien un autre sens dans la sienne!

c'est qu'ils étaient vrais, c'est qu'en effet il était dans les cieux, parmi les dieux; c'est qu'il jouissait réellement de l'objet de son admiration et de l'adoration nationale.... Et pourquoi les choses se seraient-elles passées autrement dans l'esprit du peuple que dans la tête de ses poètes ou de ses théologiens? Les ouvrages que nous en avons, les descriptions qu'ils nous ont laissées des objets de leurs passions, sont pleins de comparaisons, d'allusions aux objets de leur culte; c'est le sourire des Grâces; c'est la jeunesse d'Hébé; ce sont les doigts de l'Aurore; c'est le bras, c'est l'épaule, ce sont les cuisses, ce sont les yeux de Vénus. »

Ces différentes considérations rentrent évidemment dans l'exposition des rapports de la beauté morale et de la beauté physique, ou de l'association des impressions locales des sens avec des idées reçues, des sentimens, des habitudes, qui seuls font le charme et la puissance de ces impressions.

Joignons à ces réflexions quelques-unes des vues éloquentes et sentimentales de Bernardin de Saint-Pierre, sur le même sujet, qui devait nécessairement attirer, avec une sorte de choix, l'attention du partisan des harmonies et des accords de la nature.

« L'amour n'est point une petite convulsion, comme l'appelle le divin Marc-Aurèle; c'est aux charmes de la vertu et au sentiment de ses attributs divins qu'il doit tant d'énergie. Le vice même est obligé, pour plaire, d'en emprunter les traits et le langage.

» Si quelquefois la vertu déplaît, c'est qu'elle se montre sous les apparences de la dureté, de l'humeur,

de l'ennui ou de quelque autre vice qui nous rebute.

» Ainsi la beauté naît de la vertu, et la laideur du vice, et ses caractères s'impriment souvent dès la plus tendre enfance par l'éducation.

» On peut m'objecter qu'il y a des hommes beaux et vicieux, et qu'il y en a de laids et vertueux. Socrate et Alcibiade ont été de fameux exemples dans l'antiquité; mais ces exemples mêmes prouvent pour moi. Socrate fut malheureux et vicieux dans l'âge où la physionomie prend ses principaux caractères, depuis l'enfance jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Il était né pauvre; son père voulut le contraindre d'apprendre le métier de sculpteur, malgré sa répugnance. Il fallut qu'un oracle s'opposât à la tyrannie paternelle. Socrate avoua, d'après le jugement d'un physionomiste, qu'il était sujet aux femmes et au vin, qui sont les vices où le malheur jette ordinairement les hommes. Il se réforma à la fin lui-même, et rien n'était plus beau que ce philosophe quand il parlait de la Divinité.

» Pour l'heureux Alcibiade, né au sein de la fortune, les leçons de Socrate et l'amour de ses parens et de ses concitoyens, développèrent à la fois en lui la beauté de son corps et de son âme; mais, ayant été à la fin entraîné dans le désordre par de mauvaises sociétés, il ne lui resta que la physionomie de la vertu. »

Il n'y a point de traits de beauté que l'on ne puisse rapporter à quelque sentiment moral relatif à la vertu et à la Divinité. On pourrait de même appliquer les traits de la laideur à quelque affection vicieuse; comme à la jalousie, à l'avarice, à la gourmandise, à la colère.

» Chaque passion a un caractère animal, comme l'a très bien trouvé Jean-Baptiste Porta. Mais chaque vertu a aussi le sien, et une physionomie n'est jamais plus intéressante que quand on y distingue une affection céleste, combattant contre une passion honteuse. Je ne sais même s'il est possible d'exprimer une vertu autrement que par un triomphe de cette espèce. C'est ainsi que la pudeur paraît si aimable sur le visage d'une jeune personne, parce que c'est le combat de la plus forte des passions animales avec un sentiment sublime. L'expression de la sensibilité rend aussi un visage très touchant, parce que l'âme s'y montre dans un état de souffrance, et que cette vue excite en nous une vertu qui est le sentiment de la pitié. Si la sensibilité de cette figure est active, c est-à-dire si elle naît elle-même de la vue du malheur d'autrui, elle nous frappe encore davantage, parce qu'elle y devient l'expression divine de la générosité.

» Je crois que les tableaux et les statues les plus célèbres de l'antiquité, n'ont dû leur grande réputation qu'à l'expression de ce double caractère, c'est-à-dire à l'harmonie qui naît des deux sentimens opposés de la passion et de la vertu. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture des anciens, les plus vantés, comportaient tout ce genre de contraste. On en voit assez d'exemples dans leurs statues, comme dans la Vénus pudique et dans le Gladiateur mourant, qui conserve encore dans sa chute le respect de sa gloire, au moment où la mort le saisit. Tel était encore l'Amour lançant la foudre, d'après

Alcibiade enfant, que Pline attribue à Praxitèle ou à Scopas. Un enfant aimable, lançant de ses petites mains la foudre de Jupiter, devait faire naître à la fois le sentiment de l'innocence et celui de la terreur. Au caractère du dieu se joignait celui d'un homme également attrayant et redoutable.

» Je crois que les tableaux des anciens exprimaient encore mieux ces harmonies de sentimens opposés. Pline, qui nous a conservé la mémoire des plus fameux, cite entre autres un tableau d'Athénion et de Maronée, représentant Ulysse cauteleux et fin, qui reconnaît Achille déguisé en fille en lui présentant des hardes de femme parmi lesquelles il y avait une épée. Le mouvement brusque avec lequel Achille se saisit de cette épée, devait faire un contraste charmant avec ses habits et son maintien composé de nymphe, et il en devait résulter un autre, qui ne devait pas être moins intéressant, avec l'air cauteleux d'Ulysse et l'expression de la joie de celui-ci, contenu par sa prudence, de peur qu'en découvrant Achille, il ne vînt à se découvrir lui-même.

» Un autre tableau plus touchant, d'Aristide de Thèbes, représentait Biblis mourant de l'amour qu'elle portait à son frère. On y devait distinguer le sentiment de la vertu qui repoussait loin d'elle un amour criminel, et celui de l'amitié fraternelle, qui rappelait l'amour sous les apparences même de la vertu. Ces cruelles consonnances, le désespoir d'être trahie par son propre cœur, le désir de mourir pour cacher sa honte, le désir de vivre pour revoir l'objet aimé, la

santé flétrie par de si douloureux combats, devaient exprimer, au milieu des langueurs de la mort et de la vie, les contrastes les plus intéressans sur le visage de cette fille infortunée.

» Dans un autre tableau du même Aristide, on admirait une mère blessée à la mamelle au siége d'une ville, et qui donnait à têter à son enfant. Elle semblait craindre, dit Pline, qu'il ne suçât son sang avec son lait. Alexandre en fit tant de cas, qu'il le fit transporter à Pella, lieu de sa naissance. Ce devait être une noble victoire que celle où l'amour maternel triomphait d'une douleur corporelle. Nous avons vu que le Poussin avait fait de cette vertu l'expression principale de son tableau du Déluge. Rubens l'a mise d'une manière admirable dans le visage de sa Médicis, où l'on distingue à la fois la douleur et la joie de l'enfantement. Il relève encore la violence de la passion physique, par l'attitude nonchalante où elle est jetée dans un fauteuil, et par son pied nu sorti de sa pantoufle; et, de l'autre, la sublimité du sentiment moral qu'elle éprouve par les hautes destinées de son enfant, qui lui est présenté par un dieu, et qui est couché dans un berceau de grappes de raisin et d'épis de blé, symbole de la félicité de son règne.

C'est ainsi que les grands maîtres ne se contentaient pas d'opposer mécaniquement des groupes et des vides, des ombres et des lumières, des enfans et des vieillards, des pieds et des mains; mais ils recherchaient avec le plus grand soin ces contrastes de nos puissances intérieures, qui s'expriment sur le visage de l'homme en

traits ineffaçables, et qui devaient faire le charme éternel de leurs tableaux.

» Les ouvrages de Lesueur sont pleins de ces contrastes de sentiment, et il y fait si bien accorder ceux de la nature élémentaire, qu'il en résulte la plus douce et la plus profonde mélancolie. Mais il a été plus aisé à son pinceau de les rendre qu'il ne l'est à ma plume de les exprimer. Je n'en citerai plus qu'un exemple tiré du Poussin, admirable par ses compositions, mais dont le temps a bien maltraité les couleurs. C'est dans son tableau de l'enlèvement des Sabines. Pendant que les soldats romains emportent à *brasse-corps* les filles effrayées des Sabins, il y a un officier romain qui en veut enlever une, jeune et jolie, qui s'est réfugiée dans les bras de sa mère. Il n'ose user de violence envers elle, et il parle à la mère avec tout l'empressement de l'amour et du respect. Il semble lui dire : Elle sera heureuse avec moi ! Que je la doive à l'amour et non pas à la crainte ! Je veux moins vous ôter une fille que vous donner un fils ! C'est ainsi qu'en se conformant, dans les habillemens de ses personnages, à la simplicité de leur siècle, qui les rendait à peu près semblables dans toutes les conditions, il n'a pas distingué l'officier du soldat par les habits, mais par les mœurs. Il a saisi, à son ordinaire, le caractère moral de son sujet, qui est d'un bien autre effet que celui du costume.

» J'aurais bien voulu voir de la main de cet homme de génie les mêmes Sabines devenues épouses et mères, entre les deux armées des Sabins et des Romains, accourant, comme dit Plutarque, les unes d'un côté, les

autres d'un autre, avec pleurs, cris et clameurs; se jetant à travers les armes et les morts gisans sur la terre, de manière qu'il semblait qu'elles fussent forcenées ou possédées, les unes portant leurs petits enfans à leurs mamelles ou entre leurs bras, les autres échevelées, et toutes appelant les Sabins et les Romains par les plus doux noms qui soient entre les hommes. »

VI.

DE LA PHYSIONOMIE DE SOCRATE.

Ce jugement si connu du physionomiste Zopire sur Socrate, savoir, *qu'il était stupide, brutal, voluptueux, et adonné à l'ivrognerie*, a été souvent employé de nos jours comme un argument contre la science physiognomonique, de même qu'on a cité en faveur de celle-ci la réponse de Socrate à ceux de ses disciples qui se moquaient de l'interprète des physionomies : « J'étais naturellement enclin à tous ces vices ; mais, par une pratique constante de la vertu, je suis parvenu à corriger mes défauts, et à réprimer mes penchans. »

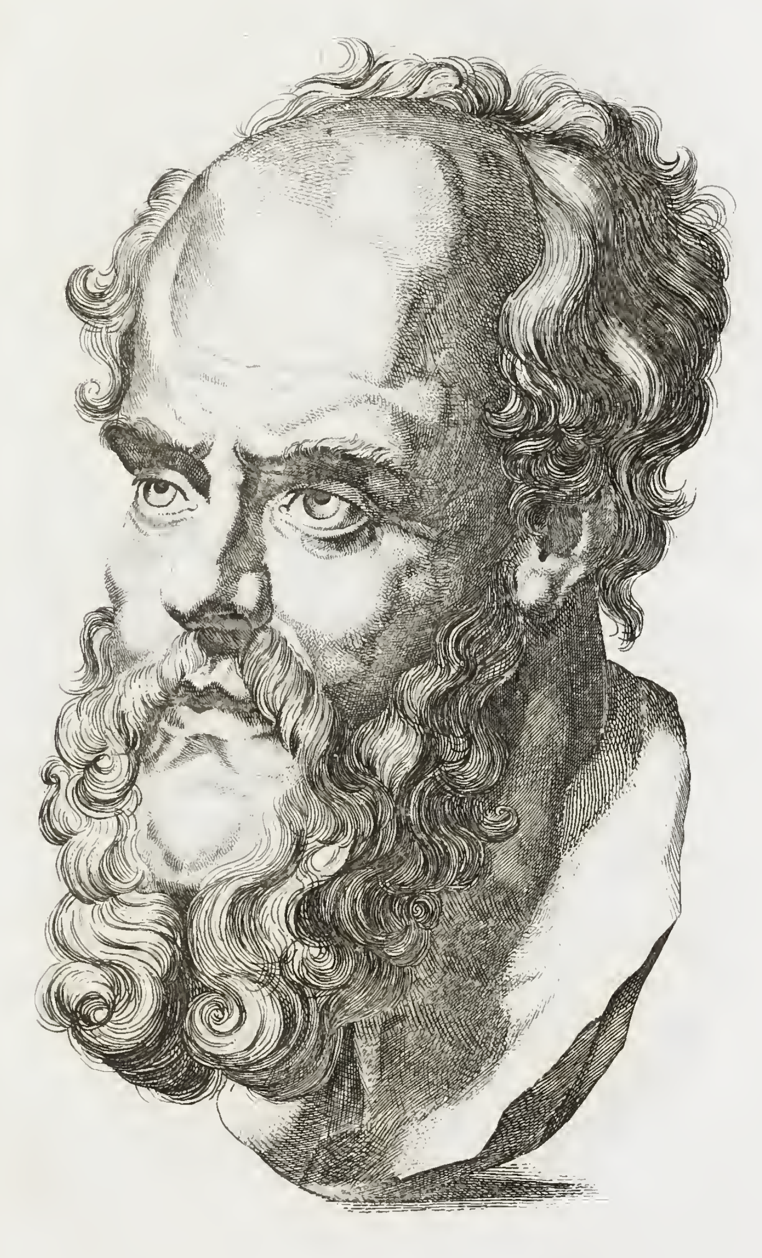
Quelque indifférente que soit cette anecdote en elle-même, parce qu'on peut supposer qu'elle a subi le sort de la plupart des anecdotes, c'est-à-dire qu'elle a été altérée, elle peut cependant fournir un texte physiognomonique des plus intéressans.

Supposons d'abord qu'elle soit telle qu'on la raconte, et voyons ce qui en résultera.

Rien au désavantage de la physiognomonie en général ; et c'est tout au plus celle de Zopire qu'on pourrait un peu suspecter.

Accordons qu'il se soit trompé, qu'il n'ait pas fait assez d'attention à tous les traits, à toute l'excellence de la physionomie de Socrate, ou bien qu'il se soit trop attaché à ce qu'elle avait de *brut* et de *massif*, qu'en voudrait-on conclure après tout ? en pourrait-on

Pl. 163.





tirer un argument contre la science que nous défendons?

Le physionomiste qui, pour faire honneur à cette science, dirait *qu'il ne se trompe jamais*, ressemblerait au médecin qui, pour établir l'infaillibilité de son art, soutiendrait *que jamais il ne meurt de malades entre ses mains.* Rejeter une science aussi facile à démontrer que la physiognomonie, la rejeter uniquement parce que le physionomiste se sera trompé une fois, ou cent si l'on veut, ce serait rejeter l'art de la médecine, par la raison qu'il est des médecins ignorans, ou parce qu'on voit mourir des malades entre les mains d'un médecin habile.

Au reste, il est certain que toute l'antiquité s'accorde à décrier la physionomie de Socrate.

Il est certain aussi que tous ses portraits, quelque différens qu'ils soient entre eux, se ressemblent pourtant jusqu'à un certain point, en ce qu'ils sont tous laids. Ajoutez à cela qu'un homme qui connaissait aussi bien Socrate qu'il s'entendait à discerner le beau du laid, qu'Alcibiade, en un mot, disait de lui, qu'il ressemblait à un Silène (1) (comparaison qui se rapportait, je pense, à la forme du visage en général), et il ne restera plus le moindre doute sur la laideur attribuée à Socrate considéré dans son ensemble.

Et cependant, d'après tout ce que nous savons de lui, il était le plus sage et le meilleur des hommes.

(1) On ne saurait guère, dit Winckelmann, avilir davantage la nature humaine, qu'en la présentant sous la forme d'un Silène.

Nous ne voulons contester à présent ni l'un ni l'autre; ce ne sera jamais en niant ou en révoquant en doute des faits certains, ou du moins très vraisemblables, que nous chercherons à établir les preuves de nos assertions.

Mais il est donc prouvé que le meilleur et le plus sage des hommes avait la physionomie d'un idiot et d'un voluptueux, ou, pour mieux dire, qu'il avait une physionomie grossière, basse, désagréable, rebutante.

Comment pouvoir rendre raison d'un tel contraste?

I.

La difformité de Socrate, attestée par la plupart de ceux qui ont parlé de lui, est une chose si singulière et si frappante, qu'on l'a regardée généralement comme une espèce de contradiction, d'anomalie dans la nature. Or, je demande si c'est là une preuve pour ou contre la physiognomonie? Il ne faut qu'y réfléchir un moment pour décider la question. On s'attendait précisément au contraire; on s'étonne de ne pas trouver d'harmonie entre l'extérieur et l'intérieur; et cette attente, cette surprise, à quoi faut-il les attribuer?

II.

Si en effet cette dissonance a été telle qu'on le prétend, elle ne ferait encore qu'une seule exception à la règle générale, et par conséquent elle prouverait tout aussi peu contre la physiognomonie, qu'un monstre à douze doigts prouverait contre cette vérité : « Les hommes naissent avec cinq doigts à chaque main. »

Nous pouvons donc accorder dans ce cas-ci qu'il est quelques exceptions très rares, quelques méprises de la nature, quelques fautes d'impression, si je puis me servir de ce terme; mais le langage des physionomies humaines n'en est pas moins intelligible pour cela; tout comme dix ou vingt fautes typographiques qui se sont glissées dans un gros volume ne le rendent pas indéchiffrable.

III.

Mais nous avons encore bien d'autres argumens en réserve, dont voici le principal:

« Les hommes d'un caractère fortement prononcé, plein d'énergie, et dont les forces agissent en sens contraire, ont ordinairement dans l'ensemble de leur extérieur quelque chose de désagréable, de dur et d'équivoque, bien différent par-là même de ce que le Grec, l'artiste et l'homme de goût nomment *beauté*. Et, à moins que d'avoir étudié et compris l'expression de ces physionomies, il est clair qu'elles doivent blesser l'œil qui cherche uniquement la beauté. » La physionomie de Socrate doit être rangée dans cette classe.

IV.

En suivant l'étude de la physiognomonie, l'écrivain physiognomoniste ne peut assez répéter: « Il faut bien distinguer les dispositions du développement, les talens ou facultés de leur application et de leur emploi, les parties solides de celles qui sont molles, les traits permanens de ceux qui sont mobiles. » Et voilà ce qu'on

n'a point observé, ce me semble, en jugeant le visage de Socrate.

Zopire et Alcibiade, Aristote et presque tous les physionomistes qui me sont connus, presque tous les adversaires de la physiognomonie, que dis-je? même la plupart de ses défenseurs, ont négligé cette distinction. Il se peut aussi que la forme du visage de Socrate ait paru fort laide à des yeux peu exercés, tandis que le jeu de sa physionomie offrait les traits d'une beauté céleste.

Un homme né avec les meilleures dispositions peut s'adonner au mal, et celui qui semblait n'en avoir que de mauvaises peut devenir homme de bien. Quelquefois il arrive que des talens distingués restent enfouis, tandis que des talens très médiocres se perfectionnent au moyen de l'application, à un point qui étonne.

Quand les dispositions naturelles ont été très heureuses, mais négligées, il n'y a qu'un très habile observateur qui soit capable de les retrouver lorsque le visage est dans l'état de repos.

De même aussi, lorsque les dispositions étaient du nombre de celles qu'on nomme mauvaises, il faut un œil des plus exercés pour apercevoir sur la physionomie qu'elles se sont amendées; car les dispositions, les facultés fondamentales de l'homme se découvrent plus aisément dans la forme, dans les parties solides et les traits permanens, tandis que leur emploi, ou leur développement, se distinguent mieux dans les traits mobiles et fugitifs. Or, celui qui ne s'attache qu'au mouvement de ceux-ci, sans avoir fait, comme il n'ar-

rive que trop souvent, une étude particulière de la forme solide du visage et des linéamens dont l'empreinte y est durable, celui-là, dis-je, à l'exemple de Zopire, ne discernera dans la physionomie de Socrate ni la bonté et le vrai caractère des dispositions, ni l'amendement de ce qu'elles semblent avoir de mauvais; par conséquent il ne saurait manquer de porter un faux jugement.

Il m'importe beaucoup de bien éclaircir cette idée. Supposé, comme je le prouverai ensuite, ou plutôt comme chacun pourra s'en convaincre par sa propre observation, supposé que les grandes dispositions de Socrate soient surtout exprimées dans la forme du visage, d'ailleurs grossière et désagréable; que cette forme, que ces traits permanens n'aient jamais été étudiés, et que l'œil du Grec, avide seulement du beau, se soit laissé prévenir par ce qu'ils avaient de grossier, de brut et de massif; supposé encore, et cette remarque ne saurait échapper à aucun observateur, que l'amendement de ce qui passe ordinairement pour mauvais dans les dispositions, ne devienne sensible que dans les seuls momens où le visage est en action; et il n'en faut pas davantage pour occasionner une méprise, et autoriser un préjugé défavorable à la physiognomonie.

V.

J'ai parlé jusqu'ici de bonnes et de mauvaises dispositions; mais il est nécessaire que je m'explique avec plus de précision sur ce sujet.

Un homme, comme je l'ai déjà observé, né avec les

plus heureuses dispositions, peut s'adonner au mal, et, au contraire, celui qui paraît en avoir de très mauvaises peut se porter au bien.

Mais, à proprement parler, personne n'apporte en naissant des dispositions moralement mauvaises ou moralement bonnes; c'est-à-dire que les hommes ne naissent ni vicieux, ni vertueux. Ils commencent tous par être enfans, et l'on n'est alors ni méchant ni bon; on est innocent. Peu d'hommes parviennent à un haut degré de vertu, et il en est peu aussi qui portent le vice à l'excès. Presque tous flottent entre les deux extrêmes, et on dirait qu'ils n'ont pas assez d'énergie pour s'élever à un degré éminent de vice ou de vertu. Mais de tous ces êtres qui naissent innocens, il n'en est aucun qui ne soit sujet à pécher comme à mourir. Nul d'entre eux ne peut se soustraire ni au péché, ni à la mort; car le péché n'est autre chose que le goût des plaisirs sensuels, dont les suites sont l'agitation de l'âme, l'anéantissement ou du moins l'affaiblissement des forces corporelles. Dans ce sens, pour le dire en passant, la doctrine du péché originel, quoique un objet de plaisanterie pour notre siècle philosophique, a tous les caractères de l'évidence pour le vrai philosophe, pour le sage observateur de la nature.

Cependant, à parler philosophiquement, c'est-à-dire clairement et d'après l'expérience, il n'en est pas moins vrai que tous les hommes, sans excepter même ceux qui arrivent au plus haut degré de vertu ou de vice, ne reçoivent en naissant qu'une irritabilité et des facultés purement physiques; ils sont portés par instinct à agir,

à jouir de la vie, à étendre leur existence, et cet instinct, considéré en lui-même comme ressort, est bon, mais de sa nature, il n'est ni moral ni immoral.

Si cette irritabilité et cette force sont telles, qu'à la vue de certains objets, et dans certaines circonstances presque inévitables, elles conduisent d'ordinaire à des sentimens et à des actions nuisibles au repos et au bonheur des hommes; si elles sont telles, que, dans l'ordre actuel de la société et du monde en général, on ne saurait guère en attendre que du mal, on doit les appeler alors des dispositions moralement mauvaises, et, dans le cas opposé, moralement bonnes, lorsqu'il en résulte pour la société incomparablement plus de bien que de mal.

Il est incontestable, d'après une expérience générale, que là où il y a beaucoup de force et d'irritabilité, naissent aussi de grandes passions, dont la plupart produisent des sentimens répréhensibles, et conduisent à des actions moralement mauvaises.

Helvétius dit que l'abus de la puissance (et il en est ainsi de chaque faculté qu'on possède) est aussi inséparable de la puissance que l'effet de la cause.

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit.

Voilà donc dans quel sens on peut dire que les dispositions d'un homme sont mauvaises, ce qui peut signifier aussi qu'elles sont excellentes; car il est possible qu'il fasse un bon usage de cet excès de forces dont communément on abuse.

VI.

Appliquons maintenant ce qui vient d'être dit à un portrait de Socrate, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

A en juger par cette estampe, qui est d'après Rubens, Socrate aurait eu assurément beaucoup de dispositions à devenir un grand homme. Si l'image est ressemblante, et je pense que l'original était bien mieux encore, Zopire se trompait à coup sûr en l'appelant stupide, et Socrate se trompait tout autant, s'il voulait faire entendre que ses dispositions naturelles manquaient d'énergie. Il est possible, et peut-être était-ce un effet nécessaire de la grande masse de ce visage, que son esprit si lumineux fût quelquefois comme enveloppé d'un nuage; mais Zopire, ou plutôt un vrai physionomiste, accoutumé à régler ses observations sur les parties solides du visage, n'aurait jamais dû ni pu dire qu'il fût naturellement stupide.

Ceux qui ont pu chercher dans la structure de ce front le siége de la stupidité, et qui ont cru en reconnaître les signes dans cette voûte, cette éminence, ces enfoncemens, n'ont jamais étudié la nature du front de l'homme; ils n'ont jamais ni observé ni comparé des fronts. Quelle que soit l'influence d'une bonne ou d'une mauvaise éducation, d'une situation favorable ou désavantageuse, et bien que les unes et les autres puissent contribuer à rendre l'homme vertueux ou méchant, un front tel que celui-ci est toujours semblable à lui-même, quand à la forme et au caractère principal, et

le vrai physionomiste ne devrait point s'y méprendre. Oui, dans cette voûte spacieuse habite un esprit capable de porter le jour dans la nuit des préjugés, et de vaincre une foule d'obstacles.

D'ailleurs, le saillant des os de l'œil, les sourcils, la tension des muscles entre les sourcils, la largeur du dos de ce nez, l'enfoncement de ces yeux, cette élévation de la prunelle; combien toutes ces parties, considérées séparément ou dans l'ensemble, sont expressives! combien elles concourent à marquer les grandes dispositions intellectuelles, même des facultés déjà toutes développées et parvenues à leur parfaite maturité! Et ce portrait que nous avons devant les yeux, que doit-il être en comparaison de ce qu'était l'original? De cent portraits faits par de bons peintres, en est-il un qui exprime avec exactitude les contours du front? Quelle est même la silhouette qui les rende assez purement? Bien moins encore faut-il chercher de la précision dans une estampe, gravée peut-être d'après la vingtième ou trentième copie.

Mais, dira-t-on, ce visage n'a pourtant rien de cette noble simplicité, de cette aimable franchise qu'on admirait dans l'original. Il est clair que les yeux ont quelque chose de faux, et qu'on y voit en même temps l'expression d'une basse volupté.

Je conviens que ces reproches sont applicables au portrait que j'ai présenté à mes lecteurs, mais j'observerai en premier lieu, qu'un visage aussi énergique annonce que celui qui le porte a un prodigieux empire sur lui-même, et qu'ainsi il peut devenir, en usant de

sa *force*, ce que des milliers d'autres ne sont que par une sorte d'impuissance.

En second lieu, ce que les contours du dessinateur et les traits du burin ne sauraient rendre, souvent le visage animé l'exprime, et d'une manière si sensible, qu'on ne peut s'y méprendre. Nous avons déjà dit quelque chose de pareil en finissant le fragment qui précède, et nous allons y ajouter quelque détail.

Les plus belles formes de visage sont souvent celles qui cachent les plus grands vices. Souvent aussi ce n'est qu'un seul petit trait qui décèle le vice, et ce trait est d'autant plus difficile à exprimer par le burin, qu'il n'est sensible que lorsque le visage est en mouvement. Il en est de même des visages aussi laids, ou plutôt aussi marqués, aussi énergiques que celui de notre Socrate : les plus nobles, les plus frappans caractères de sagesse et de vertu ne s'exprimaient sur sa physionomie que par de petits traits, souvent mobiles, et dont la plupart ne pouvaient être aperçus qu'au moment où l'œil le contemplait.

Les meilleurs portraits de ces sortes de visages, et dont la ressemblance ne frappe qu'à cause du saillant des traits, sont en quelque sorte la satire de l'original. Le portrait de Socrate qui nous occupe, pourrait encore paraître ressemblant aux yeux de la multitude, et n'en serait pas moins une sanglante satire contre ce philosophe. Exagérer les traits grossiers, omettre les plus délicats, c'est la méthode et des satiriques à gages, et des mauvais peintres de portrait. Je me figure que c'est presque toujours ainsi qu'on a peint Socrate,

et peut-être son visage produisait-il au premier coup d'œil un effet pareil à celui de ses portraits. Ce qu'il avait de massif et de fortement prononcé effrayait ou offusquait les yeux des Grecs accoutumés aux formes élégantes, au point qu'ils ne voyaient plus l'*esprit* de sa physionomie. Et pourrait-on en douter, puisqu'il est clair qu'ils ne s'entendaient pas à juger du corps de cette physionomie, c'est-à-dire des contours et de la forme des parties solides?

VII.

Le visage qui est sous nos yeux, dira le physionomiste sensé, est pour le moins aussi singulier, aussi remarquable que l'était le caractère même de Socrate. Cela seul devrait faire présumer qu'il y aurait encore moyen ici de se réconcilier avec la science physiognomonique.

Mais ce n'est pas tout, et nous avons vu bien davantage. Nous déclarons hardiment qu'il y a dans cette physionomie des traits permanens, ineffaçables, qui désignent une grandeur extraordinaire, une constance difficile à ébranler, et que l'ensemble, tout mauvais que puissent être certains traits pris à part, offre l'empreinte d'un caractère capable de résister aux tentations. Ajoutons encore quelques détails à ce que nous avons dit plus haut en faveur du portrait de Socrate, d'après Rubens. La partie supérieure du menton indique la force du jugement; l'inférieure, un courage qui approche de l'intrépidité; la nuque épaisse et courte est, selon l'idée générale adoptée par toutes les nations,

la marque d'un esprit inflexible, l'expression de l'opiniâtreté.

N'oublions pas à présent que dans les portraits d'un visage de cette espèce, l'omission des traits les plus délicats et les plus animés, jointe à une légère exagération des traits grossiers, en leur laissant une ressemblance générale, en ôte cependant l'âme; et nous ne serons plus surpris de trouver quelque chose d'incohérent dans le visage de Socrate, des traits qui promettent beaucoup et d'autres qui rebutent.

Qu'il serait aisé de s'en convaincre si l'on pouvait en appeler à l'original! Ces yeux, maintenant si fixes, auraient un tout autre langage, si nous pouvions les voir animés; quels regards pleins de feu ne lanceraient-ils point jusqu'au fond de nos âmes, dans les momens où le divin Socrate nous enseignerait à respecter l'Être suprême, à espérer l'immortalité, ou lorsqu'il nous prêcherait la modestie et la simplicité! Est-il possible d'en douter, pour peu qu'on connaisse les hommes?

Et cette bouche odieuse, dont on peut prouver que le dessin est mal fait, puisqu'il y manque des traits dont une bouche naturelle n'est jamais dépourvue; je vous le demande, observateurs de l'homme, n'aurait-elle pas, dans le moment dont je viens de parler, une forme infiniment différente?

VIII.

Qu'on me permette ici une courte digression, une plainte adressée aux artistes.

Les peintres, les sculpteurs, les dessinateurs, char-

gent d'ordinaire ce qui est déjà naturellement laid. Pour rendre leur modèle, ils semblent choisir de préférence l'instant fatal où il s'abandonne à l'assoupissement et à l'ennui : ils s'empressent à saisir ce moment, parce qu'il est plus facile alors d'attraper la ressemblance, et qu'on prépare au spectateur de quoi rire et se récrier. Ces copies sont presque toujours reconnaissables, mais elles ne sont jamais ressemblantes. Ainsi que les écrits satiriques, elles trouvent des admirateurs superficiels, mais ce n'est point pour eux que l'artiste devrait travailler. L'imitation de la belle nature, voilà le but immédiat qu'il doit se proposer, et il sera toujours sûr de l'admiration des vrais connaisseurs. Ces momens heureux de la vraie existence de l'âme, où, semblable au soleil levant, elle déploie sur le visage l'éclat d'une sérénité céleste, quel est le peintre qui se donne la peine de les chercher, de les attendre, qui veuille ou qui puisse les rendre?

IX.

Revenons à Socrate. Il déclara que la méditation et des efforts soutenus avaient corrigé son caractère; et je pense qu'on devait s'en apercevoir sur son visage. Mais de quelle manière ce changement s'y exprimait-il? Imperceptible dans les parties solides, il devenait plus sensible dans les parties molles, mais il était surtout remarquable dans l'action des parties musculaires, et dans l'esprit de la physionomie, auquel le pinceau, et moins encore le burin ne saurait atteindre. Après tout, il est encore possible que Socrate ait conservé un reste

de corruption, dont par conséquent l'expression se trouvait sur sa physionomie; le plus sage, le plus éclairé des mortels n'a-t-il pas des momens d'erreur? le meilleur des hommes est-il toujours exempt de passion et de vice? et si ses actions ne le rendent pas coupable, son cœur est-il toujours innocent? ou bien Socrate seul doit-il être excepté de la règle générale?

D'après toutes ces considérations prises ensemble, qu'on juge si le visage de Socrate, ou l'anecdote qui s'y rapporte, prouve en faveur, ou contre la science des physionomies.

X.

Au reste, je conviens sans peine que la sagesse divine établit quelquefois sa demeure dans de simples vases d'argile, méprisables aux yeux du monde. Elle réclame des hommages dus à elle seule, et non point à de faibles mortels; elle permet que sa beauté soit méconnue du vulgaire, ou devienne même un objet d'insulte, afin que le vase ne s'élève pas au-dessus des prérogatives qui lui sont données en partage.

XI.

Mais jamais je ne pourrai convenir qu'un amendement réel, une austérité de mœurs soutenue, une constance éprouvée et l'héroïsme de la vertu puissent exister, et ne pas se peindre sur le visage, à moins qu'il ne soit défiguré par des contorsions volontaires, ou par accident.

Mais à quoi sert de tant raisonner sur Socrate, qui n'est point parmi nous, qui depuis tant de siècles est

164.



au nombre des morts? Si nous pouvions jouir un seul moment de sa présence, combien ce moment serait décisif? Mais choisissons-lui un *pendant* parmi nos contemporains, et voyons qui a raison, du défenseur ou du détracteur de la physiognomonie.

Montrez-nous le plus sage et le meilleur des hommes que vous connaissiez, et dont la physionomie soit celle d'un idiot et d'un méchant. D'abord vous serez longtemps à le chercher, puis quand vous l'aurez enfin trouvé, nous le commenterons d'après nos principes, et si vous n'êtes pas forcé d'avouer, ou que cet homme n'est pas aussi sage et aussi bon que vous le pensiez, ou bien que vous découvrez des signes manifestes de sagesse et de bonté que vous n'aviez point aperçus jusqu'alors, je vous donnerai gain de cause.

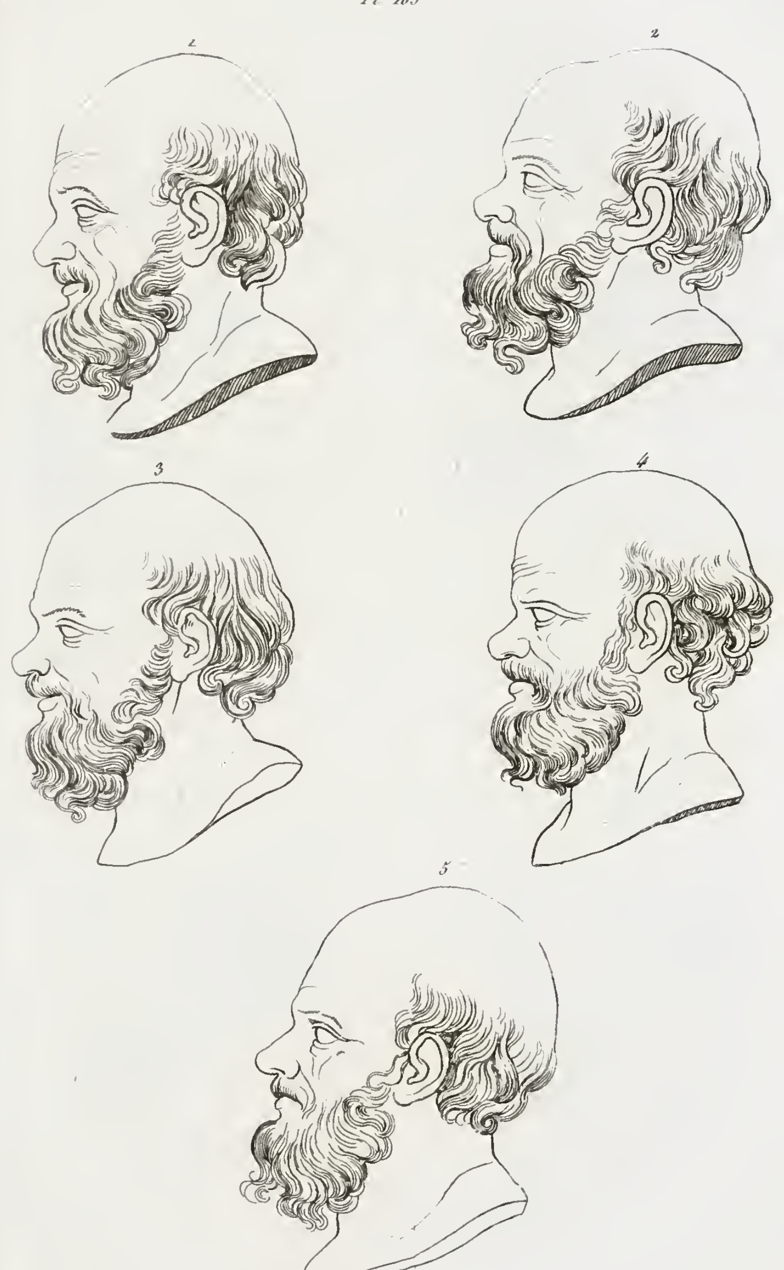
XII.

Toutes ces têtes, copiées d'après des antiques, sont, à ce qu'il paraît, autant de portraits assez ressemblans de Socrate, et qui prouvent qu'on peut se fier jusqu'à un certain point aux copies d'un visage singulier, et en même temps qu'il faut aussi s'en défier.

D'un côté, l'on peut dire que les huit premiers profils ont entre eux une ressemblance frappante, et il est visible que ce sont des portraits de la même personne. On retrouve dans chacun d'eux la même tête chauve, la même chevelure, un nez camus, une concavité près de la racine du nez, et quelque chose d'épais dans tout l'ensemble.

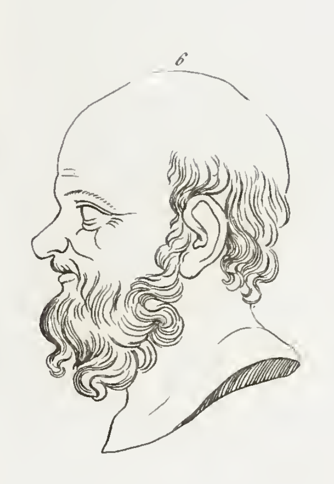
D'un autre côté, s'il est difficile de rassembler autant de portraits du même visage, aussi ressemblans que ceux-ci, un œil exercé y distinguera cependant une différence sensible, quant à l'expression.

Les fronts 1, 4, 8, sont plus perpendiculaires que les autres. Il n'en est pas un seul parmi les huit premiers, qui soit celui d'un imbécile, mais ces trois sont les moins intelligens. Le contour du front et du crâne de la figure 2 est celui qui annonce le plus de sens. La bouche du même visage et celle du quatrième désignent le plus de fermeté. Celle du troisième, le plus de finesse. Le contour de la cinquième bouche a quelque chose de fort spirituel, mais on y voit moins de génie que dans la seconde. La sixième est moins expressive. La septième, accompagnée d'un regard attentif, répond

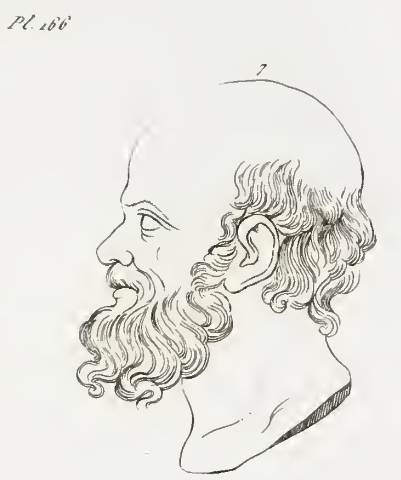

1
2
3
4
5

Pl. 166

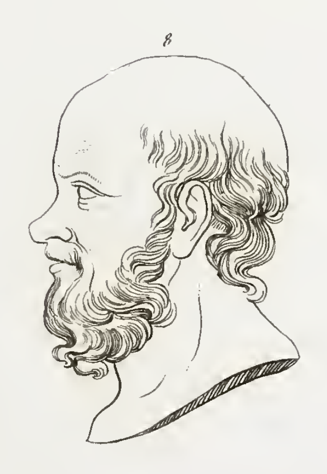
6



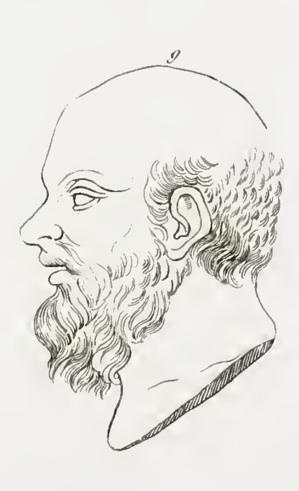
7



8



9



tacitement; elle a quelque chose de plus malin que la huitième. L'œil du neuvième profil est pitoyable : le front est plus commun, plus vide de sens que tous les autres ; j'en dis autant du nez et de cette bouche entr'ouverte dénuée d'expression ; et cependant cette mauvaise copie passe encore pour une tête de Socrate.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES,

PLANCHES ET VIGNETTES,

CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME,

AVEC LEUR EXPLICATION.

Nota. Tous les articles non désignés comme étant des Éditeurs, sont de Lavater.

Tous ceux signés des lettres initiales (J.-P. M.) sont de M. le docteur Maygrier.

SUITE

DES PRINCIPES DE PHYSIOGNOMONIE.

IIme PARTIE.

Exposition de quelques traits caractéristiques, ou règles physiognomoniques.

IIIme PARTIE.

LES ÉTUDES DE LA PHYSIONOMIE.

ÉTUDE PREMIÈRE.

QUELQUES VUES GÉNÉRALES SUR LA PHYSIONOMIE, et sur l'harmonie entre la beauté morale et la beauté physique.

FIN DE LA TABLE.

